PLAISIR de FRANCE

PROPERTY OF THE
LIBRARY OF THE
DEC 4 1957
WOMAN'S COLLEGE
UNIVERSITY OF NORTH CAROLINA

NOVEMBRE 1957

PLAISIR DE FRANCE

(IMAGES DE FRANCE)

Revue mensuelle

DIRECTEUR GÉNÉRAL-RÉDACTEUR EN CHEF : OLIVIER QUÉANT

SOMMAIRE

NOVEMBRE 1957 — N° 229

Pages

Éditorial

L'HEURE EST VENUE, par Olivier Quéant 1

Un grand reportage

NÉE EN FRANCE, L'AVIATION A 50 ANS, par Roger Baschet.. 2

Une étude historique

LES TUILERIES (2e partie), par Philippe Erlanger 10

Une évocation

MAURICE RAVEL, par Claude Baignères.. 18

En marge des lettres

UN REVENANT : LE LIBELLE, par Paul Lorenz 24

Un libelle dessiné

LE CIRQUE INFERNAL, par Philippe Jullian. 27

De la décoration

ARCHITECTURE D'AUJOURD'HUI, INTIMITÉ D'HIER par Saint-Sère.. 31

Tissus d'ameublement 1958.

PURE SOIE POUR LE STYLE, TOUT COTON POUR L'AUDACE, par Anne Fourny.. 38

L'itinéraire chez l'antiquaire

LE STYLE NAPOLÉON III (2e partie).. 45

L'album de mon père 50

Rythmes du mois

LE THÉATRE, par Robert Kemp, *de l'Académie française*.. 52

LE CINÉMA, par Marcel Lasseaux 54

LES EXPOSITIONS, par René Barotte 56

LES JEUNES : deux romans, un libelle, par Olivier Quéant 59

LES GRANDES VENTES, par Raymonde Wilhélem 60

LES LIVRES, par Yves Gandon 62

LE RALLYE-BOUTIQUE 63

ÉCHOS ET INFORMATIONS.

DISQUES DE JAZZ ET DE VARIÉTÉS.

Nous avons demandé à Philippe Jullian, peintre et illustrateur bien connu de nos lecteurs, de dessiner notre rose de couverture. Cet artiste expose, à partir du 5 novembre, ses dernières œuvres à la nouvelle Galerie Pro Arte, 8, rue de Miromesnil-VIIIe.

Droits réservés pour tous les articles de ce numéro (textes et gravures). Copyright by *Plaisir de France* 1957. Les manuscrits non insérés ne sont jamais rendus et ne pourront en aucun cas faire l'objet d'une réclamation.

Photo Draeger

Wallace et Draeger

Coin de petit Salon Louis XV

réalisé par

FERSEN

18, av. Matignon, Paris

ÉLY. 53-98

Création J. STARR PHOTOS PH. R. DOUMIC

croisières aériennes

en Inde

Quelques heures et vous y serez... Quelques heures à bord d'un avion d'Air France où vous retrouverez tout ce que vous aimez : une ambiance élégante, un confort étudié, des repas bien préparés et un service prévenant... Vous connaîtrez ce pieux visage de pélerin sur les bords du Gange ; vous découvrirez les rites savants des danses sacrées... Toute l'Inde, sage, vénérable, poignante, avec la richesse de sa pensée et la grandeur de son architecture, est maintenant tout près de chez vous... les agences de voyages vous offrent toute l'année une gamme de croisières touristiques (en groupe ou à titre individuel) parfaitement mises au point pour vous permettre de découvrir sans fatigue, sans souci, les mille visages de l'Inde... ★ Pour obtenir des informations détaillées sur les croisières organisées par les Agences de voyages, adressez-vous à votre Agent de voyages ou à l'Agence Air France la plus proche (à Paris, téléphonez ou écrivez à Mlle Bach, Air France, 119, Champs-Elysées, BAL 70-50).

AIR FRANCE

LE PLUS GRAND RÉSEAU DU MONDE

PORCELAINE DE MEISSEN

Deux siècles et demi de Tradition

Le blason aux deux épées bleues vous indiquera nos Dépositaires

Agent général pour la France : ETS VANGERDINGE, 80, RUE BANASTERIE, AVIGNON · TÉL. 32-24

Salle d'exposition à PARIS, 8, RUE MARTEL · TÉL. PRO. 51-38

O.P.F.

Présence...

Tout l'attrait, tout le charme du Nouveau Monde - sa jeunesse, son éclat, sa vigueur, son efficience, l'hospitalité sincère et expansive de son peuple - vous entourent dès que vous montez à bord de l'UNITED STATES ou de l'AMERICA les deux navires prestigieux de la United States Lines.

Non seulement les cinq ou six jours de la traversée de l'Atlantique se déroulent dans un cadre somptueux où les derniers perfectionnements du confort sont appliqués avec un luxe raffiné ; mais encore vous trouvez, à bord des paquebots de la UNITED STATES LINES, une ambiance tout à fait américaine qui fait de votre voyage un enchantement, une évasion ... et une merveilleuse initiation à la vie d'Outre Atlantique.

Voyage d'affaires, voyage d'agrément - quel que soit le motif qui vous mène au Nouveau Monde, vous y êtes en réalité avant même de quitter Le Havre - dès que vous franchissez la passerelle de l'UNITED STATES ou de l'AMERICA.

CONSULTEZ VOTRE AGENCE DE VOYAGE OU

United States Lines

INTERCONTINENTAL PUBLICITÉ - PARIS

10, Rue Auber - PARIS - Tél. OPÉ 89-80

JAEGER-LECOULTRE

HORLOGERIE DE LUXE

ÉTUDE ET PUBLICITÉ H 1457

« La mare aux Fées »

Les impressions

FRED CALVEY

éditées par

chanée

se trouvent chez votre décorateur

« Montmorency » de M. J. LE GOHEREL

Toile métis éditée par

LEPRETRE & Cie

58 bis, rue Sainte-Anne - Paris

Impression sur toile « Montmartre »

DESCHEEMAEKER

12 et 14, rue Thérèse — Paris-1er

« A la Saint Jean d'Été »
(se fait sur toile ou percale)

CRÉATIONS

VOCANCE

21, rue du Cirque — PARIS-8e — Ély. 55-06

EN VENTE DANS LES BONNES MAISONS DE DÉCORATION

Apportez aussi la joie à vos fenêtres citadines...

Certes la gaieté, la fraîcheur des percales et des toiles de Paule Marrot sont l'idéal pour la maison des champs..

Mais aussi leur "tenue", leur élégance sobre, font qu'elles sont admirablement à leur place dans nos appartements citadins.

Elles encadrent de couleurs vives et de thèmes joyeux le spectacle gris des façades de la rue.

Enfin, détail technique mais de belle importance : les tissus d'ameublement de Paule Marrot - tout comme ses services de table - sont imprimés avec les colorants "indenthren", qui leur assurent la plus grande résistance au soleil et aux indispensables lavages...

Vous trouverez les créations de Paule Marrot à Paris, 16, rue de l'Arcade. En province, dans l'Union Française et à l'Etranger, ils vous seront présentés chez des revendeurs choisis, dont nous vous fournirons bien volontiers l'adresse.

PAULE MARROT

16, rue de l'Arcade, Paris 8e - Anj. 12-60

Phot. Ottoni.

Lampas polychrome Louis XV

TASSINARI & CHATEL

LYON
11, place Croix-Paquet

PARIS
26, rue Danielle-Casanova, 2e

Lampas chinois Louis XV polychrome

PRELLE & Cie

LYON
Fabrique fondée en 1774

PARIS
2, rue Chabanais, 2e

LUCIEN BOUIX

7, rue du Mail
PARIS 2e
Gut. 43-32

Velours Empire existe siège, dossier et contrefond assortis en rouge et vert, vert et or.

•

EN VENTE CHEZ LES
TAPISSIERS DÉCORATEURS

Lampas Louis XV rayé

QUENIN & Cie

LYON
3, rue de la République

PARIS
2, rue de la Feuillade, 2e

« Astraklaine »

Pure laine - Antimite - Grand teint - Largeur 140

DELAROIÈRE - LECLERCQ - DUBLY

2, rue d'Aboukir, Paris 2e — Gut. 76-30

« Manœuvre hardie de La Motte-Picquet qui sauve un convoi près de la Martinique »

Toile de Jouy coloriée. Largeur : 100 cm.

TAPIS et TISSUS DE COGOLIN

MAURICE LAUER

5, avenue de l'Opéra — PARIS - Opé. 45-60

Plus de 10.000 heures de vol !
Plus de 80 millions de km passagers,
telles sont ses références !

ILS ONT ÉPROUVÉ CETTE MONTRE POUR VOUS !

C'est la Polarouter UNIVERSAL-GENEVE que portent tous les chefs-pilotes de la SAS.

Le succès de la montre POLAROUTER commence le 15 Novembre 1954. La SAS ce jour-là inaugure ses vols polaires intercontinentaux. Ses chefs-pilotes étaient équipés de montres POLAROUTER pareilles en tous points à celle que nous vous proposons. Insensible aux influences du climat, précise en toutes circonstances et sous toutes les latitudes, elle se révèla d'une telle qualité que la SAS la choisit alors comme instrument auxiliaire de vol pour ses chefs-pilotes.

Une telle référence est votre garantie.

Demandez à votre horloger de vous la montrer, et de vous dire avec quel soin elle a été étudiée et construite dans les ateliers d'UNIVERSAL-GENEVE, dont la manufacture est l'une des plus modernes du monde.

1954

Le premier service transpolaire assuré par la SAS est inauguré le 15 Novembre, joignant l'Europe à la Californie en survolant le Groenland

1957

Le premier service survolant le Pôle Nord joindra l'Europe à l'Extrême-Orient. Ce nouvel itinéraire ramènera de 52 à 30 heures la durée actuelle du trajet.

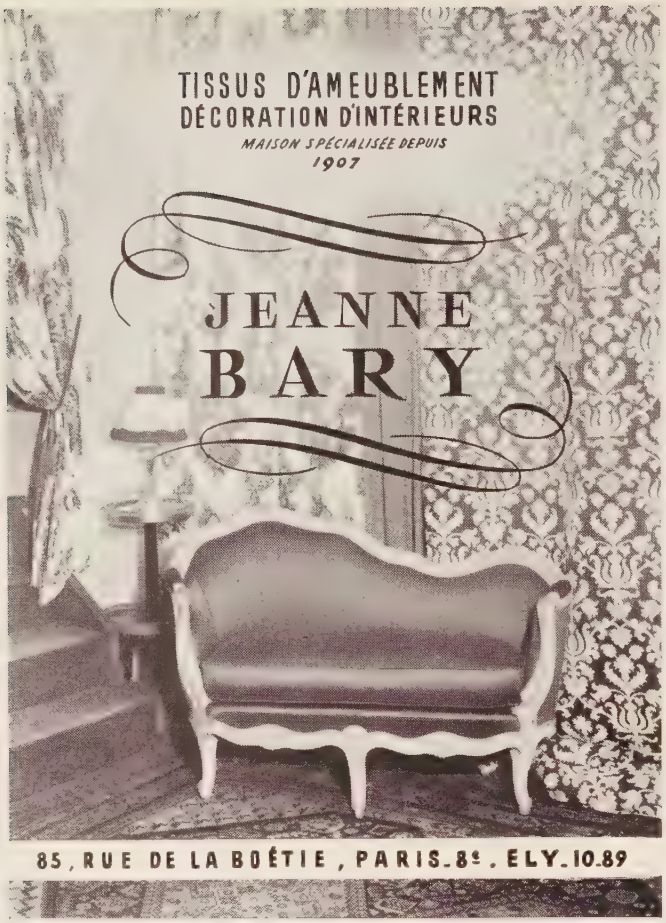
La montre qui contrôle officiellement les vols de la **SAS** Scandinavian Airlines System

"POLAROUTER"

UNIVERSAL GENÈVE

Protection totale !
La POLAROUTER est équipée du mouvement automatique UNIVERSAL-GENEVE Antichoc, antimagnétique, étanche aux poussières et à l'eau, elle existe en 3 exécutions :
acier chrome inoxydable ; acier avec couverture or de 300 microns (1/3 de mm) ; or 18 ct

PUB. L. BROCHARD



LANTY

SPÉCIALISTE DE TISSUS D'AMEUBLEMENT

GRAND CHOIX SÉLECTIONNÉS ANCIENS ET MODERNES

Damas, Lampas, Velours, Perses anciennes, etc.

INSTALLATIONS, SIÈGES, LITS, CANAPÉS, RIDEAUX, VOILAGES

61, av. Franklin-Roosevelt 8e — Ély. 67-47

12, av. Victor-Hugo 16e — Klé. 36-90

TISSU *Bérard* — PAPIER PEINT *Petite Tulle*

NOBILIS PAPIERS PEINTS DE "DISTINCTION"

SUZANNE FONTAN PERCALES IMPRIMEES

chez tous Décorateurs « de classe »

ET 29, RUE BONAPARTE, PARIS VIe - DAN 94-95

HÉLÈNE HENRY

Tissus à la main pour ameublement

Voilages - Linge de table - Tapis

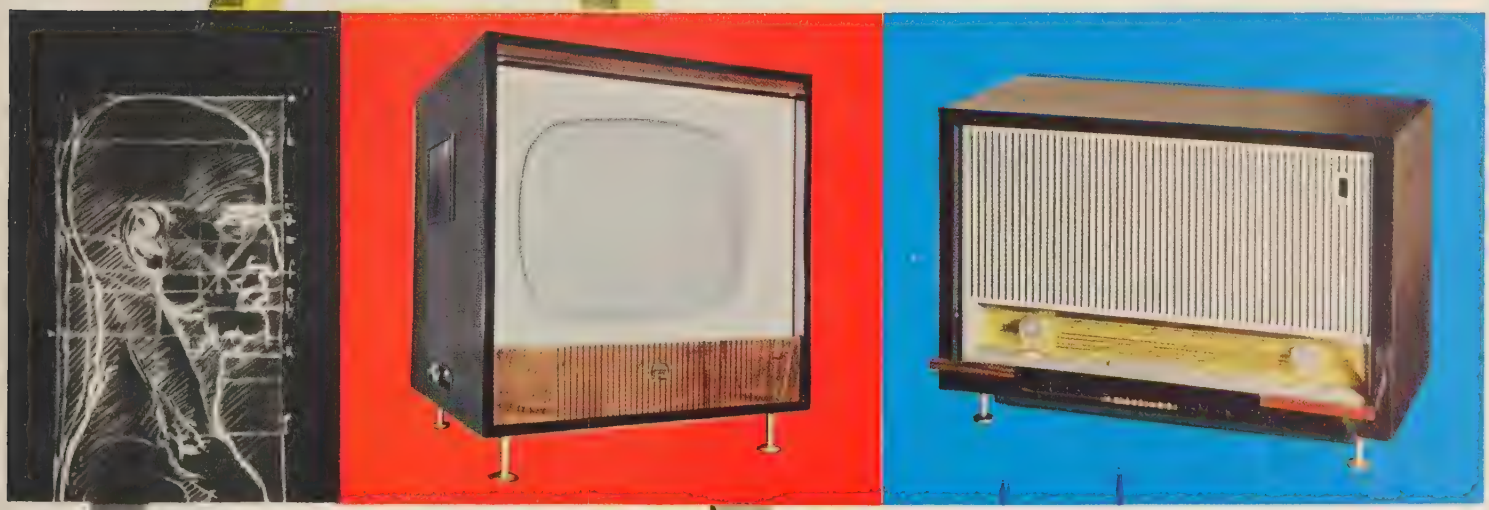
5, rue des Beaux-Arts (2e ét.), Paris 6e - Dan. 84-80

L'HEUREUSE RENCONTRE DES QUALITÉS

et des volontés des artistes, des ingénieurs des praticiens, a permis la construction des

2 RÉCEPTEURS LES PLUS REPRÉSENTATIFS DE NOTRE ÉPOQUE

Rien n'a été négligé pour faire de ces récepteurs des appareils de haut luxe dignes du prestige de la Société qui les présente.



LÉONARD DE VINCI (Étude)

TÉLÉVISION

Très grand écran de **54 cm avec tube de 90°** - 22 lampes 7 diodes au germanium - Récepteur à très longue distance Stabilité absolue de l'image obtenue par un contrôle automatique - Contrôle de tonalité très précis pour la musicalité Anti-parasite son et image - **2 haut-parleurs** permettant une remarquable qualité de la reproduction sonore **Dispositif de commande à distance.**

Une somptueuse ébénisterie de laque s'harmonise avec la luminosité incomparable des images. Un panneau escamotable transforme ce Téléviseur d'une classe exceptionnelle en un meuble d'une rare élégance de ligne.

UNE EXCLUSIVITÉ : **le DISPOSITIF HALO-LUX**

Il crée une ambiance douce et reposante aux yeux sans aucun reflet sur l'écran. Il fait apprécier la finesse de l'image qui apparaît isolée dans un halo lumineux. L'intensité lumineuse de ce cadre opalin est réglée par un commutateur à trois positions. Cette exceptionnelle image ne cause aucune fatigue visuelle en vision rapprochée et possède la délicatesse d'une estampe animée.

RADIO

Plaquée de **formica,** l'ébénisterie de ce récepteur est d'une rare originalité de présentation. **Un panneau mobile** dissimule les boutons de réglage et confère à ce poste l'élégance d'un meuble sur pieds. Les dimensions de l'ébénisterie soigneusement étudiées dispensent une résonance aux somptueuses harmonies mises en relief par **5 haut-parleurs.** 5 gammes d'ondes dont la **modulation de fréquence** - 9 Lampes - Contrôle séparé des graves et des aigües

CE POSTE DE RADIO EST LE COMPLÉMENT INDISPENSABLE DU MEUBLE DE TÉLÉVISION

PAUL MARTIAL

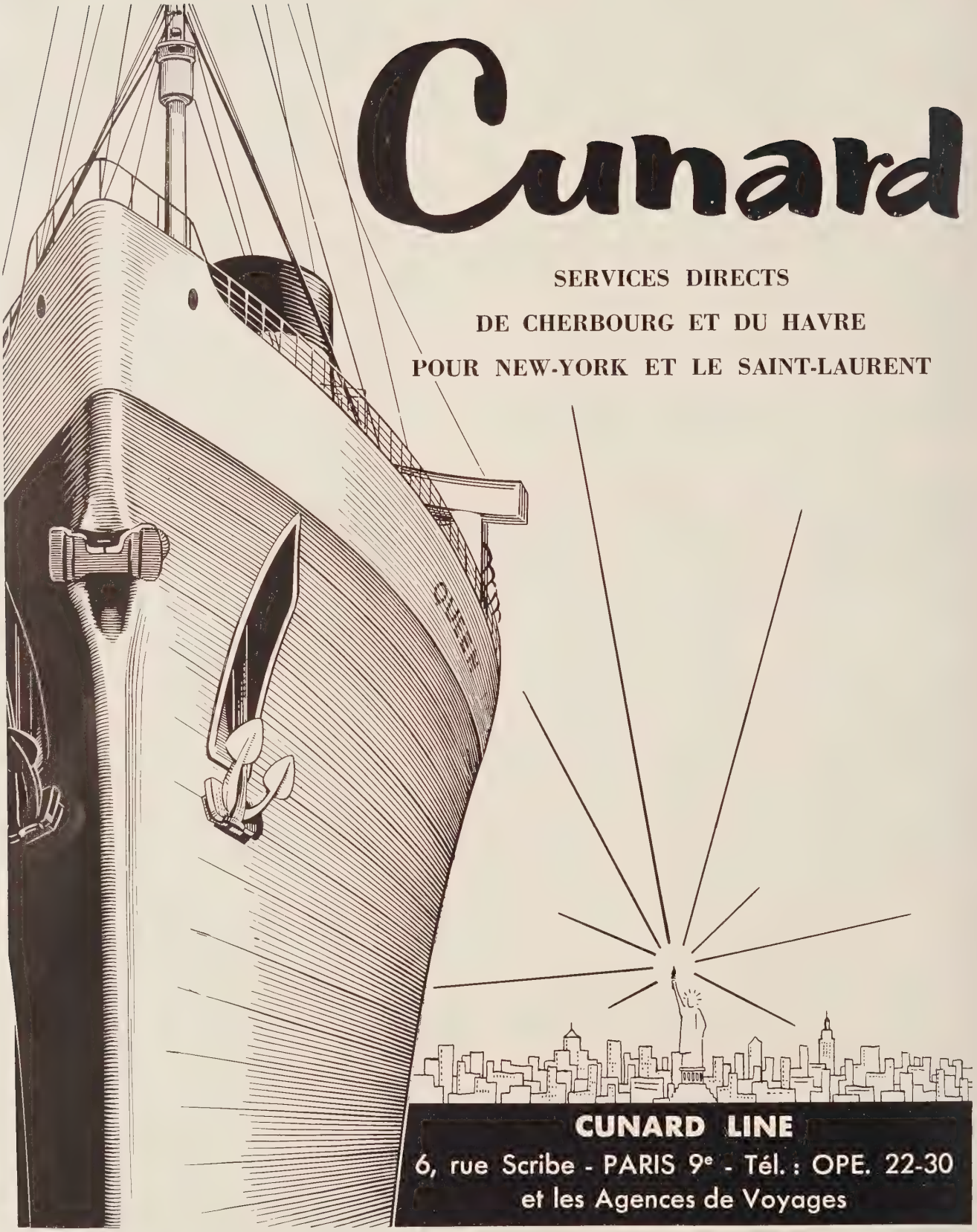
SOCIÉTÉ ALSACIENNE DE CONSTRUCTIONS MÉCANIQUES

69 RUE DE MONCEAU - PARIS-8e

DISTRIBUÉ PAR

TÉLÉVISION GRAMMONT S.A.

103, BOULEVARD GABRIEL-PERI - MALAKOFF (SEINE) - ALESIA 50-00



Cunard

SERVICES DIRECTS
DE CHERBOURG ET DU HAVRE
POUR NEW-YORK ET LE SAINT-LAURENT

CUNARD LINE
6, rue Scribe - PARIS 9e - Tél. : OPE. 22-30
et les Agences de Voyages

"QUEEN MARY" et "QUEEN ELIZABETH"

les plus grands paquebots du monde

C 125

Montres
DERMONT
Elégance
Précision

Collection
58

CHRONOMÈTRES
ULYSSE NARDIN
Huit Grands Prix
3812 Prix d'observatoire

ALJANVIC

LANVIN PARFUMS

ÉCHOS et INFORMATIONS

CHRONIQUE DE L'EXPOSITION DE BRUXELLES 1958

La participation française.

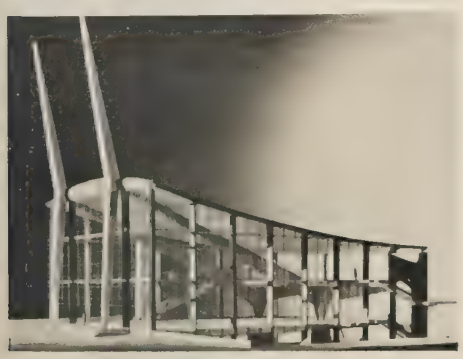
Le pavillon de la France est en construction. Le 18 octobre, sous la présidence du Secrétaire d'État à l'Industrie et au Commerce, une visite d'information a permis aux journalistes français de mesurer l'effort accompli. L'ensemble, qui sera, comme nous l'avons déjà signalé, l'œuvre de l'architecte Guillaume Gillet, avec la collaboration de René Sarger et de Jean Prouvé, apportera sa contribution à la recherche de techniques architecturales nouvelles :

« J'avais, déclare l'architecte, à obéir à un certain nombre d'impératifs : consistance du terrain, brièveté du délai, nécessité de démontage rapide, obligation de chercher des procédés moins onéreux en ménageant en même temps la possibilité de récupérer le maximum de matériaux utilisés... » D'où une superstructure et une couverture en acier, des façades garnies de glace et de polyester ondulé et, d'une manière générale, des matériaux tendant à alléger considérablement le poids.

Quant au contenu de ce pavillon, il illustrera très fidèlement le thème de l'exposition : « Bilan du monde pour un monde plus humain. » Il montrera comment la France s'attache à résoudre le grave problème posé par deux courants apparemment opposés : l'humanisme et la technique.

« Chacune des trois sections, explique M. Pierre de Gaulle, Commissaire général, sera consacrée à l'une des trois parties de la journée d'un homme telle que les économistes libéraux anglais du siècle dernier l'ont déjà conçue : travail, repos, loisirs. »

On montrera d'abord ce qu'est le travail français dans l'industrie, l'artisanat, l'agriculture, le commerce, en choisissant les réalisations dont nous pouvons être fiers ; puis dans la section destinée à évoquer le repos, une large part sera faite à la vie individuelle et collective du Français telle que lui-même l'envisage avec les arts d'agrément, la vie de famille, le confort du foyer et toutes les industries qui aboutissent à l'embellissement de la maison et à la parure de la femme ;



Le pavillon de Paris (Guillaume Gillet, archit.).

panorama qui sera complété par un coup d'œil sur la vie dans la cité et dans l'État. Dans le domaine des loisirs, une place importante sera faite à certaines distractions par lesquelles les Français se distinguent des autres peuples : c'est-à-dire aux préoccupations de l'esprit. On en arrivera directement à montrer comment se forme la Pensée française par le moyen de l'âme et de l'intelligence ; comment elle s'exprime par le livre, la presse, la radio, l'art sous toutes ses formes ; comment elle aboutit aux réalisations de la recherche scientifique et technique. Une partie du même pavillon, consacrée à l'Union française, montrera ce qui a été fait dans toutes les branches de l'activité au profit des peuples d'outre-mer et ce qui sera bientôt réalisé pour leur développement et leur bien-être.

A côté du pavillon national, s'élèvera le Pavillon de Paris, également conçu par Guillaume Gillet et qui couvrira une surface de 890 mètres carrés. Ses deux étages seront consacrés à tout ce qui fait le charme et la réputation de notre cité : les beaux-arts et l'urbanisme. La particularité de cet édifice sera sa transparence, qui permettra au visiteur d'embrasser l'ensemble, d'un coup d'œil, dès le seuil.

Photographie médicale.

Le Salon de la Photographie médicale a eu lieu du 4 au 14 octobre à la Galerie d'Orsay. Le thème offert aux médecins amateurs de photographie était l'Angoisse qu'ils connaissent bien pour la lire si souvent dans les yeux des malades. Et ils l'ont effectivement traduite sous toutes ses formes. L'exposition était présentée et, en quelque sorte préfacée, par Pierre Jahan qui avait imaginé des variations sur le thème donné avec la fantaisie d'esprit et la sûreté que nous lui connaissons.

Défense des architectes.

P.-M. Durand-Souffland, directeur de la revue *l'Architecture française*, a pris la défense des architectes dont les noms sont si souvent passés sous silence lors des inaugurations officielles, tous les honneurs étant réservés aux municipalités ou aux personnalités influentes. Dans une lettre ouverte au ministre il déclare : « Lorsqu'on inaugure une cité d'habitation ou un groupe scolaire, que sonnent les trompes et que les gants à crispins des agents font des grands ronds blancs dans le ciel, c'est que quelque « officiel » a bien voulu accorder sa présence à la cérémonie, entouré de quelques autres personnes moins marquantes certes, mais qui tiennent à être là parce que cela fait bien d'y être, tandis que là-bas, dans l'ombre d'un portique, tout petit, comme écrasé par son œuvre, se tient l'architecte ! L'architecte qui a tout pensé, tout étudié, tout créé et qui, pendant des mois et plus souvent des ans, a consacré la plus grande partie de son temps à cette œuvre, à son œuvre... » La Presse a soutenu P.-M. Durand-Souffland. J.-F. Devay, en particulier, dans *Paris-Presse-Intransigeant*, demande « combien de Français sont capables de citer le nom du constructeur du Palais de Chaillot, ou de notre nouvelle Faculté de Médecine, ou du building géant de l'avenue de Versailles ? » Et il ajoute : « Nous saurons aussi à qui nous en prendre lorsque quelques architectes révolutionnaires défigurent hardiment nos cités. »

Plaisir de France, qui doit aux architectes de publier tant de créations nouvelles et d'affirmer son rôle de critique, s'associe à cette campagne.

Dans l'édition.

A une époque où les rues de Paris et d'ailleurs offrent le spectacle quotidien d'affiches souvent enfantines et de mauvais goût, on regrette celles de Paul Colin qui étaient d'une autre classe. L'auteur de mille deux cents affiches et de centaines de décors de théâtre vient sous le titre de *la Croûte* (La Table Ronde) de publier ses souvenirs qui sont le roman des quarante dernières années de Paris.

Le Nu féminin dans la peinture européenne (Flammarion édit.) par Jean-Louis Vaudoyer, de l'Académie française, est un volume illustré de 150 planches dont huit en couleurs. Il retrace l'histoire d'un genre aujourd'hui quelque peu délaissé, mais qui s'étend de la Vénus des vases grecs aux femmes opulentes de Rubens, des courtisanes charmantes de Boucher ou de Watteau, aux beautés froides d'Ingres, pour aboutir au nu moderne à propos duquel s'interroge l'auteur : « d'où provient, chez tant de peintres d'à présent, ce penchant à une altération plus ou moins dénigrante des formes de nos compagnes ? » Dans le pessimisme, conclut-il. En considérant la peinture sous l'angle particulier du Nu, Jean-Louis Vaudoyer a fait un raccourci de l'histoire de l'Art.

La Glace à deux faces (Arthaud édit.) est un passionnant ouvrage consacré à quarante artistes ou créateurs de notre temps. Une des faces du miroir reflète l'image de chacun telle que l'a vue le photographe Michel Cot ; l'autre face renvoie le portrait plus intime, au crayon ou à la plume, de l'être tel qu'il se voit. Par cette confrontation de la photographie et de l'autoportrait, nous pénétrons plus profondément la psychologie de personnages que nous ne connaissons généralement que dans la fausse intimité de la scène, de l'écran ou des magazines. Pierre Mac Orlan a, tout au long de ce livre, fait en prose rythmée une histoire et une analyse du portrait. Jean Cocteau a dessiné la couverture.

La librairie Hachette publie une édition reliée et illustrée de planches en noir et en couleurs de *la Vie de Van Gogh* et de *la Vie de Cézanne*, par Henri Perruchot.

Le Nouveau Larousse classique vient de paraître. C'est un instrument d'études destiné aux jeunes ; par ses textes et ses illustrations, il tend à faciliter le travail scolaire de la sixième aux classes de philosophie, de mathématiques et de sciences expérimentales.

Le Sidobre et la Montagne Noire, de Pierre Bonnet (J.-B. Baillière et fils, édit.) est l'évocation d'une région de France mal connue et qui se situe dans les environs de Castres. L'auteur chante le pittoresque et conte l'histoire des hautes terres qui terminent les Cévennes au sud. L'ouvrage est illustré de dessins de Jean-Claude Balayé et de Joseph Paul, ainsi que de cartes panoramiques dressées par M. Maillet et de photographies.

Trois nouveaux ouvrages viennent d'enrichir la collection des classiques Garnier : *la Vie de Marianne*, par Marivaux ; *les Aventures d'Olivier Twist*, par Charles Dickens ; *la Vieille Fille*, par Honoré de Balzac.

COUP DE FOUET
CARON
EAU DE COLOGNE POIVRÉE DOUCE A LA PEAU
CARON

L'HEURE EST VENUE...

J'ai écrit ici — c'était en mars dernier — que l'homme de science contemporain avait commencé de n'être plus tout à fait un homme, et qu'en maniant des forces capables d'accomplir des prodiges il copiait Dieu. Il s'agissait alors d'énergie atomique. L'événement étonnant qui s'est produit le 4 octobre — le lancement par des savants russes d'un satellite de la terre — transforme une boutade en réalité : car Dieu seul jusqu'à présent avait créé des planètes. Ce n'est plus seulement des créatures que l'homme imite — les oiseaux avec les avions, avec les sous-marins, les poissons — c'est le Créateur lui-même qu'il plagie.

Sentons-nous tous que nous vivons à une époque extraordinaire où la science accélère vertigineusement sa progression, où elle découvre plus de choses en un an que jadis en un siècle, en une semaine que naguère en un an ? Et que la naissance de ce premier satellite — modestement appelé laboratoire cosmique — est et restera une date dans l'histoire de l'humanité ? On ne peut qu'applaudir ceux qui ont réussi cette aventure et qu'être fier d'appartenir à la génération qui y a assisté.

Mais comment ne pas être stupéfait de deux choses ? Qu'en face — ou plus exactement au-dessous — de ce franchissement de milliers de kilomètres, de cette magistrale extrapolation du terrestre à l'astral, de cette prochaine intercommunication de planète à planète, subsiste ici-bas un morcellement qui semble misérablement désuet. Sur l'infime radeau où se coudoient les peuples — car infime, grâce aux savants, il est devenu — il faut encore qu'entre eux, de nation à nation, de parti à parti, de citoyen à citoyen, de chrétien à chrétien, les hommes jouent du couteau. Le prodigieux essor de la science actuelle peut tout faire espérer, ou redouter : la naissance d'une ère triomphale ou la destruction du monde où nous sommes installés. Quelque chose d'inouï va se produire : on sent bien qu'un jour ou l'autre tout va craquer. En bien ou en mal ? Le « Panorama des idées contemporaines », œuvre grandiose de Gaétan Picon, nous montre que les théories humaines, qu'elles soient mathématiques ou philosophiques, se sont sans cesse annulées les unes les autres dans leur lente ascension vers la vérité. Comme les Pyramides, ce monument de nos connaissances sera-t-il un tombeau ?

Notre autre motif d'étonnement, le voici : d'un côté, la fabuleuse évolution de la science, de l'autre, la stagnation de l'homme qui n'a fait sur lui-même aucun progrès. Si elle est vraie, nous ne demandons qu'à la croire sincère — tant elle est belle — cette déclaration des Russes souhaitant que les efforts conjugués des savants de tous les pays du monde contribuent à la consolidation de la paix universelle. Car, déjà, tandis qu'éclatait la merveilleuse nouvelle, les mesquines infiltrations suintaient : le satellite allait-il jouer un rôle militaire ? En l'état lamentable des relations de continent à continent, de peuple à peuple, en la sordide condition présente des rapports humains, la manière de ne pas être inquiet ? Les religions sont là qui, depuis des siècles, prêchent la bonté. Il serait injuste de prétendre, comme certains, qu'elles ont totalement échoué : si des crevasses sont partout béantes à la surface, le fond qu'elles ont bâti est bien cimenté. On attend un appel, pressant, désespéré : les savants qui, eux, ne pratiquent qu'une lutte, celle du progrès, les savants qui ont pris la relève des miracles, peuvent, les premiers, former une phalange unie, un bloc exempt de haine. C'est à eux, les maîtres du jour, de donner un exemple à l'humanité.

Puisque notre époque est celle des nouvelles « sensationnelles », l'heure est venue pour nous d'en apprendre une, au réveil, un matin : que sur le monde enfin règne la loi d'amour.

Voici que, vers un ciel artificiel, tous les hommes ont le front dressé. Gardant la pose, que leur regard monte donc plus haut encore ! Que ce ne soit pas seulement leurs yeux qui scrutent une matière, mais leur esprit qui soit, vers un idéal, élevé.

Olivier Quéant.

SANTOS

Le hangar de Chalais-Meudon où sont entassées les plus précieuses reliques de l'aviation. Derrière la Demoiselle *de Santos-Dumont, on aperçoit l'*Oiseau Canari *et, au fond, le* Point d'Interrogation.

NÉE EN FRANCE L'AVIATION A 50 ANS

Phot. J.-C. Combrisson.

LE DERNIER CARRÉ

groupe les survivants des pionniers de l'aviation : Pierre Breguet, Léon Bathiat, président des Vieilles Tiges, Robert Morane, Henri Farman, Louis Breguet (maintenant disparu), Gabriel Voisin et René Caudron. A l'occasion du cinquantenaire du premier kilomètre en vol, quelques-uns d'entre eux ont bien voulu souligner le rôle primordial de la France dans la conquête de l'air.

La suprême élégance des grands de ce monde était jadis de laisser volontairement oublier ce qu'on appelait leur « qualité » et de dédaigner, en apparence, leurs titres de gloire. C'est peut-être pourquoi la France, poursuivant la tradition, affecte de minimiser son génie passé. Mais les temps modernes ont donné naissance à des peuples jeunes qui, fiers de leur force toute neuve, de leur prodigieuse croissance, se découvrent herculéens au point de croire que les grandes inventions qu'ils exploitent sont leur œuvre. Pasteur, les frères Lumière, Mme Curie, Branly, Georges Claude, Clément Ader et combien d'autres qui ont jeté les bases de toute la science actuelle passent au second plan. Et pourquoi nous en étonner ? Que faisons-nous pour défendre leur mémoire ?

Tout un passé prestigieux dans un hangar.

Une des plus belles pages illustrées par la France est celle de l'aviation. C'est sur notre sol que des hommes se sont acharnés pendant des années au péril de leur vie à construire des machines volantes. Et cependant, si quelque pieux admirateur ou simplement quelque étranger curieux se met en quête du musée consacré à la gloire de nos pionniers — le musée que tout autre

Un autre aspect du hangar de Chalais-Meudon. Au premier plan, l'hydroplane imaginé par Henri Fabre et dont la particularité est d'avoir l'hélice et les ailes à l'arrière. Sur la page de droite *nous voyons cet appareil surnommé «le Canard» lors de ses essais, sur la Côte d'Azur, le 28 mars 1910 (3 et 4). Gabriel et Charles Voisin travaillent, en février 1907, au moteur de l'avion qu'ils sont en train de construire pour Delagrange (1). Gabriel Voisin essaie un planeur (2).*

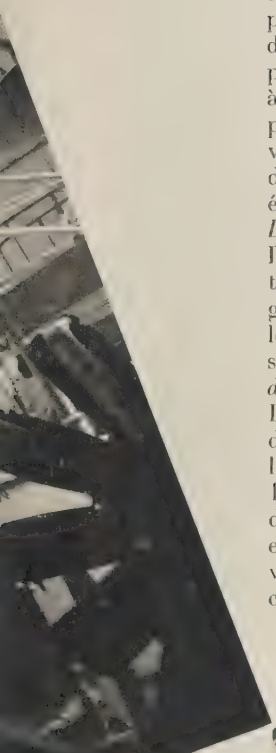
pays aurait l'orgueil d'entretenir — il sera déçu et probablement indigné... Il se présentera tout d'abord au ministère de l'Air, boulevard Victor, et, se fiant à une miteuse pancarte portant les mots prestigieux de Musée de l'Air, frappera à une porte voisine du monte-charge. Il sera accueilli par un aimable conservateur, aérostier célèbre, Charles Dollfus qui, invoquant avec embarras les nécessités d'une administration envahissante, ne saura que déplorer la disparition de son musée... Il se peut que par faveur spéciale le visiteur obtienne alors d'être emmené à Chalais-Meudon dans le hangar où sont entassés les trésors errants des ailes françaises. Le spectacle en vaut la peine ; il vous étreint comme la brusque révélation d'une époque dont l'héroïsme et la poésie jaillissent pêle-mêle dans le taudis d'un extraordinaire grenier à souvenirs. Sous des bâches ou des papiers de journaux, pendus à la charpente métallique du toit ou enchevêtrés les uns dans les autres apparaissent, au hasard de la découverte, les appareils qui ont marqué les étapes de la plus magnifique des conquêtes ; la *Demoiselle* de Santos-Dumont, un des monoplans de Blériot, et le Morane-Saulnier qui franchit la Méditerranée, voisinent avec les premiers avions de grands raids qu'on est tout étonné de retrouver là : les vainqueurs de l'Atlantique, enrubannés de tricolore, surchargés de dates comme des drapeaux : le *Point d'Interrogation*, l'*Oiseau Canari*...

Les bambous et la toile côtoient l'aluminium des derniers prototypes. Un Trident permet de mesurer le chemin parcouru depuis les « cages à poules » de 1914-1918. Ailleurs, des nacelles de dirigeables, des ancêtres de l'hélicoptère, des moteurs, des hélices et une collection unique de maquettes que le conservateur accroît au fur et à mesure de ses crédits... Car ce hangar vit encore : un personnel de quelques hommes, des mécaniciens — s'efforcent de lutter contre la poussière et l'humidité, de restaurer les appareils, de remettre en état les moteurs, tandis que Charles Dollfus se fait attribuer de nouvelles pièces, dans l'espoir qu'un jour le Gouvernement mettra fin au scandale... Mais que peut-on espérer, alors qu'un autre musée, celui des Travaux Publics, place d'Iéna, qui constituait lui aussi un des plus prestigieux panoramas de l'activité française, vient d'être supprimé d'un trait de plume... pour faire place au Conseil de l'Union française qui se trouvait auparavant à Versailles ; alors que les belles maquettes animées qui évoquaient les grandes réalisations de nos ingénieurs connaissent à leur tour l'exil.

Sept hommes autour d'une table.

Ces appareils sont, qu'on le veuille ou non, les ancêtres des grands racers qui sillonnent tous les ciels du monde : des Super-Constellations américains, des Illiouchine soviétiques, des Viscount britanniques. Et les hommes qui leur ont fait accomplir leur premier bond dans l'espace devraient être internationalement glorifiés. Certains d'entre eux vivent encore. Mais leur gloire, comme les vestiges du musée de l'Air, est recouverte d'une épaisse couche de poussière. Groupés en un « dernier carré » autour d'une table où se rallume une fois par an leur passion commune, ils attendent que l'âge les décime. Parmi eux figurait, il y a peu de temps encore, Louis Breguet ; aujourd'hui se retrouvent Maurice et Henri Farman, Gabriel Voisin, Robert Morane, René Caudron, Léon Bathiat, président des Vieilles Tiges (auxquels il faudrait ajouter des isolés comme Henri Fabre, inventeur de l'hydravion, et Robert Esnault-Pelterie).

La plupart de ces survivants ont en quelque sorte déjà perdu la moitié d'eux-mêmes, puisque, par un fait étrange, presque tous les promoteurs de l'aéro-



1.

2.

3.

4.

Le 13 janvier 1908, Henri Farman remporte, sur aéroplane Voisin, la Coupe Deutsch-Archdéacon pour le premier kilomètre en circuit fermé, à Issy-les-Moulineaux...

nautique avaient lié leur gloire à celle d'un frère : les frères Montgolfier à l'origine, puis les frères Voisin, les frères Farman, les frères Morane, les frères Caudron, les frères Nieuport, les frères Breguet, les frères Renard — qui se consacrèrent au dirigeable — sans compter les frères Wright, d'outre-Atlantique.

Voisin et la controverse des frères Wright.

Gabriel Voisin, qui fut de 1904 à 1906 l'associé de Blériot, est âgé de soixante-dix-huit ans ; il se targue d'être le plus ancien constructeur du monde. C'est avec un de ses aéroplanes que Farman franchit, le 13 janvier 1908 — date essentielle dans l'histoire de l'aviation - le premier kilomètre en circuit fermé, s'adjugeant ainsi le prix Deutsch-Archdéacon. Ce grand précurseur, qui alla toujours de l'avant et conçut jusqu'en 1934 des avions et des voitures aux formes révolutionnaires, ne dirige plus aujourd'hui qu'un bureau d'études et un atelier installés dans un ancien garage, où il met au point des prototypes de voiturettes pour l'étranger. Mais il est encore animé de l'enthousiasme des jeunes et s'insurge contre l'injustice de nos contemporains à l'égard des pionniers français :
« L'expérience des Wright, le 17 décembre 1903, déclare-t-il, invoquée par l'Amérique comme le premier de tous les vols mécaniques, n'était qu'une glissade de vol à voile. L'appareil lancé sur un rail du sommet d'une dune était un planeur que le Français Chanute avait expérimenté depuis plusieurs années et sur lequel fut adapté un moteur ; il n'a jamais quitté le sol par ses propres moyens avant 1908 et n'a volé véritablement qu'en France au camp d'Auvours le 8 août 1908 avec un moteur construit à Paris par la maison Barriquand et Marre. » Pour appuyer sa thèse, qui fait l'objet de controverses mais qu'il étaye avec de nombreux documents, Gabriel Voisin ajoute : « Il faut constater que les Wright ne firent pas école en Amérique. Ce furent Blériot, Farman, Breguet, Caudron, Morane et moi-même qui mirent patiemment au point des appareils qui étaient déjà les ébauches des avions futurs. En 1918 aucune machine volante américaine ne prit part à la guerre ; les grands pilotes de l'escadrille La Fayette, eux-mêmes, n'utilisaient que des avions français. »
Et pour conclure, il s'écrie indigné : « Et puis enfin, personne n'a le droit d'oublier qu'en octobre 1890 Clément Ader accomplissait bien avant tous les autres, avec l'Eole, un vol de cinquante mètres au ras du sol... J'ai en mains les affirmations écrites d'un témoin. »

Caudron, cultivateur, préféra le ciel à la terre.

René Caudron, comme Voisin, s'élève contre une propagande qui minimise le rôle de nos pionniers, et contre une politique qui élimine l'un après l'autre les constructeurs du début. Retiré maintenant à Saint-Cloud, il évoque avec émotion ses premières conquêtes et avec amertume ses derniers efforts.
L'émotion, il la doit au souvenir de la ferme familiale de Romiotte, en Picardie, où, avec son frère Gaston, il eut, en 1908, l'idée de construire un aéroplane, lorsque les travaux des champs lui en laissaient le loisir ; ces deux terriens, fils de cultivateur, ne songeaient qu'à s'arracher au sol dont ils vivaient depuis des générations. Et, sans rien connaître des principes déjà acquis par les Wright, par Blériot, ou par Voisin, ils réinventèrent tout, dans une grange. Avec l'aide d'un menuisier du village, ils conçurent d'abord un planeur que traînait, comme un cerf volant, une jument de la ferme : la fameuse Luciole, bonne trotteuse, qui fut le premier moteur des Caudron. Puis ils montèrent sur leurs appareils un moteur Anzani de 25 CV qui leur permit, le 15 juillet 1909, de franchir un kilomètre en ligne droite, sous le regard attendri de leur mère, une exquise paysanne, qui les encouragea toujours, les soutint financièrement, et tint à être leur première passagère. La terre servait à la conquête de l'air et la ferme était souvent « mangée par la machine volante », comme le constatait, sans regret, le père. Puis furent édifiés les premiers ateliers du Crotoy, en bordure de la plage, et créée l'école de pilotage où allaient être formés la plupart des as de la première guerre. Désormais des avions Caudron

En cinquante ans Issy-les-Moulineaux, premier terrain d'aviation, fut détrôné par Orly. Nos deux photographies marquent le chemin parcouru : l'une représente, à gauche, *un champ plein de trous et d'ornières dont se plaindront longtemps les pilotes ; l'autre est l'image d'une gare actuelle s'étendant sur 800 hectares — qui seront bientôt portés à 1.600 — accueillant près de 2 millions de voyageurs et 30.000 tonnes de fret par an, pour un mouvement de 63.000 avions. Orly est le deuxième aéroport d'Europe et le troisième du monde*

René Caudron, qui fut, à l'époque héroïque, un constructeur et un pilote (ci-dessus), *vient de découvrir à Chalais-Meudon un de ses appareils construits en série pendant la guerre de 1914-1918 : le G4, que pilotèrent bien des as, et devant lequel il ne peut cacher son émotion* (à droite).

pourraient rivaliser dans les meetings avec ceux des autres constructeurs français, et joueraient un rôle considérable dans la guerre.

L'aigreur, René Caudron, resté seul après la mort de son frère tué en cours d'essais, la dut, non pas à son association en 1933 avec Renault — cet autre pionnier qui avait commencé aussi humblement que lui — mais aux manœuvres faites pour l'éliminer d'une affaire nationalisée.

« Et je ne suis pas le seul parmi ceux du « dernier » carré » à avoir été contraint d'abandonner. »

Morane devant l'avion moderne.

Quelques-uns de ces hommes n'ont cependant jamais pu renoncer à voler. Maurice Farman, à quatre-vingts ans, pilote chaque semaine à Buc ; et Robert Morane, à soixante et onze ans, conduit encore les avions les plus rapides. Ce dernier, qui en cinquante ans a mis au point 42 prototypes, une vingtaine d'avions étrangers et payé son audace de quatre accidents ; qui a formé des légions de pilotes et vérifié lui-même, chaque année, des centaines d'avions dans les centres d'entraînement ; qui a créé, en 1919, avec le concours de Blériot, de Breguet, de Caudron, de Saulnier, la « Compagnie des Messageries Aériennes », la première dans le monde à assurer des transports par air ; Robert Morane, disons-nous, reste dans le mouvement. Lui-même nous a présenté, il y a quelques semaines, un des derniers-nés de Morane-Saulnier et s'est livré à des acrobaties.

« Et votre organisme, lui avons-nous demandé, supporte les vitesses actuelles ?

– Fort bien à condition de se conformer aux lois nouvelles d'accélération de la pesanteur. La force centrifuge qui chasse le sang de la tête, dans les virages, n'agit pas si la vitesse est uniformément accélérée. J'ai piloté sans malaise le nouveau Morane-Saulnier à réacteurs « 760 Paris » qui vient de remporter un grand succès à l'étranger.

— Estimez-vous que nous soyons à la limite des possibilités humaines ?

– Les limites sont imposées par l'œil qui ne peut plus renseigner assez rapidement le cerveau. Nous touchons au robot et à la fusée qui ne sont plus des avions. » Laissons donc aux pays étrangers qui disposent de moyens considérables l'honneur d'anticiper : mais qu'on ne nous dispute ni notre gloire de précurseurs ni nos qualités d'inventeurs et de grands artisans.

ROGER BASCHET.

Robert Morane s'est adapté malgré ses soixante et onze ans aux méthodes et aux vitesses actuelles. Le voici à bord du premier et du dernier Morane-Saulnier : en haut, *en 1907 ;* en bas, *cinquante ans plus tard, en 1957.*

Reportage pour et [illegible]
Documents [illegible]
M. Branger et [illegible]

10 août 1792. Siège et prise du château des Tuileries. La guillotine se trouvait au bout de cette action. Quelques minutes avant l'exécution de la reine, David

s dessina au passage, méconnaissable sous son bonnet.

LES TUILERIES

Dans la première partie de son étude, Philippe Erlanger nous a fait assister à la naissance et à l'apogée de ce palais dont nous voyons ici, de Marie-Antoinette à l'impératrice Eugénie, les derniers fastes et la destruction. Tout brûla en une nuit.

LE soir du 10 août 1792, les Tuileries présentent un spectacle d'horreur. La porte du pavillon central est obstruée par des monceaux de cadavres demi-nus qui jonchent également les allées du jardin. Les murailles sont « peintes de sang, couvertes de lambeaux de membres, de tronçons d'armes et, parmi des morceaux d'étoffes légères, un pan du manteau royal fleurdelisé d'or est distribué à qui veut s'en souiller les mains ». Les patriotes fouillent, défoncent les armoires, pillent la vaisselle, arrachent les rideaux, crèvent les tableaux. Les bonnets, la lingerie, les jupons roses de Marie-Antoinette voltigent de tous côtés.

Le lendemain les Tuileries deviennent le Palais National. Le 22 août, la guillotine est dressée au Carrousel : elle y restera jusqu'au 9 mai 1793 avant d'être transplantée place de la Révolution. Ce même 9 mai, la Convention s'installe dans le palais que l'architecte Gisors a modifié à son intention. Le dôme est coiffé d'un gigantesque bonnet phrygien. La salle qui va voir tant de séances tragiques occupe l'ancienne scène du théâtre des Machines. Elle est peinte « couleur de marbre jaune » et ornée des images de législateurs antiques, Lycurgue, Solon, Platon. Jusqu'à la hauteur des banquettes se déploie une draperie verte bordée de rouge et brodée de couronnes civiques.

Les membres des Comités manifestent bientôt des exigences qu'on n'eût pas attendues chez des sans-culottes. Ils se font attribuer des appartements

au château et se disputent les merveilles du Mobilier National. Barère est jaloux du lit de Saint-Just !

La fête de l'Etre Suprême destinée à marquer la grandeur de Robespierre étale son faste bizarre au jardin des Tuileries. Mais, quelques semaines plus tard, à l'aube du 10 Thermidor, des hommes sortent de l'ancien appartement de la reine portant Maximilien, la mâchoire fracassée. Ils déposent leur fardeau sur une table où l'idole de la veille va rester pendant des heures « sans cravate, sans chapeau, la chemise ouverte et les bas rabattus », exposée aux insultes de la foule.

Quand le Directoire succède à la Convention, les Anciens, vêtus de toges et ceinturés de tricolore, occupent les Tuileries. Le 19 Brumaire 1799, ils doivent céder la place à Bonaparte.

Le Corse ordonne immédiatement d'effacer les emblèmes révolutionnaires : « Je ne veux pas de pareilles saloperies ! » Le 19 février 1800, il prend solennellement possession de l'appartement de Louis XVI : « Ce n'est pas tout d'être aux Tuileries, confie-t-il à Bourienne, il faut y rester... Mais qu'ils y viennent ! » Cependant, Joséphine se sent mal à l'aise chez Marie-Antoinette : « Je ne serai pas heureuse ici, confie-t-elle à sa fille Hortense, j'éprouve de noirs pressentiments. Il me semble que l'ombre de la reine vient me demander ce que je fais dans sa couche. Il y a dans ce palais une odeur de roi qu'on ne peut respirer impunément. »

On commence à parler du pouvoir maléfique exercé sur ses hôtes par la maison de Catherine de Médicis. Déjà il est question du « Petit Homme Rouge » avec lequel Bonaparte aurait signé un pacte et qui apparaîtrait infailliblement à la veille des catastrophes. Napoléon n'en a cure. Le voici empereur. Voici le Pape contraint de venir à Paris pour sacrer le nouveau César et logé au pavillon de Flore. L'heure d'une apothéose sans pareille va sonner. Mais, soudain, tout est remis en question : Joséphine a confessé au Saint-Père qu'elle n'était pas mariée religieusement et Pie VII déclare que, « dût-on l'immoler », il ne célébrera pas une cérémonie sacrilège. Napoléon, furieux, doit s'incliner. Dans une petite chambre des Tuileries hâtivement transformée en chapelle, le cardinal Fesch bénit l'union de l'ancienne vicomtesse de Beauharnais et de celui qu'elle nommait jadis — huit ans à peine ! — le « chat botté ».

Si Napoléon estime son ascension fort naturelle, il craint que les autres ne voient pas les choses du même œil. Aussi veut-il bannir la « familiarité », ce qui rendra sa Cour froide, guindée, militaire. Sa Majesté s'y comporte en général passant une revue, interroge les courtisans comme des conscrits. « On imaginerait difficilement plus de gaucherie », écrit Metternich. Malgré un faste écrasant, rien ne rappelle les beaux jours de Versailles. Tandis que le maître de l'Europe travaille en son « cabinet intérieur » meublé d'une bibliothèque vitrée, d'un bureau en forme de violon et d'une console où s'entassent les dossiers, Joséphine répand une pluie d'or sur les marchandes de mode et fait pour se parer plus d'extravagances que n'en commit aucune reine de droit divin. Au vrai, elle cherche à s'étourdir, à oublier la terrible menace d'une répudiation.

L'orage longtemps redouté éclate le 30 novembre 1809. Montant du rez-de-chaussée au salon de son mari, l'Impératrice gravit le petit escalier jadis familier à Marie-Antoinette. Elle le redescendra évanouie, portée par Napoléon et par le chambellan Bausset à qui elle soufflera : « Ne serrez pas si fort ! » Le 15 décembre, elle quitte, désespérée, le funeste château et, le 2 avril suivant, Marie-Louise, dont le mariage vient d'être célébré dans le Salon Carré du Louvre, y reçoit les hommages de ses nouveaux sujets. La nouvelle Impératrice va vivre prisonnière d'une étiquette farouche. Napoléon, qui veut travailler la nuit à son aise, craint qu'elle n'exige le lit commun.

— C'est son droit, dit-il, il me faudrait bien y souscrire.

Mais Marie-Louise n'attente pas à sa liberté. Et pourtant elle tremble

Changement de rôles. Robespierre, blessé à la mâchoire, gît sur une table dans une des salles du château. Une autre dictature commence : Bonaparte, premier consul, s'installe aux Tuileries.

dans sa chambre solitaire où elle laisse toujours des bougies allumées pour chasser les revenants.
C'est le 20 mars 1811 que les Tuileries vivent l'heure la plus exaltante de leur longue histoire. Pour la première fois un Enfant de France y est né. Et quel enfant ! Celui qui assure la pérennité de la dynastie napoléonienne, du fabuleux Empire. Une multitude en délire assiège le château, Napoléon paraît à la fenêtre et laisse couler ses larmes. Trois ans après, le roi de Rome fuira les Tuileries sous les regards hostiles d'une cinquantaine de curieux.
1814 : La Monarchie rentre ! La fille de Louis XVI, devenue la duchesse d'Angoulême, s'évanouit en retrouvant le palais où elle vécut tant de journées atroces. Louis XVIII, extraordinairement imposant malgré son embonpoint et sa goutte, reçoit dans la grande antichambre ses fidèles éperdus, puis se montre au balcon qui vit Napoléon pleurer de joie. Il salue la foule avec un sourire paternel, mais articule entre ses dents : « Les jacobins, les scélérats, les monstres !... »
Il gagne le « cabinet intérieur », s'amuse de la profusion d'emblèmes bonapartistes et cite La Fontaine :

« Il aurait volontiers écrit sur son chapeau :
C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau. »

On s'affaire à effacer les témoins d'un passé qui, officiellement, cesse d'avoir existé, à imposer partout la marque des Bourbons. Le plus difficile est de se débarrasser d'une statue colossale de Napoléon, œuvre de Canova. Heureusement un acquéreur se présente : c'est le roi d'Angleterre ! Au bout de quelques semaines les Tuileries attestent par leur aspect que Louis XVIII commence vraiment la vingtième année de son règne.
Brève euphorie ! Le 19 mars 1815, après un dîner de gala offert à l'ambassadeur d'Espagne, le roi reprend le chemin de l'exil. Le lendemain, à midi, le drapeau tricolore reparaît sur le dôme central. Au crépuscule, la Cour impériale reconstituée reprend possession du château, arrache les fleurs de lys. A neuf heures, surgit une chaise de poste enveloppée de cavaliers hurlants. L'Empereur « poussé, tiré, porté de bras en bras jusqu'au péristyle, est happé par ses officiers qui tentent de l'entraîner vers les marches ; mais... une terrifiante bousculade s'immobilise en un tel entassement que la vie de l'idole est en danger... Napoléon... se laisse porter, les bras en avant, les yeux fermés, un sourire fixe aux lèvres (1) ».
Encore une nuit délirante, encore des lendemains amers. Dès le 8 juillet, les Tuileries revoient Louis XVIII qui s'applique à reprendre son rôle comme s'il n'y avait pas eu les Cent Jours. Le roi veut ignorer de même les Prussiens campés au Carrousel et leurs canons tournés contre le château. Admirable sérénité qui intimide l'occupant et prépare la « restauration » du pays.
Au château le cérémonial est rigide. Chaque matin les courtisans viennent entendre Sa Majesté faire des mots d'esprit tandis que la duchesse d'Angoulême tricote silencieusement à ses côtés. Le dimanche, le fauteuil roulant du roi avance entre deux haies de dignitaires auxquels sont adressées des paroles invariables. Le déjeuner est à dix heures. Les plats montent solennellement des cuisines, escortés par des gardes du corps. Il y a généralement une dizaine de convives. Le roi leur offre des deux meilleurs plats et leur envoie des verres de vin de Chypre ou de Malaga. A dix heures et demie, il regagne son cabinet.
L'arrivée de la jeune duchesse de Berry apporte un peu d'animation et de joie aux mornes assemblées de la famille royale. Hélas ! le maléfice des Tuileries s'exerce de nouveau, le duc de Berry meurt assassiné. Pourtant, le 28 septembre 1820, on pourrait croire le sort conjuré. A deux heures du matin, la duchesse de Berry est prise de douleurs qu'on n'attendait pas si tôt.

Le chassé-croisé du 20 mars 1815. Le départ du roi Louis XVIII eut lieu avant minuit, au milieu des gardes nationaux en larmes. L'Empereur rentra la nuit suivante. Seulement pour cent jours.

(1) Georges Lenôtre.

Trois naissances dans le palais. Aux grands dignitaires de l'Empire Napoléon présente le roi de Rome. Louis XVIII bénit le duc de Bordeaux, «l'enfant du miracle». Napoléon III reçoit le Prince impérial, nommé Louis.

Mme de Gontaut en camisole court chercher le duc de Coigny et le maréchal Suchet désignés pour servir de témoins, car un prince doit naître en public. Hélas ! le premier, quoique octogénaire, a découché, et le second, terriblement sourd, n'interrompt pas son sommeil. La future mère, au supplice, crie : « Des témoins ! Des témoins ! » Mme de Gontaut se résout à querir les deux sentinelles de service qui entraînent leurs camarades du poste. Et devant ces hommes vient au monde Henri-Dieudonné, duc de Bordeaux, « l'Enfant du Miracle », le futur Henri V. Dès l'aube, les Parisiens prévenus par le bruit du canon se précipitent vers le château dont les portes leur sont ouvertes et témoignent du même enthousiasme que lors de la naissance du roi de Rome.

Le 16 septembre 1824, Louis XVIII s'éteint. C'est le seul maître des Tuileries auquel le destin permettra d'y mourir. Avant de perdre connaissance le vieux monarque dit à son frère en bénissant le duc de Bordeaux : « Que Charles X préserve la couronne de cet enfant ! »

Charles X ne comprend pas cet avis ou ne sait pas le suivre. Le 29 juillet 1830 les troupes royales abandonnent les Tuileries à l'insurrection déjà maîtresse du reste de la ville, les vainqueurs dévastent et pillent, se travestissent en mettant les robes des princesses, installent enfin sur le trône le cadavre d'un des leurs. A Saint-Cloud, la duchesse de Berry s'affole à la pensée d'une cassette pleine de lettres compromettantes. Un garde du corps déguisé en charbonnier réussit à se glisser dans le château, découvre la précieuse cassette et la jette à la Seine.

Louis-Philippe devenu roi aurait préféré demeurer en son cher Palais-Royal. Il attend une année entière avant de loger aux Tuileries qu'il juge lugubres. Il y mènera une vie bourgeoise parmi les bourgeois qui ont supplanté les grands seigneurs. Les fêtes du roi-citoyen sont bientôt l'objet de critiques acerbes. « Quel bal et quel sabbat ! écrit un journaliste. Jamais bal masqué de théâtre de troisième ordre n'offrit plus horrible cohue ! » On prétend qu'un garde crie : « Passez au large ! » devant le buffet.

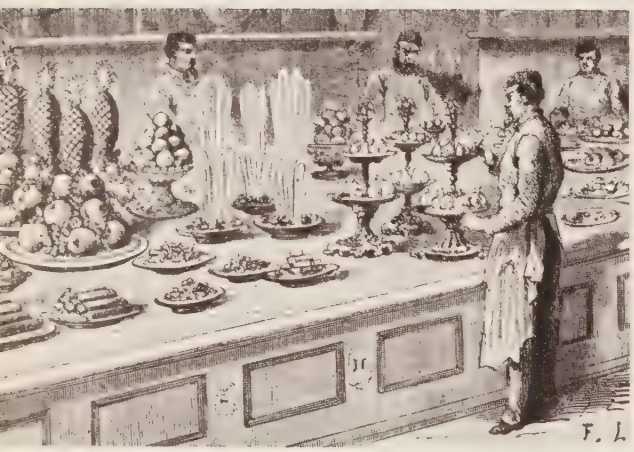
Lorsqu'elle échappe à ces tristes réjouissances, la famille royale se rassemble autour de la célèbre table à ouvrage de la reine Amélie. Pauvre reine qui pendant les dix-huit années de son règne connaîtra un véritable martyre. Chaque jour elle tremblera de voir les siens tomber sous les coups des assassins, chaque jour elle guettera les rumeurs de l'émeute !

Cependant Louis-Philippe charge l'architecte Fontaine de rendre plus confortable sa maison détestée. Un énorme travail s'accomplit en moins d'un an. Un nouvel et magnifique escalier remplace celui où succombèrent les Suisses en 1792. Tout le premier étage, du pavillon de Flore au pavillon de Marsan, forme une réception de trois cents mètres de long.

Ces embellissements n'apaisent pas les mauvais génies. L'héritier du trône meurt d'un accident de voiture et, le 24 février 1848, les Orléans après les Bourbons et les Bonapartes sont jetés hors des Tuileries. Le vieux roi, ayant abdiqué, fuit à travers les jardins, jusqu'au petit coupé bleu qui l'emmènera vers l'exil.

Le cycle hallucinant est-il achevé ? Non. Un autre coup de théâtre ramène un empereur. Napoléon III s'installe aux Tuileries en décembre 1852. Il est furieusement amoureux d'une demoiselle espagnole, Eugénie de Montijo, que rien ne prédestine à coiffer une couronne. On jase beaucoup. Le 31 décembre, au cours d'un dîner au château, la femme d'un ministre passe ostensiblement devant l'« aventurière ». Eugénie, ulcérée, annonce son départ. Napoléon la retient, mais ne fait pas la démarche espérée. Le 15 janvier, nouveaux adieux pendant un bal. Cette fois l'empereur s'effraye vraiment : « Vous ne partirez pas, dit-il. Ce soir même, je vais demander votre main à Mme de Montijo. » C'est la première idylle dont les Tuileries soient témoins depuis le temps de la pauvre La Vallière.

Les deux Impératrices. Le divorce n'est pas encore prononcé. Joséphine est toujours « plus que reine ». L'Empereur sort du palais des Tuileries. Il y entre avec Marie-Louise, au sommet de la gloire.



Voici sur le trône de France la plus jolie femme qui s'y trouva jamais. Elle n'y sera point heureuse. En revanche, elle donnera à la cour des Tuileries une grâce, un éclat, une somptuosité encore inconnus sous ces voûtes dont le funeste pouvoir semble maîtrisé. Les rumeurs de la fête impériale se répandent à travers l'Europe. Ce ne sont que bals, concerts, réjouissances chaque jour renouvelés. L'Impératrice qui voue un culte à Marie-Antoinette ressuscite sa silhouette. A la place des manches gigots, symboles de la monarchie bourgeoise, surgissent les crinolines, emblèmes de la prospérité du régime et de la puissance féminine. Les cercles chatoyants, surbrodés, atteignent cinq mètres de tour. Certain soir, l'archevêque de Paris aura de la peine à se frayer un passage à travers ces monuments. Une dame s'excuse :

« Il faut tant d'étoffe pour nos robes !...

— Qu'il n'en reste plus pour les corsages, répond le prélat en souriant. »

Les coquettes accourent du bout du monde afin de copier les modèles « lancés » aux Tuileries. Paris a saisi le sceptre de l'élégance qu'il n'abandonnera plus.

Le 16 mars 1856, le château s'éveille encore une fois dans le fracas des canons et de l'enthousiasme populaire. Le Prince Impérial est né ! Napoléon III hors de lui embrasse tous ceux qu'il rencontre, les Parisiens exultent. Comme pour le roi de Rome, comme pour le duc de Bordeaux. A son tour, la race du fils d'Hortense semble assurée de traverser les siècles. Aussi Napoléon III le Bâtisseur n'hésite-t-il pas à entreprendre de gigantesques travaux. En cinq ans il parachève la réunion du Louvre aux Tuileries vainement ébauchée depuis trois siècles. Le vieux pavillon de Flore est reconstruit. Au château même l'architecte Lefuel crée un escalier à rampe de fer forgé et une série de salles qui occupent l'emplacement de la dernière terrasse, vestige de l'œuvre de Philibert Delorme. Le cabinet de l'Impératrice se compose de deux pièces que réunit une

La fête impériale. Les broches tournent et les pièces montées s'alignent dans les cuisines, cependant que la Cour insouciante de Napoléon III dîne par petites tables, sous les lustres en feu.

sorte d'arcade. « Cela est un pur rêve, écrit Octave Feuillet, un nid de fée, d'oiseau bleu. »

C'est là que le 8 août 1870 reviendra l'Impératrice-Régente, rappelée de Saint-Cloud par les premiers désastres de la guerre. C'est là qu'elle vivra trois semaines de mortelles angoisses. Les mauvais génies du château n'avaient fait que s'assoupir. Ils bouleversent le « nid de fée ». Le 3 septembre, l'Impératrice apprend la capitulation de Sedan et s'évanouit après avoir lancé des imprécations à son époux. Le lendemain, pour la septième fois en moins de quatre-vingts ans, une dynastie succombe. Eugénie échappe de justesse à l'émeute en traversant les Tuileries et le Louvre, disparaît en fiacre — elle qui méprisait tant le coupé bleu de Louis-Philippe ! Le drapeau tricolore s'abat lamentablement sur le dôme central.

Louis XVIII excepté, tous ceux qui habitèrent le château depuis la Révolution ont connu ou connaîtront une fin dramatique. Mais enfin le malheur se retourne contre le palais même. Le 23 mai 1871, Bénot, boucher de son état et gouverneur des Tuileries pour la Commune, fait sauter l'édifice dont le nom s'était à la longue confondu avec celui de la puissance souveraine en France.

Le 2 juillet suivant, un homme caché au fond d'un fiacre vient contempler la façade béante et pleure. C'est le comte de Chambord, autrement dit Henri V, « l'Enfant du Miracle ». Un demi-siècle plus tôt, il était né là au bruit des salves, des cloches et des acclamations. A lui aussi, l'avenir ne réserve qu'un tombeau en terre étrangère.

Philippe ERLANGER.

Incendie du château. L'armée de Versailles pénétrait dans Paris le 21 mai 1871. Dans la nuit du 23 au 24, les Tuileries étaient arrosées de pétrole et incendiées parce que le général Bergeret et les troupes de la Commune s'y étaient retranchés. Même le Louvre faillit périr. Des merveilles accumulées par tant de règnes, il ne restait le lendemain que des débris qui ne furent pas restaurés. En admirant le panorama actuel, donnons un regret à ce qui n'est plus.

Photographies : Giraudon, Cabinet des Estampes, Pierre Jahan.

Maurice
RAVEL

Il a révolutionné la musique du XX^e siècle et fait triompher le génie latin. Vingt ans après sa mort, Maurice Ravel nous a-t-il livré tous les secrets de son art ?

LA musique est comme le bon vin, d'abord on la goûte, ensuite on en parle et si l'on en parle c'est pour mieux en analyser le fumet et le bouquet. Depuis vingt années que Maurice Ravel est mort, les plus subtils « taste musique » ont minutieusement dégusté son œuvre ; au fur et à mesure que passaient les jours, ils y ont découvert des richesses nouvelles qui venaient délicatement flatter leurs oreilles. Si bien que même dans ces « Concertos », ces ballets, ces « Mélodies » dont la mémoire du monde entier est aujourd'hui enivrée, nul ne peut dire si demain on ne discernera pas pour la première fois des harmonies, des couleurs ou des pensées que le génie ravélien a répandues en nous laissant la surprise d'en retrouver peu à peu les sortilèges. Comment essayer de brûler les étapes pour parvenir à une plus totale connaissance de cette œuvre inépuisable ?

Un homme de génie est toujours plus ou moins la résultante des forces créatrices multiples mais dispersées de son temps. Il peut être regardé comme la reine des abeilles sans cesse ravitaillée par un essaim de servantes stériles qui comptent sur leur souveraine pour assurer leur postérité. Le milieu, l'ambiance, le décor dont s'entoure un compositeur peuvent aussi fournir des indices sûrs. Il est alors mille signes extérieurs susceptibles d'indiquer la piste qui mène au trésor original et inviolable. En définitive, si un artiste recueille consciemment ou non les échos qu'il perçoit autour de lui — et qu'il est bon ensuite de traquer pour le mieux comprendre — il révèle son caractère, son esthétique, son cœur et son âme non seulement dans sa musique, mais aussi dans cette sphère d'influence où il vécut parce qu'il s'y plaisait, l'ayant choisie puis modelée à son image.

« J'ai toujours préféré inventer moi-même mes thèmes folkloriques et j'ai imaginé d'excellentes danses villageoises en traversant la gare Saint-Lazare » : Maurice Ravel souscrivait volontiers à cette boutade de son ami et condisciple Florent Schmitt ; il ne fera jamais d'emprunt direct au répertoire populaire, mais de Ciboure à Fez, d'Oxford à Montfort-l'Amaury, il s'imprégnera des soleils, des parfums, des reflets irisés ou scintillants qu'il va métamorphoser en musique d'un coup de plume magique.

Montfort-l'Amaury fut son royaume. Là, au cœur de l'Ile-de-France, ce Basque d'ascendance savoyarde trouva le carrefour de toutes ses aspirations esthétiques : un horizon, large comme la mer, une forêt peuplée de fées, une colline échevelée que couronne un château fort en ruine, une maison minuscule, qui se détache avec précision sur le ciel laiteux du printemps.

La silhouette de cette demeure est à elle seule déjà révélatrice de l'humeur de son propriétaire. Une architecture nette, simple mais rehaussée de mille détails compliqués : un balcon en miniature suspendu devant une fenêtre braquée sur l'infini, un belvédère couronné d'une sorte de chapeau chinois, le tout à l'échelle des bergeries et boudoirs du hameau de Marie-Antoinette. Un jardin japonais, dont les fleurs rares furent disposées dans la rocaille après de savants calculs, s'épanouit comme une flaque de couleur au pied d'un escalier de bois qui mène directement au premier étage. La lumière pénètre par grandes vagues dans ces pièces étroites où les poupées de chiffon doivent se prendre pour les géantes figures taillées par le ciseau des sculpteurs de l'île de Pâques. Toutes les proportions sont ici déconcertantes ; on entre chez Maurice Ravel comme si l'on pénétrait tout à coup dans les rouages compliqués mais précis d'une pendule.

A peine franchi le seuil, nous constatons que notre compositeur a laissé ici trois empreintes qui permettent d'identifier sans risque d'erreur son génie. Trois empreintes d'apparence contradictoire, mais qui cachent trois désirs, trois caprices dont la fusion engendre ce métal dur, étincelant, dont est forgée son œuvre : d'abord cet irrésistible besoin de contempler un horizon que rien ne vient

Rien n'a changé depuis 1937 dans la maison de Montfort-l'Amaury. Le piano semble attendre les doigts du magicien.

I.

limiter et où le ciel, éternellement modifié par les jeux des nuages et du soleil, module imperceptiblement comme le « Lever du jour » de « Daphnis », brutalement comme le « Boléro ». Ensuite cet amour du travail minutieux et patient qui met à sa place chaque bibelot comme chaque note en vue d'obtenir un effet sûr. Enfin, et c'est peut-être le plus important, cette passion de la féerie ; dans chaque pièce on peut en estimer les multiples effusions. Car le monde de Maurice Ravel fut celui des fées et des miracles ; on a souvent épilogué sur l'intérêt qu'il portait aux jouets mécaniques délicatement ciselés. Sur le piano silencieux depuis vingt ans, cent figurines de bois, de porcelaine, de verre, ont interrompu leurs danses précieuses et saccadées. Nulle tempête ne secoue désormais les navires de cristal sous le globe transparent ; cette longue danseuse filiforme fut Laideronnette, impératrice des pagodes, et voici justement sa demeure de porcelaine blanche ; cet imperceptible oiseau prisonnier d'une cage dorée chantait jadis comme celui qui roucoulera éternellement, perché sur les portées du papier rayé de « l'Enfant et les sortilèges » ; surveillant le rossignol, voici brodée sur un coussin l'effigie du chat dont les yeux verts brillent derrière les barres de mesure de ce ballet écrit en collaboration avec Colette. Tous les personnages des féeries chorégraphiques sont là et l'on s'aperçoit que Ravel les aimait non pour les ressorts et les roues dentées qui les animaient mais parce qu'ils représentaient pour lui l'illusion de la vie. Et c'est dans cette illusion, beaucoup plus que dans la réalité, qu'il avait le privilège d'entrevoir les fées gardiennes de son inspiration. Mais la féerie connaît bien des avatars. Ces lampes, cet encrier, cette écritoire de style gothique et baroque ont présidé par exemple à la naissance de « Gaspard de la nuit » ; les poèmes d'Aloysius Bertrand n'étaient-ils pas taillés dans le même cuivre noirci aux reflets rougeâtres? Elle gît aussi dans les rideaux, aux plis soigneusement mesurés, du lit à baldaquin autour duquel Maurice Ravel a, lui-même, peint en trompe-l'œil sur les murs des colonnes doriques. La Grèce raffinée de Longus, l'élégance classique des « Valses nobles et sentimentales » se donnent ici rendez-vous, transformées par le prisme du génie, à la fois idéalisées et doucement moquées. Il ne faut pas voir dans tout cela une puérile affection pour le faux, le paradoxe, le colifichet qui veut donner l'impression du vrai, de l'authentique. Il suffit d'écouter trois mesures de Ravel pour redresser cette erreur. Mais dans sa musique on retrouve, comme observés à travers la loupe de la tendresse et de l'humour, certains traits de l'esprit antique et classique. Poursuivons notre enquête : Ravel aimait particulièrement cette « estampe japonaise » où l'on voit George Sand converser avec Musset et ce Modigliani outrageusement faux en dépit de sa signature. Il les aimait parce que l'une et l'autre mentaient avec une exagération si manifeste que la vérité ne courait aucun péril.

Ainsi, partout, suivant l'ombre de Maurice Ravel à travers cette maison dont il voulut chaque détail décoratif, nous découvrons sa volonté systématique de changer les proportions, les valeurs de toutes choses, pour se créer un univers où la poésie délicate mais rigoureuse ait enfin sa place ; sur une étagère, il a disposé des objets rapportés du Maroc ou venus d'Extrême-Orient, pacotille scintillante ;

2.

3.

1. De son bureau Ravel pouvait contempler le suprême équilibre du décor de l'Ile-de-France : l'église dont le faîte prolonge et précise la ligne estompée des collines, la terre veloutée, le mystère accueillant du feuillage.

2. Sur le piano, entre cent figurines de porcelaine, deux bateaux de cristal luttent contre la houle de carton que soulevait un ingénieux mécanisme. A travers ce globe de verre Ravel voyait le rire innombrable de la mer.

3. Il dessina lui-même sur les murs de sa chambre ces colonnes doriques. Dans ses rêves, il voyait Daphnis venir s'y adosser pour jouer du pipeau. Une simple esquisse servait ainsi de tremplin à son imagination.

4. Mais c'est de sa fenêtre qu'il contemplait le lever du jour dont il allait capter toutes les harmonies dans les filets de son papier rayé. Longues heures de méditation devant la perpétuelle métamorphose de la nature.

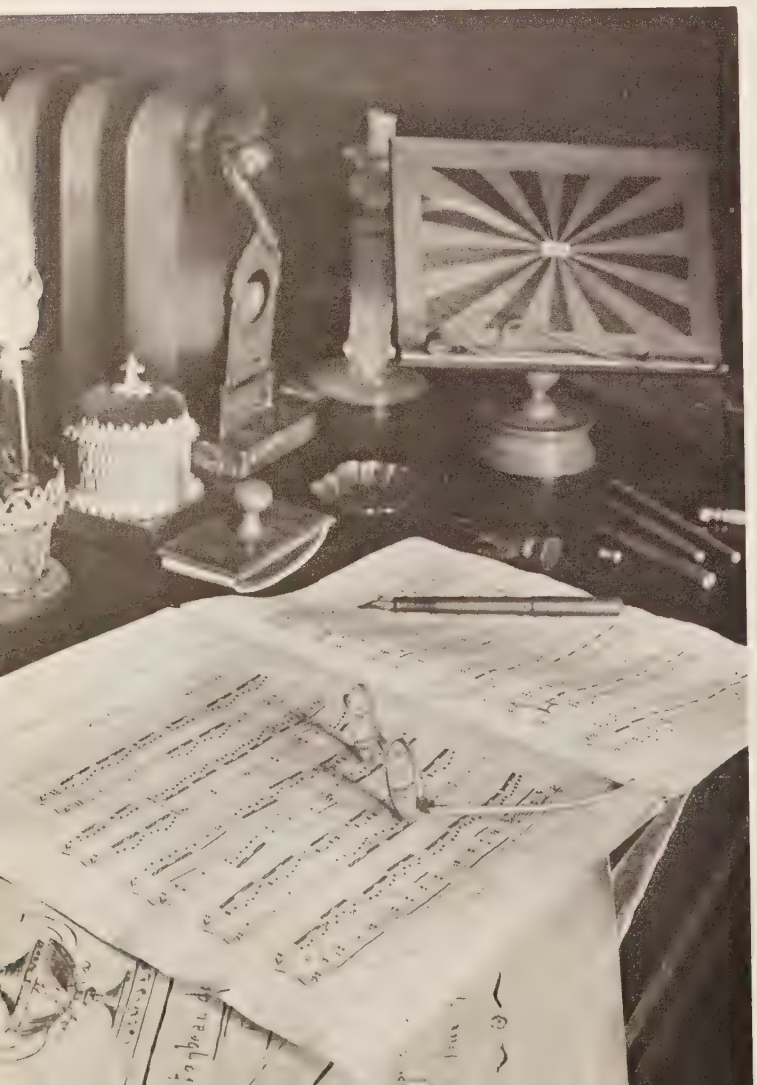
5. Derrière lui ses compagnons muets de solitude, poupée de chiffon, chat de peluche dont l'attitude, le regard lui paraissaient avoir retenu la vie fugitive. Ce sont eux qui peuplent « l'Enfant et les sortilèges ».

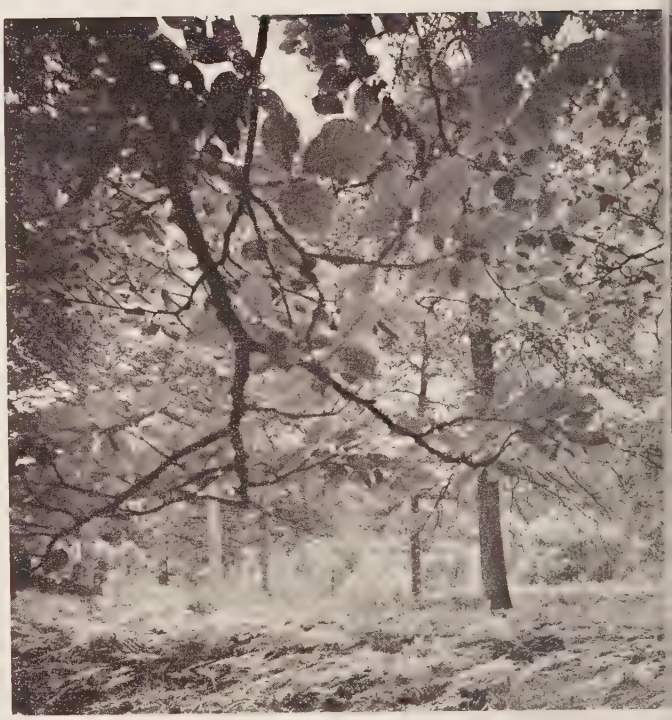
4.

5.

1.

2.





3.

1. Cette danseuse filiforme immobilisée dans une pose gracieuse, c'est l'impératrice des Pagodes qui apparaîtra dans « Ma mère l'Oye ».

2. Sur la table l'encrier noir aux ciselures néo-gothiques. A côté, la partition du Tombeau de Couperin dont Ravel dessina le frontispice.

3. Dans ce bois Ravel rencontrait des biches libres et élégantes comme son inspiration. Il était seul à y entendre la voix des fées.

4. Horizon lointain. Les échos du pays basque résonnaient dans sa tête même lorsqu'il errait à travers les brumes rouges de l'automne.

5. Et juste devant sa fenêtre jaillit le « Jeu d'eau » qu'il a immortalisé et dont les gouttelettes retombent sur tous les claviers du monde.

Photographies Louis Heckly et Jean Velez.

4.

5.

mais il ne regardait que la juxtaposition des teintes profondes ou métalliques éveillées par un rayon de soleil et qui résonnaient en lui tel l'un de ces accords à la fois durs et charmeurs, éclaboussant d'étincelles, dont il avait le secret.

Maintenant écoutons « la Valse ». Le compositeur en a lui-même suggéré le cadre... Un palais immense où tourbillonnent des couples enivrés par le vertige du rythme... C'est la valse poussée à son paroxysme mécanique et féerique, la valse vue à travers un miroir légèrement déformant... Écoutons « Daphnis » : il ne subsiste, amplifiées, magnifiées, que la douceur de la « bergerie », la violence exaltée de Phœbus, la fierté souveraine d'une nature affectueuse et toute bruissante de vie.

A Montfort, le Belvédère est là tel que son maître le quitta. Cœur des petits personnages mécaniques qui se pressent sur les bureaux, le piano a cessé de battre à l'heure où mourait le magicien. Mais, figés dans l'attitude où l'épuisement de ses ressorts les immobilisa, ils portent témoignage sur la poésie, la tendresse, la discipline des êtres et des idées que Maurice Ravel, à travers l'art, estimait.

Lorsqu'on quitte Montfort pour s'enfoncer dans la forêt, c'est le décor dont le musicien rêvait pour ses compagnons de solitude que l'on semble cambrioler. Sous les voûtes de cette cathédrale de feuillage, il partait souvent pour tenter d'apercevoir un chevreuil ; sous cette mousse chaude, dans ces feuilles mordorées qu'il remuait de sa canne de verre, il venait chercher aussi gnomes et lutins qui étaient ses amis. Eux seuls connaissent les secrets d'une nature majestueuse et triomphale, lui seul pouvait traduire en musique leurs confidences. « Daphnis », « Ma mère l'Oye », « l'Enfant et les sortilèges », le « Boléro » issu d'une Espagne fictive et aussi le « Quatuor » ne sont-ils pas les fruits de leur complicité ?

Claude BAIGNÈRES.

EN MARGE DES LETTRES, UN REVENANT

La tentative d'un éditeur a ressuscité un genre condamnable et condamné. Mais les libelles d'aujourd'hui ressemblent-ils aux libelles d'autrefois ? Examinons-les à la lumière de la petite histoire.

Entre le libelle et le pamphlet, le langage fait une différence que la polémique ne respecte guère. Pour abattre un homme public tous les moyens étant bons, le pamphlet s'empare souvent de la matière du libelle, c'est-à-dire que les atteintes à l'individu s'ajoutent à la critique des institutions et du gouvernement. Par définition, le libelle attaque les personnes dans leur vie privée. C'est à ce titre qu'il fut et qu'il sera toujours puni. La peine capitale, que la loi des Douze-Tables infligeait aux Romains en peu de cas, frappait impitoyablement ceux qui composaient des vers injurieux. Car le libelle et la métrique — ne parlons pas de poésie — ont de tout temps fait alliance, rien n'étant plus propre à flétrir une mémoire que la forme du vers. Le libelle primitif était versifié.

Tibère avait des raisons personnelles pour redoubler de sévérité à l'endroit des satiriques : il renouvela contre eux la loi sur les crimes de lèse-majesté. Même rigueur sous Néron, sous Constantin, sous Théodose. On alla jusqu'à prononcer des peines contre leurs lecteurs, cependant que la mort guettait ceux qui les récitaient en public. Il n'est pas étonnant, la France tenant ses lois de Rome, qu'une sévérité analogue se manifeste dans un édit donné à Saint-Germain-en-Laye en 1561 : « Voulons que tous imprimeurs, semeurs et vendeurs de placards et libelles diffamatoires soient punis pour la première fois du fouet et, pour la seconde fois, de la vie. » Cinq ans plus tard, l'ordonnance de Moulins confirmait définitivement cette sentence.

Malgré les châtiments, l'ancien régime fut constamment lacéré par les plumes anonymes, et c'est d'un libelle — n'oublions pas l'abbé Sieyès — qu'est sortie la Révolution : *Qu'est-ce que le tiers état ? Tout. Qu'a-t-il été jusqu'à présent dans l'ordre politique ? Rien. Que demande-t-il ? Devenir quelque chose.* Royal, impérial, ecclésiastique ou militaire, le despotisme a toujours été brocardé sous le manteau, et Benjamin Constant avait raison de dire : « C'est l'esclavage de la presse qui produit les libelles et qui assure leur succès. » La liberté de la presse a supprimé les brochures noires.

L'homme le plus attaqué du royaume fut à coup sûr le cardinal Mazarin, sous la régence d'Anne d'Autriche. Le siècle était aux idées de réforme. Une grande révolution s'était accomplie à Naples ; une autre commençait en Angleterre. La veuve de Louis XIII, acclamée à son avènement, n'était plus que dame Anne, détestée, outragée, traînée dans le ruisseau. Dès la tombée du soir, sans peur du guet, les « frondeurs » chantaient à tue-tête. A la Croix du Trahoir, dans la fumée des quinquets, on hissait un cul-de-jatte sur la table, Scarron, qui n'avait pas son pareil pour exécuter

le Mazarin en vers burlesques. Ces livrets couraient les rues. Sous plusieurs titres alléchants : *La custode de la Reine qui dit tout*, *Le silence au bout du doigt*, *Le rideau du lit de la Reine*, tout le passé d'Anne d'Autriche était sali. On réveillait les morts : Montmorency, Buckingham, qui l'avaient aimée. Richelieu lui-même, s'il est vrai qu'il ait soupiré pour elle, voyait ses vœux couronnés et devenait le véritable père de Louis XIV :

Son père, le roi des Français,
Tous les jours faisait des souhaits
Pour que la reine fût enceinte.
Il priait les saints et les saintes.
Le cardinal priait aussi :
Il a beaucoup mieux réussi.

Quant au second cardinal, à *Son Eminence deuxième*, comme on l'appelait, on dénonçait le mariage secret qui l'unissait à la régente. Sous ce matelas florissant, le pauvre peuple rendait l'âme. Dans *Les vertus de Sa Faquinance*, entre les fourberies et les exactions, la valeur amoureuse n'était pas oubliée. « Les Français, répétait Mazarin, sont d'aimables gens. Je les laisse chanter et écrire ; ils me laissent faire ce que je veux. » Moins indifférente, la reine ordonna la saisie de ces rapsodies ordurières. Mais lui, devant l'énorme bibliothèque, resta rêveur. L'homme avare flattait de la main ces monuments d'insultes comme il caressait l'or et les diamants. Il dit à son valet de chambre : « La Volière, je vous charge de vendre tout cela à la nuit tombée. Vous m'en rapporterez dix mille écus et garderez l'excédent. » Le même homme, à la même époque, par la négociation du traité de Westphalie, faisait sanctionner les principaux résultats militaires des campagnes de Turenne et de Condé, ruinait l'Allemagne et donnait l'Alsace à la France. Après Mazarin, le Régent peut se vanter d'avoir fait imprimer dans l'ombre le plus d'infamies. Il inspira aussi une manière de chef-d'œuvre. Vous connaissez les faiblesses du Régent, son cynisme, ou plutôt son indulgence. Les pires couplets lancés contre lui le faisaient éclater de rire : il en réclamait la lecture à ses familiers, au cours des soupers galants du Palais-Royal. Un jour, l'aveugle qui mendiait sous le porche de l'église Saint-Roch reçut d'une personne charitable une liasse de papiers, comme autant d'exercices spirituels qu'il pouvait vendre à son profit. Ainsi furent distribuées *Les Philippiques* dans Paris. On peut sourire de la virulence de ces odes et les trouver ampoulées ; elles offrent encore des strophes résistantes et des détails qui brûlent le papier :

Dans ces saturnales augustes,
Mettez au rang de vos égaux
Et vos gardes les plus robustes
Et vos esclaves les plus beaux...

Philippe d'Orléans, en parcourant ces vers, déclara que c'était de bonne poésie. Accusé d'inceste, il haussa les épaules, ayant déjà lu sur les murs du Palais-Royal : « Ici se font les meilleures *lotheries*. » Tout à coup il blêmit et les larmes lui vinrent aux yeux. On lui attribuait la disparition successive des héritiers de Louis XIV. « C'en est trop, dit-il, cette horreur est plus forte que moi. » Un médiocre poète inspiré par la haine, Lagrange-Chancel, avait tiré le Régent de son indifférence. Il fut arrêté et enfermé dans l'île Sainte-Marguerite, d'où il s'évada. « Croyez-vous ce que vous avez dit de moi ? » lui demanda le prince. « Oui », répondit le libelliste. « Tant mieux pour vous, car, autrement, je vous aurais fait pendre. »

Si le XVIII^e^ siècle passe pour avoir produit les plus fins esprits, la qualité de ses libelles n'en témoigne guère. Nous avons peine à imaginer, quand nous lisons Fréron, La Beaumelle, Linguet, que leurs écrits aient pu émouvoir ce qu'il y avait de plus puissant ou de plus spirituel à Paris. Même un Voltaire n'avait pas le dernier mot avec Jean Fréron. Qu'on en juge par l'anecdote suivante. Après une « tablette » dirigée contre Voltaire, celui-ci court chez Fréron, ne l'y trouve pas et ne peut s'empêcher d'écrire un vilain mot sur cette porte close. L'autre, dès le lendemain, revêt son plus bel habit et se fait très cérémonieusement annoncer chez son adversaire. « Monsieur, lui dit-il, j'ai lu votre nom inscrit sur ma porte, et je viens vous rendre la visite que vous avez eu la bonté de me faire. » Voltaire répondit par une

épigramme célèbre et par cette maxime, d'autant plus piquante qu'on pouvait la retourner contre lui, coupable de maints écrits clandestins : « La vie d'un forçat est préférable à celle d'un faiseur de libelles ; car l'un peut avoir été condamné injustement aux galères et l'autre les mérite. »

En regard de ses victimes, le libelle peut aussi aligner ses martyrs. On n'évoque pas sans horreur deux châtiments approuvés par Louis XIV. En 1689, une brochure dirigée contre l'archevêque de Reims, Le Tellier, frère de Louvois, circula sous un titre transparent : *le Cochon mitré*. Son auteur, un nommé Chavigny, fut conduit au mont Saint-Michel où il passa trente années, enfermé dans une cage de fer. En 1694, dans l'indifférence du temps aux exécutions capitales, deux hommes furent pendus en place de Grève, un compagnon relieur et un garçon imprimeur, convaincus d'avoir imprimé, relié et débité un libelle contre le mariage du roi avec Mme de Maintenon. Même sous la torture, les pieds broyés par les brodequins, les tenailles aux aisselles, les deux inculpés n'avaient pas nommé l'auteur de l'écrit : rare exemple de conscience professionnelle. Aucun exemplaire de ce livret n'est venu jusqu'à nous ; on l'a vainement recherché en Hollande, lieu d'écoulement habituel de cette sorte d'ouvrages. Nous savons seulement que le frontispice en reproduisait la statue de Louis XIV érigée sur la place des Victoires. Les quatre allégories qui se dressaient aux angles du piédestal avaient été remplacées par quatre portraits : La Vallière, Fontanges, Montespan et Maintenon tenaient le roi enchaîné.

Les favorites, comme on s'en doute, fournirent toujours bonne matière aux libellistes. Mais les attaques contre Pompadour ou les quatre filles du marquis de Nesle, toutes maîtresses de Louis XV, sont des pluies de roses lorsqu'on les compare à certaine lettre adressée *A la plus grande... de Paris*, et signée Belzébuth. Cette lettre ayant paru sous le Directoire, il est difficile de ne pas y reconnaître la citoyenne Tallien. Le diable devenu prédicateur lui reprochait ses maris successifs, ses bâtards sans nombre, « ses diamants aux pattes de devant, ses diamants aux pattes de derrière », la « merveilleuse » se plaisant à porter des bagues jusqu'aux orteils. On l'accusait surtout, maîtresse de Barras, de ruiner l'État et d'avoir fait du ci-devant Luxembourg une maison de débauche.

Après des accusations si graves, il va sans dire que les libelles d'aujourd'hui paraissent anodins. Nos auteurs s'attaquent aux mœurs beaucoup plus qu'aux personnes, et c'est incidemment que les contemporains sont égratignés. Quand on s'en tient aux généralités, la charge est vigoureuse ; elle s'émousse contre l'individu. Au reste, personne ne pourrait écrire, sans tomber sous le coup des lois qui répriment la diffamation, le quart des vérités assenées par un Juvénal, par le Hugo des *Châtiments* ou, plus modestement, par Lagrange-Chancel. Cela dit, nous avons nos carquois et nos venins ; et la cruauté gagne en perfidie ce qu'elle perd en franchise. Seconde différence : les libelles n'appartenaient pas à la littérature. Ouvrages anonymes, grossièrement écrits, ils visaient bas. Même lorsqu'ils se raidissaient, sur l'aile des Muses, l'honnête homme se refusait à les lire. Le maréchal de Richelieu, pris entre l'honneur et son goût du scandale, soupirait d'abandonner ces lectures « à la canaille ». Un mot de Beaumarchais, qu'on ne s'attendait pas à entendre invoquer en pareille matière, résume le sentiment général : « Qu'il fasse des libelles, dernière ressource des lâches. » En fait, le libelle relevait moins des Lettres que des lettres de cachet.

De nos jours, ces petits livres ne sauraient être tenus en marge de la littérature pour la raison qu'ils sont signés, et par d'excellents écrivains. Je vous engage à lire *les Enfants naturels*, d'Audiberti, qui me paraît être jusqu'ici le chef-d'œuvre du genre. Dans la même collection, chez Fasquelle, Michel Déon a donné une *Lettre à un jeune Rastignac*, élégante, incisive, délicieuse ; Salvador Dali s'est livré à un joyeux massacre en dénonçant *Les Cocus du Vieil Art Moderne*, tandis que Paul Sérant et Jean Cau attaquaient la politique, le premier dans *Gardez-vous à gauche*, le second avec *Un testament de Staline*. D'autres noms, et des plus éclatants, sont inscrits au programme. On n'est pas surpris d'y rencontrer des plumes aiguisées : Marcel Aymé, Jacques Perret, Roger Peyrefitte, Jacques Laurent, Roger Vaillant, Robert Kanters ; mais on y trouve aussi Mme de Vilmorin, Mme Deharme, Mlle Sagan. Faut-il en conclure que tous nos contemporains ont des vérités sur le cœur ?

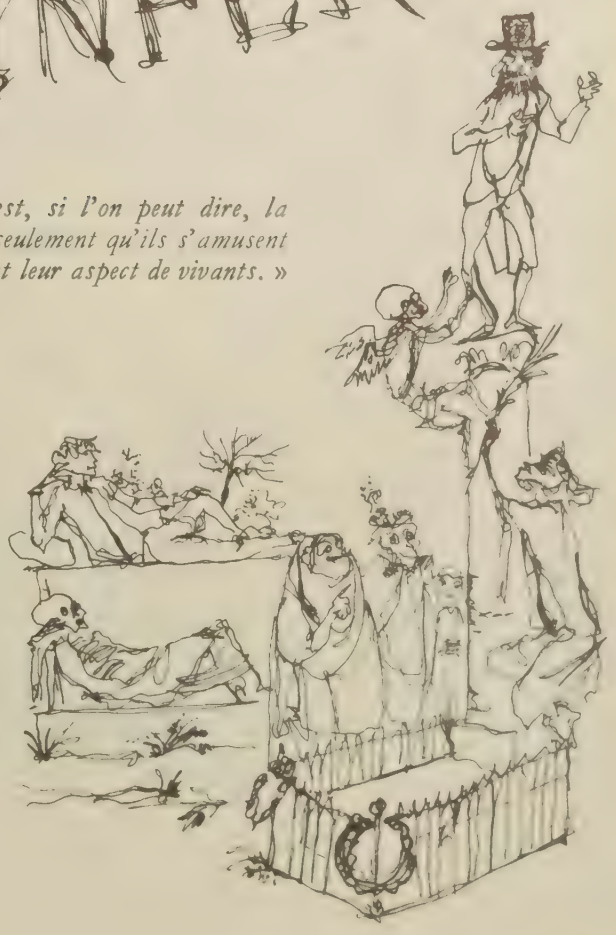
Voici, dernier paru, le libelle de Philippe Jullian. En une centaine de croquis, *le Cirque infernal* nous montre la comédie mondaine qui se poursuit au Père-Lachaise. Ainsi Forain réunissait, durant l'Affaire Dreyfus, les terribles dessins qu'il en faisait. Ainsi Sem et Cappiello criblaient Paris dans leurs albums. Cela est féroce avec allégresse, risible et pitoyable, comme la vie. Je vous recommande la description du cimetière insérée dans l'*Introduction*. Philippe Jullian observe que la distribution démographique du Père-Lachaise est exactement celle de la capitale. « On pense mal, écrit-il, le long du Mur des Fédérés... » Ces traits dépassent le genre ; mais c'est par là que le libelle empiète à son tour sur le pamphlet. - Paul Lorenz.

Il s'est inventé un titre
et a aimé les décorations.

LE CIRQUE INFERNAL

D'après Philippe Jullian, « ce cirque est, si l'on peut dire, la seule raison de vivre des morts ; c'est là seulement qu'ils s'amusent et même, pour certains numéros, retrouvent leur aspect de vivants. »

La rouille a coincé
la grille de la dame
qui a trop aimé sortir.



Les prétentieux
singent leurs effigies.

Les soutiens de famille
enfin traînés
par ceux qu'ils ont aidés.

Les poétesses rivales
en scène en même temps.
Chacune est obligée de réciter
les poèmes de son ennemie.

... et les historiens,
qui peuvent enfin voir
le dessous des cartes,
commentent le pocker avec les diplomates.

Les militaires suivent
la partie de boules
des maréchaux...

Puis viennent les cortèges comiques,
triomphe instable du financier
soutenu par la presse,
traîné par ses complices.

On retrouve ses amis.
Les gens du monde,
qui doivent à Proust
d'être sauvés de l'oubli,
s'entassent dans sa loge.

La façade d'une sobre ordonnance s'ouvre sur l'une des plus pittoresques parties du Bois de Boulogne. On accède à la maison par une allée dallée en losanges de pierre et de « green », ombragée de peupliers d'Italie. De chaque côté fleurissent au printemps des tulipes échevelées, en été, des roses éclatantes.

ARCHITECTURE D'AUJOURD'HUI

CETTE charmante maison est toute récente, mais elle s'est pliée volontiers, avec son confort raffiné, aux exigences d'une habitation d'autrefois. Tout semble y avoir été conçu en vue d'un seul objectif : la joie de vivre. Construite en 1951 à Neuilly, elle fait face à la partie la plus romantique du Bois de Boulogne, celle qui, plantée de pins à quelques centaines de mètres de Paris, rappelle un peu une forêt des Vosges. Les travaux, très rapidement enlevés, ont été dirigés par M. Raymond Puthomme, architecte D. P. L. G., membre de l'Académie d'Architecture. Traditionaliste par vocation, M. Puthomme a pu, pour mener à bien la tâche qui lui était confiée, mettre en œuvre les belles techniques d'autrefois auxquelles la construction ne fait plus suffisamment appel par pure économie. Malgré la simplicité volontaire de ce bâtiment, dépouillé de tout ornement superflu, l'œil le moins averti est

INTIMITÉ D'HIER

L'élément décoratif essentiel du vestibule est un faux paravent en papier des Indes du XVIII[e] siècle qui, s'ouvrant par le milieu tout comme un placard, dissimule vestiaire et lavabo. L'éclairage est dispensé par une lanterne en cristaux taillés du XIX[e] siècle.

Le grand salon donne dès l'entrée une impression de parfaite unité, les murs sont tendus de « gourgouran » jaune moyen fabriqué à Lyon tout comme les rideaux de même tonalité d'une légèreté aérienne. Fauteuils à cols de cygne en acajou recouverts de drap bleu souligné d'un large galon. Vitrines d'acajou gainées de drap bleu contenant une collection de « biscuits » blancs du XVIII^e et du XIX^e siècle. Lustres anglais en cristaux. Tapis de la Savonnerie du XVIII^e s.

A droite : détail du salon. Cette méridienne en point de Saint-Cyr du début du XIX^e est encadrée de fauteuils Directoire tendus d'antilope.

Vu du premier étage : l'escalier est éclairé d'une lanterne à bougies en cuivre. Rampe en cordelière de velours bleu assortie aux rideaux qui délimitent l'entrée (ci-dessous à gauche). Aux murs belles gravures anglaises.

Rien de moins grandiose mais de plus harmonieux que cette salle à manger ovale dont la boiserie a été peinte en faux marbre gris. Fauteuils Louis XV recouverts de cuir rouge sombre. Rideaux de faille bleue sans embrasses.

sensible au merveilleux équilibre qui se dégage des volumes et des plans. C'est la maîtresse de maison elle-même qui, avec un goût très sûr, s'est occupée de la décoration intérieure ; elle y a été aidée par un antiquaire dont la compétence et le flair ont été pour elle d'un précieux appui. M. Bernard Raynaud ne conçoit pas un cadre d'habitation comme un décor impersonnel et passe-partout ; il sait l'adapter si complètement à ceux auxquels il est destiné que personne d'autre ne saurait y vivre, semble-t-il.

Oui, dans cette maison où rien n'a été laissé au hasard, tout s'intègre intimement au mode de vie et aux goûts de ses propriétaires ; c'est sans doute ce

Le départ de l'escalier en pierre du Midi qui monte à l'étage unique. Rideaux en velours de laine foncé retenus par des anneaux de métal et rehaussés d'un galon en faille bleu clair comme la doublure. Le paravent formant placard entr'ouvert laisse apercevoir le vestiaire.

L'harmonie des couleurs volontairement sombre de ce bureau est un indiscutable facteur d'intimité. Les murs sont tendus de velours de laine vert foncé mais tramé blanc. Les rideaux de whipcord rouge sont soulignés d'une passementerie noire (notre numéro d'octobre). L'intérêt se concentre sur une remarquable bibliothèque anglaise du XIX^{e} siècle en acajou dont la corniche a servi de modèle à la moulure du plafond.

qui lui donne un côté si humain et pourquoi chacun s'y sent à l'aise. D'un charme provincial, l'atmosphère y est calme, apaisante, équilibrée. Les couleurs ont été choisies avec un art si nuancé qu'elles s'harmonisent avec la lumière de l'extérieur. Rien de formaliste dans la reconstitution : ni vulgarité ni somptuosité agressive. Tels sont les principes de base qui peuvent résumer l'œuvre accomplie.

Le jardin est le prolongement normal de la façade. Deux terrasses, l'une en pierre, l'autre, un tapis vert, accentuent l'effet de perspective et de continuité. Un escalier latéral rejoint l'allée d'entrée tapissée de losanges en pierre et en « green ». Escalier et terrasses ont été imaginés en 1954 par Mlle Geneviève Lambert-Ribot, paysagiste.

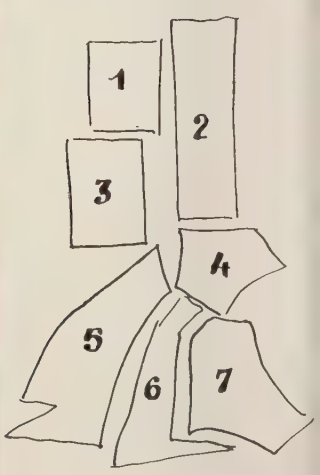
Une réalisation de cette qualité présente beaucoup d'intérêt pour ceux qui étudient l'évolution de l'art décoratif. Les possibilités d'association intime entre un ameublement ancien et un cadre moderne sont, avec un tel exemple, magistralement démontrées.

JACQUES PIETTE.

La chambre des maîtres de maison, de dimensions inusitées, est tendue de moire copiée sur un modèle du XVIIIe siècle. Les tonalités dominantes du rose au rouge sont comme atténuées par les rideaux blanc nacré (provenant du château d'Eu) qui ornent un très important lit de camp ayant appartenu au maréchal Berthier. Sur un extraordinaire tapis bessarabien à décor français, beaux meubles du XVIIIe. Mais toute la joie de vivre se concentre autour de la cheminée à laquelle font face un canapé et deux fauteuils Napoléon III qui apportent à cette pièce, par ailleurs imposante et solennelle, une note de confort douillet. Commode « scribant » à motifs de chasse surmontée d'un miroir de Venise du XVIIIe siècle.

Chambre d'amis. En pénétrant dans cette chambre on sent tout de suite que l'hospitalité est la vertu dominante des propriétaires. Elle est d'époque romantique et le moindre objet a été le but de longues recherches. Ci-dessus, commode en palissandre incrustée de filets de cuivre. Fauteuils « crapaud » d'époque Napoléon III en satin capitonné dont la passementerie a été exécutée dans le ton de la tenture. Bibelots d'opaline. Aux murs : lithos gouachées serties dans de délicieux cadres en fixés à motifs de feuilles de chêne sur fond noir. A gauche, lit d'époque Napoléon III capitonné de percale imprimée bleue et rose de Pierre Frey sous un plafond tendu de percale glacée bleu pâle.

Contrairement à l'habitude la salle de bains est très habilement ornée de beaux meubles du XVIIIe siècle en acajou, commodes et bien à leur place.


1
2
3
4
5
6
7

PURE SOIE

POUR LE STYLE

TOUT COTON

POUR L'AUDACE

Personne n'accepte plus de vivre dans un cadre immuable : tout change, tout se renouvelle plus vite qu'autrefois. Dans cette course à la nouveauté, les tissus d'ameublement viennent en tête. L'étalage est vaste et des plus variés. Faites votre choix.

STYLE

Ci-dessus : un des derniers canuts lyonnais qui tissent encore sur métier à bras — à raison de cinquante centimètres par jour — ces merveilleux brochés de soie dont François Ier importa d'Italie les premiers modèles. Nos musées sont ses meilleurs clients. A gauche : velours à fond de satin d'époque Empire, de Prelle (1). Brocart tendu au Théâtre Marie-Antoinette à Versailles, de Tassinari et Chatel (2). Velours de Gênes tout soie, de Poirier (3). Soierie à semis de fleurs, de Bouix (4). Tapisserie sur coton « Cachemire », de Descheemaeker (5). Damas de soie cramoisi Louis XIV, de Tassinari et Chatel (6). Soierie brochée inspirée de la Renaissance italienne, de Quenin (7).

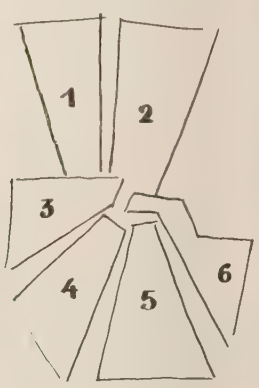
QUELS que soient leurs revenus, les Français accordent dans leur budget une plus large part à la décoration de la maison. Des matières nouvelles ont surgi. Des tissus méprisés revoient le jour. Longtemps traité en parent pauvre, le coton est devenu un textile de luxe et le support idéal des créations d'avant-garde. Enfin, depuis qu'elle tient tête au soleil, la couleur triomphe en tout. Voilà de quoi transformer, sans dépenses excessives, nos intérieurs.

PLACE AU MODERNE

Le jeune couple qui s'installe a généralement peu de meubles, peu d'espace, peu de moyens, mais son premier souci est de se créer un cadre chaleureux. Pour cela, il ornera la fenêtre, le canapé-lit et couvrira deux bons fauteuils. Les murs sont unis, les meubles légers et

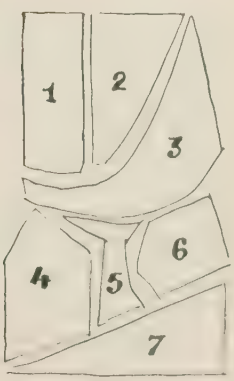
TRADITION

« Décor floral », toile de Chanée (1). « Delphinium », toile de Vocance (2). « Viva », cretonne imprimée de Paule Marrot (3). « Véronique », reps imprimé de Coates (4). « Oberkampf », toile de Jouy de Lauer (5). « Le Pré aux Merles », toile imprimée de Suzanne Fontan (6).



MODERNISME

« Façade », popeline de Knoll International (1). « Les arbres », toile de Robert Four (2). « Baobab », satin de coton de Cuvelier (3) et uni assorti (5). « Le Moyen Age », toile de Descheemaeker (4). « Venise », percale de Leprêtre (6). « Arcadie », toile de Frey (7).



1.

2.

3.

fonctionnels ; il appartient au tissu moderne (qu'on n'hésite pas à choisir de grande qualité) de donner lumière et chaleur. C'est ce qui explique la vogue des coloris vifs, parfois même violents, indispensables pour animer des intérieurs assez froids, d'autant que les bibelots et accessoires en sont souvent bannis.

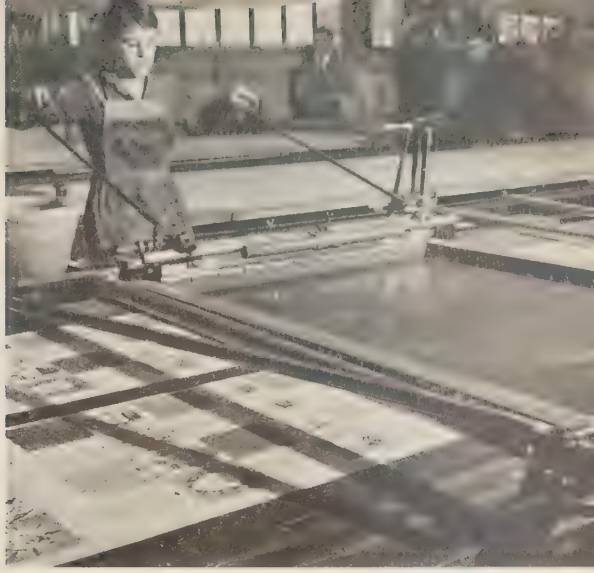
En effet, dans les appartements clairs, sans boiseries ni corniches, que l'on construit de nos jours, la lumière entre par de larges baies. Elle tuerait ou noierait les soieries délicates, idéales dans la douceur et l'intimité des pièces ornées. Il nous faut des tissus vibrants, frappants, des tissus « choc », qui soient, par leur dessin et leurs couleurs, décoratifs. C'est une erreur trop répandue de réserver à la campagne les impressions de fleurs, à la mer les couleurs crues et aux chambres d'enfants ou d'adolescents les dessins abstraits. Il n'y a pas de cloisons étanches.

Si les meubles sont modernes, aucune question ne se pose : des spécialistes de qualité éditent de luxueux satins de coton, unis ou imprimés de grands motifs, qui ont leur place d'accompagnement tout indiquée.

Mais on peut demeurer sensible au charme des meubles

4.

DANS UNE NOUVELLE USINE D'IMPRESSION SUR COTON



5.

6.

1. D'après le carton d'un maquettiste, échantillonnage des tons. Une impression peut compter de 4 à 17 couleurs, dont le blanc pur, qui prend un relief particulier sur le blanc plus terne de la toile.

2. Un ouvrier dose et mélange les encres. Il emplit les bassines disposées auprès de chaque ouvrière qui y puisera au fur et à mesure des couleurs à passer.

3. Vue générale du hall de l'usine long de 70 mètres. Chacune des six tables d'impression a la longueur d'une pièce de toile : 50 mètres. La toile se déroule à l'aide d'un treuil mobile et vient se fixer sur la table enduite d'un adhésif léger.

4. Les différentes couleurs sont appliquées à l'aide de cadres (écrans de nylon qui laissent passer les encres suivant un dessin traité en négatif). La superposition des applications donne le motif final. Les ouvrières — elles sont le plus souvent deux — posent sur la toile chaque cadre l'un après l'autre. Munie d'une raclette enduite d'encre, l'imprimeuse appuie fortement sur le cadre dans un mouvement d'aller et retour. Pour ne pas atténuer la couleur encore fraîche à l'endroit du raccord des motifs, elle en sautera un sur deux. Une fois achevée l'impression de la pièce entière, elle reviendra sur ses pas pour poser ses cadres entre chaque dessin dont la couleur aura séché entre temps. C'est toujours la couleur la plus claire qui est appliquée la première. Après usage les cadres sont lavés au jet d'eau, sans aucun solvant. Il faut deux ans pour former une imprimeuse qualifiée.

5. Imprimée dans la totalité et soulevée sur des baguettes, la toile séchera facilement dans la nuit.

6. Puis elle sera roulée et emballée pour l'expédition.

Reportage réalisé à la So[illegible] Impressions Charles Parmentier, à Argentan (Phot. P. Jahan)

anciens. Voilà l'innovation, l'alliance imprévue, la nouvelle entente : les tentures modernes mettent en valeur les meubles anciens. Il suffit, cela va sans dire, d'en choisir le motif et la teinte avec circonspection. Ainsi nos décorateurs ont donné un relief nouveau à des styles longtemps décriés (Napoléon III ou 1900) en les débarrassant de leur surcharge.

Les doubles rideaux traités en tissu moderne sont de simples pentes, posées sans aucun accessoire sur une tringle qui doit être soigneusement choisie (acier terni, bambou, bois précieux, etc.) car elle est apparente, contrairement à celle des décors de fenêtres anciens que nous avons traités dans notre précédent numéro. L'art du tapissier se limite ici au choix des accords de tons avec les murs et le sol, toujours en fonction des meubles à présenter. Il évitera l'erreur de base, tempérera l'audace ou bien apportera la note originale qui signe une installation réfléchie. Prenons conseil et ne soyons pas timorés : tous les tissus nous attendent.

Notre reportage vous fait pénétrer dans une usine nouvelle. Plusieurs milliers de kilomètres de toile unie passent là chaque année pour recevoir les impressions du jour. C'est dire le succès croissant de cette technique mise au point au XVIII^e siècle par Oberkampf. Elle permet de multiplier chaque saison les patrons, créant une mode qui incite aux changements fréquents. Dieu merci, nous sommes loin de la paire de rideaux et du dessus de lit achetés par les jeunes ménages en 1900 et qui devaient durer toute une vie !

ALLÉGEMENT DE L'ANCIEN

Les éditeurs sont unanimes à déclarer que les créations modernes sont interdites à la soierie. Un patron destiné à l'Élysée fut créé en 1925, d'après un dessin de Dufy, mais l'exemple n'en a pas été suivi. Pour deux raisons. La première est que la mise au point des maquettes actuelles serait ruineuse, parce que celles-ci comportent un trop grand nombre de coloris. La seconde raison est psychologique. Si les acheteurs trouvent naturel d'acquérir très cher les soieries classiques copiées de l'ancien, leur réaction serait tout autre devant un tissu d'inspiration moderne, de même prix. A leurs yeux, seul le passé, ou plutôt l'imitation du passé, justifie une grande dépense. La fragilité est l'inconvénient majeur de ces étoffes précieuses qui se concevaient pour des personnes elles-mêmes vêtues de soie. Nos vêtements, souvent de rugueux lainage, arrachent et « tassent » les damas et les brocarts. Canapés et accoudoirs de sièges en souffrent singulièrement. Mais le goût demeure de la belle soierie. Pour répondre à ce désir et suivre en même temps la mode, les tisseurs simplifient les documents anciens, souvent très chargés, modifient insensiblement les coloris, adoucissent les fonds au profit des motifs...

En dehors de ces tissus de série destinés à la clientèle particulière, les grandes maisons de tissage travaillent la soie à la main, comme autrefois, reconstituant des étoffes merveilleuses pour les châteaux, pour les musées de France et de l'étranger. L'État, les Monuments historiques, quelques riches amateurs aussi, restaurent lentement mais efficacement notre patrimoine. Trois chefs-d'œuvre sont en cours d'exécution : un velours de soie pourpre destiné au château de Pau ; un brocart d'or et d'argent large d'une aune qui garnira la chambre de Louis XIV à Versailles et une délicate soierie brochée pour la chambre de Marie-Antoinette, identiques aux étoffes d'origine retrouvées au garde-meuble du palais. C'est là la part glorieuse de notre production nationale.

LES TISSUS EN VOGUE

Les belles toiles et les satins de coton remplacent peu à peu les percales glacées, séduisantes à l'œil, mais dont les plis font de fâcheuses cassures.

Les fonds noirs, ainsi que les dessins purement géométriques, sont en défaveur pour avoir été trop vus.

La toile de Jouy rose de notre enfance prend un attrait nouveau quand elle est traitée en vert olive, bleu foncé ou même gris anthracite, telle qu'on la voit en ce moment, encadrée de galon cerise, aux murs de certains magasins élégants du Faubourg-Saint-Honoré.

Tous les velours plaisent : velours unis à larges rayures pour l'Empire, le Directoire et les canapés anglais, velours de Gênes pour les sièges Louis XIV.

Les meubles Renaissance se trouvent toujours bien de la brocatelle, en soie naturelle tramée de lin.

Aux sièges du XVIII^e siècle conviennent les damas, dans les coloris chauds, lumineux et les brochés à fleurs, dans les tons doux. (Leurs dessins ont été allégés, simplifiés, comme nous le disions plus haut.)

Pour accompagner et mettre en valeur leurs impressions, les éditeurs modernes étudient souvent des unis de base liés à une dominante de l'impression. Les tapissiers peuvent ainsi accorder les tissus des sièges et des doubles rideaux, partant du principe qu'on ne demande pas aux uns les qualités des autres : résistance à l'usure ou au soleil, opacité ou transparence, proportion des motifs...

Une remarque générale : après une longue période d'austérité les intérieurs s'étoffent de nouveau. Dans les ensembles les plus modernes comme autour des mobiliers de style, les surfaces nues disparaissent. On revoit les panneaux décoratifs, les portières, les alcôves tendues de tissus, et les murs se recouvrent de tapisseries qui s'harmonisent avec les sièges et les doubles rideaux.

DE FRANCE ET D'AILLEURS

C'est notre production de soieries anciennes qui nous ouvre les plus grands débouchés à l'exportation. Elle nous place sur le même rang que l'Italie, berceau du tissage de la soie, qui doit elle-même cette industrie à l'Orient. Pour mettre en valeur leurs meubles de style, Anglais, Américains et Allemands viennent chercher en France des soieries exactement copiées sur l'ancien. Le velours est traditionnellement français, même lorsqu'il se nomme « de Gênes ». Sa vogue, un moment interrompue, prend cette année un nouveau départ.

Grâce à ses chintz, la Grande-Bretagne conserve sa place sur le marché des impressions, bien que depuis trois ans la France ait gagné des points dans ce domaine. Nos usines supportent la comparaison pour ce qui est de la qualité, mais leur débit n'est pas encore assez important pour battre les Anglais sur le terrain des prix. Nous exportons néanmoins dans de très bonnes conditions nos impressions classiques et couvrons notre marché intérieur. En dessins modernes, allant jusqu'à l'abstrait, quelques pays étrangers nous donneraient plutôt l'exemple. Les États-Unis présentent des tissus très audacieux. L'Italie, tout à l'avant-garde, dans sa décoration comme dans son architecture, est quelquefois trop exubérante dans ses choix de couleurs, mais bien au point dans sa technique. En fait, ce sont les pays scandinaves et particulièrement la Suède qui fabriquent les meilleurs tissus modernes. Il arrive que nous leur achetions des maquettes ; ajoutées à celles que dessinent nos propres artistes, elles répondent aux désirs de la clientèle française. Qu'on le veuille ou non, notre esprit et notre œil s'adaptent tous les jours davantage à une conception plus hardie du décor.

ANNE FOURNY.

Itinéraire du samedi chez les

ANTIQUAIRES

LE STYLE NAPOLÉON III (2e partie)

CHEZ CARNAVALET

Deux exemples du talent avec lequel les ébénistes du Second Empire ont copié les époques antérieures : un meuble Renaissance, inspiré de Vignon, exécuté sous Napoléon III (100 000 francs). A côté, ce magnifique meuble d'appui de Durand, en ébène incrusté de cuivre et d'écaille, conçu dans l'esprit de Levasseur, ébéniste au temps du Roi-Soleil, ne ressemble-t-il pas à s'y méprendre à un meuble d'époque Louis XIV ? (170 000 frs). Pendule à la manière de Boulle, Napoléon III (65 000 frs).

LE Second Empire a eu, nous l'avons dit précédemment, des ébénistes doués d'assez de génie inventif pour pouvoir rompre avec les traditions des quatre derniers règnes. Ils étaient aptes à égaler en raffinement le XVIIIe siècle et à terminer le XIXe siècle en apothéose. Ce n'est malheureusement pas au meilleur de leur talent que le goût du public s'est adressé. La fabrication industrielle, perfectionnée de plus en plus, devait tuer le meuble unique, ciselé, fouillé, fragile ; et la nouvelle société bourgeoise n'avait cure de toutes les vieilleries qui « cassaient comme du verre ». Il lui fallait du meuble solide, doré sur tranches, et avant tout confortable, flatteur par son luxe, même si les bronzes n'en étaient que de faible qualité.

Quant à l'Impératrice dont l'influence eût pu être déterminante, son goût pour l'encombrement était si patent que l'on osait très respectueusement l'en railler. M. Henri Clouzot nous raconte que dans une revue, *la Corde sensible*, jouée à Compiègne par Mérimée et le duc de Morny, il est fait allusion « à sa passion de changer les meubles de place et d'arranger les appartements de façon que l'on soit obligé de s'y mouvoir avec mille précautions, comme des navires au milieu d'écueils ». Mais lorsque l'Impératrice commande à ses ébénistes des répliques de meubles Louis XVI, la virtuosité avec laquelle ceux-ci sont exécutés permettrait à peine de les différencier de leurs prédécesseurs si tous n'étaient connus.

CHEZ NICOLE GÉRARD

Très curieuse chaise de forme gondole en carton bouilli à décor noir et or incrusté de nacre. Le dessus est fait d'une tapisserie à fleurs (100 000 frs). Sellette « nègre » à décor polychrome (100 000 francs).

CHEZ PIERRE GIFFARD

Sièges de salon, cannés en poirier noirci à décor de fleurs avec motifs dorés (225 000 francs).

A LA GALERIE JACOB

Un meuble très représentatif de l'époque Napoléon III : sofa circulaire en deux parties indépendantes pouvant orner le milieu d'une pièce ou se diviser en deux sièges séparés à appliquer au mur (130 000 francs).

CHEZ JACQUES DAMIOT

Deux fauteuils dits « crapauds » dont le bois apparent est en acajou ; ils sont recouverts de tissu moquette. Tabouret de coiffeuse à dosseret en forme d'X, en bambou doré (18 000 francs). Tabouret de piano à vis en bambou doré (15 000 frs).

Au-dessus : deux petites chauffeuses de salon en bois doré, à pied de biche avec dossier souple à l'antique. Elles ont été conçues en fonction de la mode des crinolines (48 000 frs la paire). Nègre « sellette » en bois de deux tons, clair et foncé (15 000 frs).

CHEZ OLLIVARY

Fauteuil capitonné de forme gondole avec ceinture apparente en acajou (35 000 francs). Fauteuil à haut dossier en acajou. Sa forme générale avec bras en retrait a été conçue en fonction des crinolines (45 000 francs).

Parmi les ténors de l'ébénisterie du Second Empire, nous avons déjà cité Grohé, fournisseur de la Couronne et remarquable copiste de l'époque Louis XVI. Retenons aussi les noms de Fourdinois, de Diehl, de Sormani pour les petits meubles, de Sauvrezy pour les « cabinets », de Beurdeley, de Wassmus et de Roux, spécialisés dans le meuble Boulle. La vogue des sièges capitonnés et garnis donne également une grande notoriété à certains tapissiers : Jeanselme, Penon, Lemoine...

Que convient-il, en définitive, de penser de cette époque pauvre d'invention mais si riche de talents de tous ordres ? Gardons-nous de la juger sur les articles de pacotille en faux placage, en fausse marqueterie, ornés de faux bronzes, à la portée de toutes les bourses. Ce n'est pas à ce genre de meubles que les antiquaires ont depuis longtemps ouvert leurs portes, mais à des chefs-d'œuvre de qualité et de construction architecturale, harmonieux, équilibrés et solides, quelle que soit l'époque à laquelle ils s'apparentent. Un exemple entre mille : depuis cent ans la maison Belloir loue chaque jour des chaises Napoléon III dont la solidité semble défier le temps.

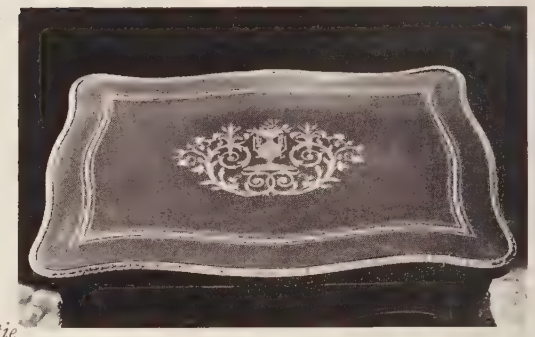
Le Second Empire est l'une des dernières époques où le superflu ait pu prendre le pas sur le nécessaire. Même s'il n'a rien su réaliser de vraiment neuf, rendons grâce à son ingéniosité, à sa fantaisie et à son raffinement. Sachons-lui gré aussi des possibilités décoratives qu'il nous offre encore, à des conditions le plus souvent abordables.

SAINT-SÈRE.

1.

3.

4.



CHEZ ROUFFÉ « AU MAUVAIS GOUT »

1. Siège juponné et capitonné faisant partie d'un ensemble de quatre (40 000 francs pièce, couvert en velours). 2. Table travailleuse d'inspiration Louis XV, formant aussi bureau. Chaise dite « fumeuse » très courante sous le règne de Napoléon III mais devenue assez rare aujourd'hui : poirier teinté, couverture capitonnée (28 000 francs). 3. Chaise noire dite à « grand nacrage » typique de l'époque Napoléon III (35 000 frs). 4. Détail du dessus de table travailleuse.

PHOTOGRAPHIES G. DE LA BÉGASSIÈRE

2.

La belle exposition sur le Second Empire, organisée cet été par M. Jean-Gabriel Domergue au musée Jacquemart-André, dont il est le conservateur, nous a mis en présence de cette époque funeste et irrésistible. N'est-ce pas aux beautés du temps que va notre indulgence? Regardez plutôt la comtesse Edmond de Pourtalès, telle que Winterhalter l'a peinte en 1871, après le désastre. (Col. particulière.) Photo Routhier.

L'ALBUM DE

En novembre 1907, naissaient, nous l'avons dit, les aéroplanes et aussi les dirigeables. La vie moderne s'organisait ; Paris se transformait et la femme commençait de s'émanciper.

Le dirigeable « Patrie » est perdu. A la suite d'une rafale, il rompit ses amarres malgré les efforts de 200 hommes pour le retenir au sol. Son épave n'a pas été retrouvée ; après avoir survolé l'Angleterre et l'Irlande, elle a été portée par le vent vers l'océan Arctique. (D'après Georges Scott. « L'Illustration ».)

Une des dernières photographies du « Patrie » qui a battu tous les records du monde de distance (300 kilomètres, de Chalais-Meudon à Verdun) et tenu l'air pendant 6 heures 45. Cet engin, construit par MM. Lebaudy et Juliot, est muni d'un moteur Panhard et Levassor de 70 CV. (« Le Monde Illustré ».)

Henri Farman vient d'accomplir une performance extraordinaire. Il a, le 21 novembre, battu tous les records en réalisant des vols de 600 à 800 mètres à bord d'un appareil Voisin. Un grand pas est fait. Nous en avons désormais terminé avec les « sauts de puce ». Et M. Farman peut s'attaquer avec succès à la coupe Deutsch-Archdéacon du kilomètre en circuit fermé. (« L'Illustration ».)

Les dirigeables en Amérique. Il est curieux de comparer à nos dirigeables les engins construits en Amérique à la même époque. Voici le départ du premier concurrent dans une course organisée à Saint-Louis. (« L'Illustration ».)

MON PÈRE

Concours international de beauté 1907. Cette épreuve, organisée par le «Chicago Tribune», sera jugée d'après photographies. La revue « Femina », chargée de présenter la concurrente française, précise : « Des mères nous ont demandé si les jeunes filles pouvaient concourir sans déroger à la modestie qui leur sied. Nous répétons que la photographie peut être envoyée par les parents ou par une amie. En outre, l'épreuve est fermée aux professionnelles : actrices, mannequins et modèles. Nous reproduisons ici la concurrente anglaise, blonde et rose comme un Greenaway »...

La disparition du maquis de Montmartre. Un aspect pittoresque de Paris disparaît. L'enchevêtrement de baraques qui s'était formé entre le Moulin de la Galette et la nouvelle rue Caulaincourt et qui comportait un débit de boisson « Chez la mère aux chiens », un photographe, un sculpteur, un café-concert, va faire place à des immeubles de rapport. (Phot. G. Sirot.)

Mlle Zambelli vient de créer le rôle de Lulla dans le ballet « le Lac des cygnes » de M. Maréchal, à l'Opéra. « Elle fut si légère, si aérienne qu'on n'est nullement surpris de la voir danser sur les eaux et que l'on juge inutile sa transformation finale en libellule... » Extrait du « Monde Illustré ».

Les travaux du métro place Saint-Michel. Un extraordinaire travail s'accomplit actuellement : le caisson elliptique qui constituera la voûte de la future station, s'enfonce progressivement dans le sol. (Phot. G. Sirot.)

THÉATRE

PAR ROBERT KEMP

de l'Académie française

Au printemps, une vaste éclosion de fleurs se produit, et les marronniers donnent l'exemple. A l'automne, nous assistons à une poussée violente de pièces nouvelles. Mais c'est la nature qui réussit le mieux son tour de physique enivrante. Les théâtres de Paris font de leur mieux. Ce n'est pas toujours très bien.

Ainsi, que dire du petit acte *le Nouveau Locataire*, de M. Ionesco, auteur de renommée grandissante ? Qu'il ne signifie rien serait injuste. M. Ionesco a observé, et il n'est pas le premier, que des êtres nés rétrécis s'enferment dans leur passé poussiéreux, redoutent le plein air mouvant du présent, se claquemurent dans les « souvenirs » récoltés le long de leur vie, portraits et vieux rubans, et pour rien au monde ne changeraient d'atmosphère ni d'idées. Tel est ce pauvre petit fonctionnaire qui fait amener dans un nouvel appartement toutes les vieilleries des parents, bouche la fenêtre, crainte du froid et du grand jour, et bâtit autour du siège où il s'accroupit des barricades, des fortifications d'armoires biscornues, de chaises vétustes et rompues, de pots et d'abat-jour, sans compter les portraits de famille rendus, par le temps, illisibles ! M. Ionesco a écrit un autre petit acte étonnant, déjà illustre : *les Chaises*. Celui-ci pourrait s'intituler : *les Chaises et les Armoires*. Il ne vaut pas l'autre. Le spectacle débute par une nouvelle version de *Comment s'en débarrasser*, une curieuse et succulente pièce ; mais il a trop écouté les critiques adressées à l'original qu'il a fâcheusement débarrassé de ses excès, de ses obscurités ; et ce sont les défauts qu'on regrette maintenant dans ce texte édulcoré, châtré. Qui eût soupçonné M. Ionesco de tant de docilité et de conformisme ?

Aussi médiocres, mais plus prétentieux m'ont paru les trois actes de M. Chauffeteau, joués au « Théâtre en Rond » : *Bircotte dans la nuit*, satire de la tyrannie et spécifiquement cléricale, qui s'est abattue sur un pays imaginaire. M. Chauffeteau ne s'attaque ni à la religion romaine ni à l'orthodoxe, il le jure. Mais à l'autorité abusive. Une révolte éclate ; elle avorte. Le sang coule, et d'abord celui de Bircotte, jeune fille pâle et fantomatique, condamnée à consoler les victimes du diacre oppresseur, à l'instant de leur supplice. Un passant la poignarde sans qu'on sache pourquoi. Une autorité du pouvoir laïque, qui souhaite le succès de la rébellion, déclenchée le soir où la cloche de l'église n'a pas sonné le glas pour la lecture de la liste des condamnés quotidienne ; tout cela sans vif intérêt et, si j'ose dire, très tarabiscoté.

Au Théâtre des Arts, à la direction duquel Mme Alice Cocéa s'est associée à Mme Roubé-Jansky, héroïque fondatrice, on a ouvert la saison par *Mon cœur balance* de Michel Duran, mieux inspiré jusqu'ici. Le cœur est celui de Gertrude, intolérable pécore affligée d'un terrible accent balkanique, vide des séductions de l'accent adorable d'Elvire Popesco ; minaudière et façonnière à rendre enragé le plus bénin des spectateurs. Elle n'arrive pas à se décider entre Louis et Stef, le sérieux travailleur et le bohème fantasque. Alors, après avoir épousé Louis, que Stef sauve de la faillite parce qu'il a hérité de quoi signer des chèques à profusion, elle le trompe avec un troisième et finit par s'enfuir en Amérique à la poursuite d'un autre encore. Le seul plaisir qu'on reçoive nous vient de M. Claude Nicot — le fantaisiste — d'un naturel et d'une intelligence ravissants. Il donne de « la vie » à lui seul, à cette comédie cadavérique.

Heureusement, nous avons eu des générales plus intéressantes. On peut avoir horreur des personnages (sauf un) pour lesquels l'auteur, la fine et subtile Constance Coline avoue sa tendresse, également répandue et parfois gaspillée. On peut être écœuré de la bassesse de Christian, bellâtre et paresseux qui s'est précipité en Indochine et en Afrique, moins par patriotisme que par mépris de la vie et du travail. Sa maîtresse, sa protectrice (en parler noble) Régina, gargotière de luxe et libraire sans culture, peut vous refroidir par sa vulgarité et les appétits charnels d'un corps qui vieillit... Il reste, pour exciter la curiosité et la sympathie, une jeune femme, Estelle, la nièce de Régina, que Mme Maria Mauban — le salut de cette comédie — incarne idéalement, en muse, en sylphide. Estelle se laisse séduire par l'irrésistible Christian. C'est la faute de Régina qui l'avait envoyée à Paris, avec mission de ramener l'amant rassasié et décidé à fuir. Régina, responsable de ce qui est arrivé, ne consent pas à s'accuser et menace d'un scandale la douce Estelle qui a un mari falot et sans vigueur... Estelle affolée se suicide. Mme Coline, impressionnée par les prouesses de Salacrou, a encadré l'action d'un prologue et d'un épilogue qui ont pour scène le caveau de toute la famille. C'est là qu'on reçoit Estelle, encore toute embrumée de barbituriques, et qu'on obtient d'elle l'évocation de l'aventure. Nous ne pensions pas qu'une assemblée de morts, dans l'antichambre de la vie éternelle, Enfer ou Paradis, tinssent de si sots propos, gardassent toutes leurs mesquineries terrestres, rancunes, aigreurs,

A gauche : *Béatrice Bretty, Geneviève Page, René Arrieu et Jean Claudio, dans* Le Cœur volant, *au Théâtre Antoine.*

Page de droite : *Georges Descrières et Marie Versini dans* Il ne faut jurer de rien, *à la Comédie-Française.*

Philippe Nicaud et Françoise Christophe dans La Prétentaine, *aux Ambassadeurs.*

Ci-dessous : *Maria Mauban et Michel Piccoli dans* Regrets éternels, *à l'Œuvre.*

Jacques Sereys, Micheline Boudet et François Chaumette dans La Réunion des Amours, *à la Comédie-Française.* (Photos Lipnitzki.)

et fussent si peu dignes qu'on les écoutât... M. Michel Piccoli, dans le rôle de Christian — qui rejoint Estelle dans l'ennuyeux caveau — et Mme Suzet Maïs ont affirmé leurs solides talents, sans réussir à vaincre nos répugnances pour la grosse laideur de leurs personnages.

Une pièce de Claude-André Puget, c'est une belle promesse. L'œuvre de ce charmant auteur, tourmenté de nouveauté, se divise en comédies modernes et en drames historiques. A coup sûr, ses préférences vont aux seconds ; mais peut-être brille-t-il mieux dans les premières... *Le cœur volant*, au théâtre Antoine, est le nom d'un navire de flibustiers, qui roule sur les mers en 1666 ; navire corsaire qui rentre au port de Saint-Malo pour que Guillaume, gentil marin, y épouse son amie d'enfance, aussi agréable de cervelle que de corps et de visage. Tel est l'ordre de la vieille dame dont ils se partageront, une fois mariés, l'héritage. Mais Guillaume et son camarade Vincent ont signé un pacte de « matelotage », lequel, en

plus d'une amitié réciproque, comporte l'engagement de partager l'épouse. Au sort des dés, l'un lui donnera son nom, l'autre aura la nuit de noces, l'inauguration amoureuse. Pacte contre lequel s'insurge Jeanne Dieulevent... Et elle finira par triompher, après avoir craché le baiser que Vincent lui impose de force, et avoir discuté de toute sa sagesse et de tout son esprit. Mlle Geneviève Page a été adorable dans ce rôle décidé et véhément. MM. Arrieu et Claudio, très vraisemblables dans leurs personnages de « matelots », si peu vraisemblables. Mme Bretty et André Brunot, dans des rôles brefs mais brillants, ont donné leur riche appoint à l'interprétation ; et Wakhevitch a construit un intérieur de vaisseau sous le roi Louis XIV, tout à fait merveilleux. La pièce a pris son vol, entourée de nos vœux. Elle n'est pas allée aux nues.

Quand ceci paraîtra, les délicieux comédiens amateurs qui nous ont apporté d'Alger leur comédie-revue improvisée par eux-mêmes, *la Famille Hernandez*, seront hélas ! repartis. Ce furent d'exquis météores. Ils nous ont conduits dans un quartier populaire d'Alger, un Alger sans rebelles, où l'on discute et dispute entre voisins, où l'on chante, danse, se fait des niches, et où, bien entendu, les jeunes s'aiment. Cela nous a pansé le cœur et fait rire du meilleur rire. Voilà un bon souvenir. D'un certain point de vue : une bonne action. Ils avaient pour asile le théâtre de Rochefort.

Erasme a écrit l'*Eloge de la folie*. M. Alfred Adam, homme de théâtre du cheveu à l'orteil, s'est avisé d'écrire un *Eloge de la paresse*. Il l'intitule *la Terre est basse* (théâtre La Bruyère) ; des mots qui font image et où se condense le caractère d'Hippolyte Marochon, incapable de se fatiguer et disciple inconscient de Tristan Bernard qui disait : « La preuve que l'homme n'est pas né pour travailler, c'est que ça le fatigue. » Désireux de ménager ses forces, il se met au « service » d'un monsieur d'argent qui partait en croisière en Grèce et à qui il fait manquer son train tant il est bavard et singulier. Il sera donc le parasite et le bouffon du ménage Armand et Olga Manard, qu'il emmènera dans un caboulot de Provence se reposer et jouer à la pétanque. Il ne se fatiguera même pas à répondre aux agaceries d'Olga que l'ennui lance dans les pensées adultères ; puis de parasite il deviendra sauveteur ; car Manard a des affaires louches dont Hippolyte se dénoncera comme le vrai coupable. C'est lui qui ira en prison. En prison, on ne travaille guère. C'est son Eden. La pièce, gaîment enlevée par l'auteur, excellent comédien, par le chansonnier Grello, débutant au théâtre, embellie de la présence pittoresque de Dufilho en ouvrier plombier — l'un des comédiens les plus divers et du plus haut relief que nous ayons, — n'a pas diverti autant qu'elle s'engageait à divertir. Alfred Adam a bien le temps de mieux faire.

Une traversée sur *l'Ile-de-France*, cabine 189 (très fidèlement reproduite : toile de Jouy, terrasse sur l'Atlantique), voilà ce que nous offre M. Jacques Deval dans *la Prétentaine*, qui aura un succès fou. Ce n'est rien, un souffle, un rien, chanterait Rip. Mais c'est bien fait. Sous le lit de la cabine 189, Martine (la très belle et habile Françoise Christophe) découvre un passager clandestin, Raoul (Philippe Nicaud), qui s'est glissé dans le navire à la poursuite d'une jeune Américaine milliardaire et qui semble l'aimer d'un amour effervescent. En vue de New-York, l'Américaine aura troqué son fiancé contre un yacht, et Martine aura eu le temps en le cachant, en lui procurant de fines nourritures, de goûter la gentillesse de Raoul et il repartiront dare-dare pour Paris qui les vit naître, lui, près de Saint-Gervais, et elle rue Mouffetard. Oui, c'est moins que rien ; cela rappelle les futilités de la Belle Epoque rose, dont toutes les meringues se sont affaissées, effritées. Mais on a ri. Et la salle était enchantée. C'est léger comme une de ces ombelles de pissenlit qu'on envoie, d'un souffle, porter un message d'amour ou d'amitié... Les deux remarquables protagonistes sont triplés de M. Jess Hahn, inénarrable en Américain fou, éléphantiasique et rebondissant comme un ballon d'enfant.

La Comédie-Française a donné une reprise d'*Il ne faut jurer de rien* à la fois exsangue et pesante, sur laquelle je n'insiste pas. Et elle y a joint un acte exquis, adorable de Marivaux, la *Réunion des Amours* que beaucoup de critiques, mes amis, n'ont pas, à mon avis, apprécié comme il le mérite. Ils ont pris l'extrême de la finesse pour de la préciosité ; et ces phrases adorables pour de la rhétorique. En tout cas, Micheline Boudet y montre une vivacité et une grâce qui sont du plus pur Marivaux. Yvonne Gendeau et Lise Delamare sont belles à ravir et ont de l'esprit. Cela mérite d'être vu, et plus encore écouté, dégusté ligne à ligne.

Je n'ai pas la place de parler du *Journal d'Anne Frank*, au théâtre Montparnasse, qui est l'événement de ce début de saison : une œuvre admirable, profonde, vengeresse, qui serre le cœur, qui étouffe, qui bouleverse. Marguerite Jamois l'a mise en scène avec une sensibilité, une justesse, des inventions qui lui méritent des agenouillements. Elle a donné un style parfait — naturel et émotion, simplicité et nuances — à l'interprétation où se distingue Etcheverry. Mais tous ses camarades sont parfaits. Et le rôle d'Anne (jamais je ne pourrai écrire *de Anne*, comme sur l'affiche et le programme !) est tenu par une petite fille de génie, Pascale Audret, si jeune, si vraie, si gaie et si douloureuse, que vous m'auriez vu pleurer à chaudes larmes. Une *grande soirée !* J'y reviendrai.

La pièce de M. Georges Schehadé, *Histoire de Vasco*, presque intolérable, ne mériterait pas deux lignes de commentaire si nous n'étions pas consternés du choix qu'en a fait Jean-Louis Barrault pour son retour à Paris. Cette pièce longue et creuse, d'un anti-militarisme grossier et banal, d'un pacifisme primaire et sans argument, sera heureusement oubliée quand ceci paraîtra.

Pour que l'on ne me prenne pas pour un rétrograde, je voudrais pouvoir citer le nom du vrai poète qui m'écrit : « Ce faux théâtre, d'une hâblerie guère supportable, sa poésie de pacotille m'ont inspiré une antipathie égale à la vôtre. » Ils seraient bien attrapés, si je disais ce nom, les snobinets et snobinettes qui ont découvert dans *Vasco* de la poésie et de l'esprit — vertu dont avec évidence il est plus dépourvu que le colonel Ramollot. Bah ! Je le dis : c'est René Char.

ROBERT KEMP.

Pour être plus terre à terre que celles d'une certaine Thaïs, les méditations de Juju (Brasseur) sont amères. Méfait des amitiés mal placées... (Porte des Lilas.)

CINÉMA

PAR MARCEL LASSEAUX

PORTE DES LILAS (A). Comédie dramatique française, d'après *la Grande Ceinture* (1), de René Fallet. — CADRE - Ilot de masures, quelque part en bordure de la zone. SUJET - L'histoire d'une amitié : celle que voue un propre à rien bon enfant à un gangster traqué qu'il héberge, soigne et idolâtre jusqu'au jour où il réalise fortuitement l'ignominie du personnage. RÉALISATION - René Clair : de l'adresse, de l'humour, du piquant. INTERPRÉTATION - Brasseur : pittoresque et truculent ; Brassens : correct ; Vidal : exécrable ; Dany Carrel : simple et gentille. NOTE - Divertissement de dilettante, me semble-t-il, s'amusant à s'encanailler... un peu, pas trop ! A peu près comme Marie-Antoinette aimait jouer à la bergère ! D'où une absence totale d'ambiance, une atmosphère au « chiqué » rappelant celle des bals musette de la rue de Lappe et de leur figuration réputée « apache », des zoniers bien propres au langage fleuri... Même le personnage de Brasseur, si spirituellement animé pourtant, on le sent « fabriqué » adroitement mais de toutes pièces ! Qu'est devenu le climat sordide, corrosif et profondément vrai du livre ? Évidemment, René Clair, l'habile homme, n'est pas en peine de donner brillamment le change sur l'absence de sincérité, de bâtir un film plaisant et faux, de jongler avec des détails charmants mais « à côté ! » Délicieux le chapardage des boîtes de foie gras, par exemple, ou la valse hésitation de Brassens cherchant à entrer au commissariat sans frôler de « flic » ou encore les mines de Brasseur s'employant à tromper la vigilance soupçonneuse d'un « bistro » pour se servir sans bourse délier... Toutefois, le côté artificiel de tout ce petit monde ne m'en paraît pas moins gênant pour être parfois gaiement illustré et je regrette de ne pas retrouver ici le même souci d'exactitude que dans *les Grandes Manœuvres !*

Sourire modeste et geste simple : Lamoureux dévoile l'affiche qui consacre les sœurs Kroft, danseuses jumelles. (L'Amour est en jeu.)

DOUZE HOMMES EN COLÈRE (B). Drame de conscience américain. — CADRE - Salle de délibérations d'un jury d'assises aux U.S.A. SUJET - Seul contre onze partisans de la peine de mort, un juré scrupuleux et sagace finit par arracher finalement l'acquittement d'un accusé dont la culpabilité ne lui paraît pas suffisamment démontrée. RÉALISATION - Lumet : adroite, rigoureuse, passionnée. INTERPRÉTATION - Équipe d'une sincérité émouvante, vigoureusement conduite par Henry Fonda et Lee J. Cobb. NOTE - Film aux résonances profondes, soulignant impitoyablement la légèreté ou, pis encore, la partialité de certains jugements dont dépend cependant la vie d'un homme. En opposition, les miracles que peut faire une volonté probe et tenace. Bien que l'action se déroule entre quatre murs, le conflit est si ardent, le procès du procès si bien mené et la balle vole si vite de l'un à l'autre des personnages vigoureusement typés que l'intérêt reste violemment tendu de la première à la dernière image. Tour de force !

Honnête homme scrupuleux, Henry Fonda affronte tenacement et courageusement l'apathie, l'indifférence, la légèreté, les préjugés ou les partis pris de tous ses co-jurés. (Douze Hommes en colère.)

L'AMOUR EST EN JEU (A). Comédie française, d'après *la Victime* (2), de Vanderem. — CADRE - Magasin d'antiquaire et autres lieux. SUJET - L'art et la manière, pour des époux qui s'adorent, de monter une scène de ménage à propos de tout et de rien, jusqu'à procédure de divorce inclusivement et raccommodement final, bien entendu ! RÉALISATION - Marc Allégret : vive et... allègre ! Pour une fois... INTERPRÉTATION - Lamoureux-Annie Girardot : couple fin et spirituel ; le petit Yves Noël : charmant. NOTE - Des gens qui ne peuvent se passer l'un de l'autre sans toutefois se supporter mutellement, il me semble avoir déjà rencontré ça un certain nombre de fois sur ma route ! Pas vous ?... D'ac' donc ! (comme disent les plus authentiques espoirs de la jeunesse intellectuelle française). Ce qui compte ici, c'est la manière ironiquement incisive dont c'est traité ; le ton vif, pétillant ; le train si rondement mené que l'on n'a pas le temps de s'apercevoir que l'on fait de la lévitation au-dessus d'un aimable vide ! Dans cette banalité codifiée, il y a au moins un caractère qui ne l'est pas : celui de l'enfant. La séparation de ses parents ne l'affecte pas du tout, comme normal. Au contraire, il se montre si ravi de passer huit jours chez l'un, huit jours chez l'autre et d'être l'heureux bénéficiaire d'une manne inespérée de faveurs et de cadeaux, qu'il s'emploie cyniquement à faire échouer diverses tentatives de rapprochement. « Que veux-tu ? dit Monsieur son père à Madame, un peu soufflée tout de même. Il défend vigoureuse, colorée. INTERPRÉTATION - Par sa puissance massive et sa tranquille simplicité, Folco Lulli écrase littéralement le pâle et sans relief Curd Jurgens. NOTE - Trame subtile, mêlant adroitement les fils de la vengeance, d'une part, et du remords, d'autre part, pour aboutir à une étonnante marche à la mort à travers un désert aux perspectives décharnées hallucinantes. Il y a là une grandeur, un accent, un pathétique qui terminent en beauté un récit où se relève parfois en cours de route un certain flottement de l'intérêt, peut-être en partie à cause de l'insuffisance de Curd Jurgens, que je trouve décidément trop fâcheusement inférieur à sa tâche.

RETOUR DE MANIVELLE (A). Drame français, d'après le roman (4) de J. H. Chase. — CADRE - Somptueuse propriété du Midi. SUJET - Titulaire d'une grosse assurance sur la vie, excluant le suicide, un homme se tue afin d'induire une épouse exécrée en tentation de maquiller cette mort volontaire en assassinat, avec tous les risques que comporterait pour elle une fraude aussi dangereuse. Les péripéties dramatiques qui s'ensuivent en effet ! RÉALISATION - La Patelière : aussi élégante que soignée mais peu émouvante ! INTERPRÉTATION - Michèle Morgan : médiocre, dans un personnage ne lui convenant pas du tout ; Gélin : manque de carrure pour un rôle qui en exigeait ; Peter Van Eyck : le seul du trio qui soit quelques scènes acides et personnages curieusement typés meublent brillamment la fin du film et nous laissent sur une bonne impression.

A PIED, A CHEVAL ET EN VOITURE *(sic)* (B). Comédie française. — CADRE - Divers lieux de Paris... dont une entreprise de pompes funèbres. SUJET - Du danger pour un geai des plus minables de se parer de plumes de paon ! Pour avoir voulu seconder les projets matrimoniaux de sa fille, en donnant le change sur sa très modeste condition sociale, un comptable perd honteusement la face mais tout s'arrange pourtant parfaitement. RÉALISATION - Delbez : quelconque. INTERPRÉTATION - Noël-Noël : son personnage habituel, toujours charmant, mais que l'on aimerait découvrir de temps à autre un Noël-Noël que l'on ne connaisse pas ! Entourage correct. NOTE - Rien de plus plat et de plus sot, à mon sens, que cette pantalonnade dont le titre hypocritement grossier donne la mesure ! Que dire de l'insistance avec laquelle on joue du corbillard automobile : tantôt comme voiture-école pour candidat au permis de conduire *(sic)* ; tantôt comme *racer* semant son... chargement en route *(resic)* ! Par un reste de pudeur, on ne nous montre pas ce dernier trait d'humour : on le raconte ! Certains *gags* (voiture des quatre-saisons poursuivie et finalement culbutée par un chauffeur novice) remontent aux temps héroïques de

Pique-nique dans le désert : boîtes de sardines, thermos, haine et vengeance figurent pêle-mêle au sinistre menu réunissant ces ennemis : Folco Lulli et Curd Jurgens. (Œil pour œil.)

Hélas ! un pyjama du luxe et une pose provocante ne suffisent pas à faire une vamp. *La tendre Michèle Morgan, vouée aux victimes, aurait dû y penser...* (Retour de Manivelle.)

L'examinateur Robert Vattier va « recaler » avec raison le candidat Noël-Noël. En bonne justice, c'est le film tout entier qui mériterait de l'être ! (A pied, à cheval et en voiture.)

comme il peut son bonheur, ce petit !... » O sereine philosophie !... O tendre jeunesse en bouton !...

ŒIL POUR ŒIL (A). Drame français en couleurs et vistavision, d'après Vahé Katcha (3). — CADRE - Un Liban... importé d'Espagne mais saisissant tout de même ! SUJET - Vengeance silencieuse, lentement et minutieusement mûrie par un Levantin à l'endroit d'un médecin dont un refus d'assistance est à l'origine de la mort de la femme de cet homme. RÉALISATION - Cayatte : sobre, vraiment bon, faisant preuve d'autorité et de concentration... mais malheureusement, il meurt tout de suite ! Michèle Mercier : à retenir. NOTE - Intrigue moins sataniquement raffinée que dans le livre mais encore subtile tout de même. Malgré cela et le soin apporté à la mise en images, il me semble que nous restons très, très loin de la tension presque insoutenable de *la Corde*, modèle du genre et dont la situation présentait de sérieux points de contact avec celle-ci. Mon avis ?... Trop de minutie, de lenteur, de paroles et pas assez de nerf. Heureusement, *l'Arroseur arrosé*... Quant au couplet de Noël-Noël fustigeant les classes sociales (au-dessus de la sienne), c'est résolument gratuit et lourdement appuyé peu après par un fastueux cortège de noce en métro, où les « gens de la haute » découvrent enfin avec curiosité le charme poétique, le pittoresque et la commodité des transports en commun ! Tout ceci ne signifie rien, sinon une hargne que l'on retrouve encore dans le personnage ridicule et grinçant que joue Jean Galland. Un bon sketch, pourtant : celui de Darry Cowl... Peu ! M. L.

(A) Adultes seulement. (B) Toutes personnes.
(1) Denoël. (2) Flammarion. (3) Plon.
(4) Gallimard, Série Noire.

EXPOSITIONS

PAR RENÉ BAROTTE

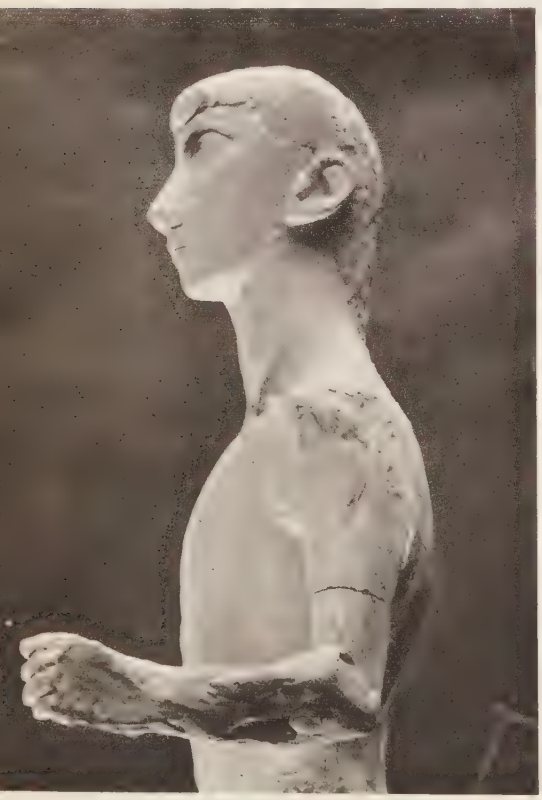
A LA GALERIE ROMANET CINQ ARTISTES CÉLÈBRENT L'ENCHANTEMENT DU RÉEL

Jadis, après avoir réalisé l'inoubliable exposition « Chefs-d'œuvre de l'Art français », Raymond Escholier, dans le cadre du Petit Palais, avait pris l'habitude de réunir en groupes très vivants les meilleurs représentants de la peinture et de la sculpture contemporaines. Depuis la Libération, cette initiative n'a pas eu de suite.

A une époque où les salons, de plus en plus confus, se multiplient, où les expositions se vulgarisent, les présentations d'ensembles cohérents sont rares. La Galerie Romanet dans son actuelle manifestation remédie à cette carence. Cinq artistes comptant parmi les plus caractéristiques de notre temps s'y sont donné rendez-vous dans un ensemble bien choisi ; ils réalisent un mariage heureux des différentes formes plastiques. Trois peintres : Yves Brayer, Roger Chapelain-Midy, Robert Humblot ; un sculpteur, André Arbus ; un tapissier, Jean Picart le Doux, s'efforcent d'exprimer « l'enchantement » qu'ils éprouvent en face du « réel ». Sans doute ne sont-ils pas les seuls artistes s'inspirant des richesses inépuisables du monde visible, mais, à une époque où certaines recherches figuratives manquent de force, on appréciera la vigueur, l'harmonie créée ici par des gens pour qui le « plaisir de l'ouvrage » a conservé sa valeur d'autrefois. Peu soucieux de tomber dans les évanescences gratuites de certains chercheurs actuels, ils transposent leurs émotions en sachant bien ce que le travail du créateur peut comporter d'abstraction (celle-là véritable). Voici quelques détails sur ces vedettes.

ANDRÉ ARBUS

Torse d'adolescent. (Photos Joubert et Jahan.)



ANDRÉ ARBUS (sculpteur), né en 1903. Fils d'un ébéniste toulousain qui lui apprit l'amour du beau métier, l'importance de la formation artisanale. Il participa comme décorateur à l'Exposition internationale de 1925 et devint peu à peu un des plus grands ensembliers français. C'est lui qui, entre autres pièces maîtresses, a réalisé l'armoire à bijoux offerte par Mme Auriol à Elizabeth d'Angleterre. Il est aussi architecte. En 1945, la ville de Marseille lui confia l'exécution du phare du Planier. L'homme qui a toujours cru à la parenté de tous les arts collabora avec des sculpteurs, qui embellirent ses meubles les plus rares. Depuis 1948 Arbus s'est consacré en grande partie à la sculpture ; il a triomphé dans ce domaine à la dernière Biennale de Venise. Dans sa propriété de Letteguives, il n'achève jamais un buste sans lui faire subir l'épreuve du plein air, la mise en contact avec des éléments naturels : les arbres, un étang. Rien n'a été perdu de toutes les recherches qu'il a faites. C'est ainsi qu'il peut dire sans sourire : « Tout compte fait, une chaise est une sculpture abstraite. » Principales œuvres exposées : *Torse d'adolescent*, *la Toulousaine*.

CHAPELAIN-MIDY

Dahlias au fond bleu. (Phot. Bonnefoy.)

CHAPELAIN-MIDY (peintre), né en 1904. Dès l'enfance, doué d'un grand sens plastique, il sculptait et peignait des personnages pour son guignol. A vingt ans, il avait déjà décidé d'être peintre et passait le meilleur de son temps au Louvre. A vingt-cinq ans, grâce au prix des Muses, il eut les ressources suffisantes pour découvrir l'Italie, où sa rencontre avec Piero della Francesca fut sans doute définitive. Comme ce grand précurseur, il allait s'attacher à baigner les choses dans cette lumière immatérielle qui permet, ainsi que l'a fait remarquer notre éminent confrère René Huyghe, de le classer parmi les peintres de la « Vie silencieuse ». Depuis longtemps il se dégage de ses natures mortes une grande spiritualité. Profondément fixé au réel, il découvre les plus belles couleurs de sa palette en cultivant les fleurs de son jardin du Gâtinais. Son but primordial c'est de conserver au ton son maximum de puissance tout en laissant à l'objet cette densité qui donne la vie. Ce souci des volumes n'a pas empêché Chapelain-Midy de se révéler dans les *Indes galantes*, dans *la Flûte enchantée* et dans sa dernière réalisation de *Bajazet* un des principaux décorateurs du théâtre français contemporain. *Les Dahlias au fond bleu*, un récent *Portrait de jeune fille* figurent dans l'exposition actuelle.

YVES BRAYER (peintre), né en 1907. Son père était général. Grand Prix de Rome. Pendant son séjour à la Villa Médicis, il trouva moyen de traiter « picturalement » un sujet aussi anecdotique que les cardinaux ou les séminaristes en rouge. Venise l'enchanta et il en utilisa les richesses pour ses nombreuses illustrations. A plusieurs reprises il s'est penché sur la Camargue, qui convient parfaitement à sa technique volontairement « dépouillée ». Une grande partie de ses toiles les plus récentes y ont été peintes. Il y passe plusieurs mois chaque année dans une cabane de gardians, près d'un étang, utilisant à plaisir les grands espaces vides de ce paysage. Il estime que cette région n'est vraiment visible pour un artiste que d'une certaine hauteur, c'est pourquoi il la parcourt à cheval, remplissant ainsi son cerveau d'images précieuses qui se transformeront en tableaux. Collectionneur raffiné, Yves Brayer s'est spécialisé dans le rassemblement des pipes et des chapeaux. Le dernier reçu est une coiffure de Lapon qui l'enchante, paraît-il, plus encore que le bicorne d'académicien des Beaux-Arts qu'il porte quand il siège sous la coupole. Principaux tableaux exposés : *la Place de Vérone*, *Port vénitien*, *Chevaux de Camargue*.

Nature morte en largeur. (Phot. Larnicol.)

YVES BRAYER

Cabane en Camargue. (Phot. Marc Vaux.)

ROBERT HUMBLOT

ROBERT HUMBLOT (peintre), né en 1907. Ce bon géant est le fils d'un entrepreneur de peinture. Dès son jeune âge il se passionna pour la paléontologie et les sciences naturelles qui allaient l'amener vers une peinture si souvent attachée à exprimer la grandeur des choses solidement fixées à la terre, telle certaine toile auvergnate appartenant au musée de la Ville de Paris. L'artiste a exécuté de grandes séries sur les arbres en forêt de Fontainebleau, les paysages minéraux et autres. Ses natures mortes aux poissons, de dimensions parfois très grandes, sont d'une beauté empreinte d'un profond réalisme. Sa palette, aux tons généralement froids, est rehaussée de beaux blancs, de rouges ou de verts acides. Ce peintre puissant a récemment, pour se détendre, participé à une chasse au lion en pleine brousse. « Ce fut, dit-il, un excellent moyen de purifier mon regard, j'ai besoin de véritables « ressorts passionnels » pour mieux peindre. » Principales œuvres exposées : *Grand Nu de femme*, *Natures mortes aux poissons*.

JEAN PICART LE DOUX

Juin ton soleil. Ateliers Berthaux, Aubusson. (Phot. Bellanger).

PICART LE DOUX (tapissier), né en 1902. Fils d'un peintre estimé, participa dès l'âge de dix ans à une exposition de dessins d'enfants où il obtint un premier prix. A seize ans, il pratiqua simultanément les métiers de peintre, de relieur et de typographe. Il fit de l'édition de luxe avec succès et vers trente ans composa ses premières affiches. Sa rencontre avant la dernière guerre avec Jean Lurçat devait être décisive. Suivant les conseils de ce dernier, il se lança dans le métier passionnant de « peintre cartonnier » sans imiter pour cela son grand devancier. Toujours intéressé par le côté technique des choses, il s'approchait des liciers et devant la tapisserie naissante disait : « Laissez-moi voir comment cela se fabrique. » Après la Libération, il a largement contribué au renouvellement d'Aubusson, créant des œuvres aux tons volontairement réduits selon la belle tradition du moyen âge. Dans *l'Homme et la Pensée*, *la Petite Musique de nuit*, *le Poème végétal*, *la Neige et la Flamme*, cet amoureux des choses agrestes use d'une composition sans doute plus statique mais plus reposante que celle de Lurçat. Plus que tout autre, il s'efforce de traduire dans ses tentures les moments les plus émouvants de la nature. Œuvre exposée : *Juin ton soleil*.

A LA TOUR DE PEILZ (Vevey)
Triomphe des « 8 » de la Réalité poétique.

Sur les bords du Léman, dans une exposition qui ne comprenait pas moins de cent quatre-vingts œuvres, ces peintres auxquels Gisèle d'Assailly a consacré un livre : *la Réalité poétique*, viennent pendant trois mois de triompher en faisant découvrir à nos amis suisses (ce fut l'expression employée par de nombreux visiteurs) « que l'art français avait une suite ». Ces artistes, rappelons-le, se nomment : Brianchon, Caillard, Cavaillès, Legueult, Limouse, Oudot, Planson, Terechkovitch. Chacun selon son tempérament s'efforce d'exprimer, en prouvant que cela est encore possible après Bonnard, Vuillard et Dufy, tous les bonheurs de la vie quotidienne.

Carzou : « L'Apocalypse » (Galerie David et Garnier).

Nous reparlerons de cette très intéressante exposition qui vient de s'ouvrir sous le titre de « l'Apocalypse » et dans laquelle, plus actuel que biblique, le peintre a voulu traduire plastiquement le grand drame du machinisme moderne.

René Barotte.

Roland Oudot : Folies-Bergère.
(Phot. Willemin.)

Carzou : Une toile pour l'Apocalypse.
(Phot. Cauvin.)

Ianchelevici : « Chevaux et Enfants ».

IANCHELEVICI A PARIS

En une exposition placée sous le haut patronage de S. Exc. le baron Guillaume, ambassadeur de Belgique, la Galerie Gérard Mourgue vient de présenter les dernières œuvres du sculpteur roumain naturalisé belge Ianchelevici, qui s'était déjà fait connaître en France en participant à plusieurs reprises au Salon de la Jeune Sculpture.
Il s'agit aujourd'hui de dessins inédits et de sculptures de petites dimensions où l'artiste applique sa sensibilité à des thèmes tels que l'enfant, la maternité, l'adolescence. Ce nouvel aspect de son art est d'autant plus intéressant que la réputation du sculpteur s'appuyait jusqu'ici sur des œuvres monumentales, souvent à la gloire de « la cité ». Rappelons entre autres son monument national au prisonnier politique à Breendonck, la grande statue intitulée *l'Appel*, le haut-relief exécuté pour la façade de l'École Prince-Baudouin, *le Souffle*, *le Plongeur*, toutes compositions viriles et solides. Ami de la France, Ianchelevici travaille une partie de l'année dans son atelier de Maisons-Laffitte. Laissons Jean Cassou parler de l'homme et de l'artiste : « ... sa personne artistique est personne humaine. Son monument de Breendonck prouve assez qu'il est convaincu de l'une des missions les plus hautes — hélas ! trop fréquemment dégradée, trop trivialisée — de la sculpture : celle de commémorer l'événement collectif. Eh bien, l'art élégant et alerte de Ianchelevici a su se donner le pouvoir de servir de la sorte et de s'égaler à d'aussi graves destinations. Il est de ces natures bien faites pour qui les deux authenticités, celle du style et celle de l'homme, ne sauraient ne point aller de pair et ne point se confondre en une vivante unité ».

A. F.

LES JEUNES

DEUX ROMANS

Tirons notre chapeau. Mlle Françoise Sagan a été, elle aussi, bien lancée. Ses ouvrages font, depuis plusieurs années déjà, le tour de la Terre. A l'occasion de la sortie de son troisième roman, *Dans un mois, dans un an*, on a même assisté à un étonnant phénomène : dans la semaine où a paru ce livre, les plus grands écrivains, les critiques littéraires les plus cotés de France ont été sollicités de l'analyser en hâte et en priorité. Et l'on a lu, sous leur prestigieuse signature, des articles généralement mieux écrits que le roman lui-même, plus riches en pensées et en réflexions. Il arrive que l'exégèse dépasse le livre. A cette surprise, on répond que ces grands écrivains dont les derniers romans ont parfois « tiré » dix ou trente fois moins que celui de leur jeune consœur eussent pu être soupçonnés d'une jalousie légère s'ils avaient semblé, devant un tel succès, bouder. Et ce soupçon, ils ont eu garde qu'il pût effleurer certains esprits. Voilà un argument qui rend bien difficile à un directeur de revue le devoir de dire à ses lecteurs sa franche opinion sur un livre, quand il est lui-même, dans sa vie intime, romancier. Il lui faut, comme au tribunal, faire serment de sincérité : je le fais. Il me paraît tout aussi injuste de donner à cet ouvrage — littérairement parlant — une place de premier plan que de lui dénier toute qualité, ainsi que font certains. Cet écrivain vise à condenser le plus de pensées possible dans le moins de mots. Il y réussit parfois. Mais écrire concis est beaucoup plus difficile que d'écrire long. J'ai déjà vanté ici l'excellence du style de Marcel Jouhandeau dans ses *Réflexions sur la vieillesse et la mort*. Si de ce modèle on rapproche cette phrase de Mlle Sagan : « Il voulait deux choses : écrire un bon roman et, plus récemment, Josée », on est bien forcé de reconnaître que la construction n'y est pas. L'architecture d'une phrase courte a ses règles plus strictes encore que celles d'une longue. Rigueur oblige. Et comment ne pas exprimer le regret de trouver çà et là des répétitions flagrantes qui posent, aux deux sens du mot, le problème de la correction (par exemple, cette image : « comme une pierre », qui figure deux fois en huit lignes à la page 164) ? Voilà pour la forme. Voici pour le fond. Que cet écrivain — un des premiers à se révéler de la génération qui a vingt ans — nous apporte dans ses livres un témoignage de la jeunesse actuelle, c'est un fait. Tout au moins, d'une certaine jeunesse, d'un certain milieu. On peut déplorer que le tableau ne soit pas beau : s'il est vrai, c'est là l'important. Une femme, parlant d'un homme, dit dans ce livre : « Il existe, voilà l'expression », et, quelques pages plus loin, on lit : « ... tous ces gens lui paraissaient privés de vie ». Je crois que dans ces deux phrases typiques l'auteur a très exactement dépeint l'univers de cette partie carrée — disons polygonale — à laquelle se livrent ses dix personnages en quête de sentiment.

A ce point de vue, l'ouvrage est un excellent document sur l'amour ravalé au niveau de l'accouplement. Il abonde également en notations justes, en touches vives comme : « Paris se réduisait jusqu'alors pour lui à deux itinéraires : le trajet entre son bureau et le théâtre et celui entre le théâtre et l'appartement de Béatrice. Chacun connaît ces minuscules villages que crée la passion au sein des plus grandes villes. » (On peut cependant signaler qu'un styliste eût évité le « celui entre ».)

Toutes ces observations fines eussent été dignes de figurer dans un journal ou dans des carnets. Mais la première qualité d'un roman est de donner au lecteur, l'ayant commencé, l'envie de continuer. Cette condition, la trouve-t-on remplie lorsqu'on arrive à la page 32 du livre ? Sept personnages y ont déjà été cités. On aurait envie de proposer un concours à faire entre membres d'une famille ou avec des amis : les ayant invités tous un soir, après dîner, à s'asseoir autour d'une table (vous voyez, Mademoiselle, que je fais encore plus acheter votre livre), donner à chacun une feuille de papier et un crayon et lui demander d'écrire, de mémoire, le prénom des sept personnages cités jusqu'à la page 32, et puis de noter avec qui Bernard, Josée, Fanny, Alain, Béatrice, Édouard et Nicole ont le désir de prendre un scotch et de coucher. Car telles sont les deux aspirations majeures — pour ne pas dire uniques — ressortant de l'éthique qui nous est exposée. Puisque Mlle Sagan en appelle à Racine, que n'a-t-elle pris la courtoise et prudente précaution d'écrire, comme en tête des tragédies : « Bérénice, reine de Palestine ; Phénice, confidente de Bérénice ; Paulin, confident de Titus, etc. » ? A cette liste le lecteur se serait, avec fruit, reporté. Un autre livre, récemment sorti des presses, met lui aussi en scène, dès le début, de nombreux personnages ; mais, dans *la Loi*, avec quel relief Roger Vailland les campe, avec quelle dextérité il les manie !

Du roman *Dans un mois, dans un an*, on est également tenté de rapprocher un autre, puisqu'il a paru le même jour chez le même éditeur (*), et puisque son auteur appartient à la même génération : François Nourissier a trente ans. L'amour que subtilement ou crûment nous décrit *le Corps de Diane* n'est encore qu'un plaisir très sensuel, mais il se nuance de romantisme. Mlle Sagan est une cynique, Nourissier est un dandy. Chez l'une la vulgarité des pensées, chez l'autre l'élégance du ton. Sur le thème de la jalousie rétrospective, il a écrit un étincelant concerto, et telle est la virtuosité de l'auteur-pianiste qu'on a parfois envie de crier grâce à ses infinies variations. Tout est charme dans le style, microscopie dans l'observation. On trouve dans ce livre — pour adultes seulement ! — des pages exquises, des phrases comme celle-ci : « C'était ton corps qui semblait caresser mes mains. »

UN LIBELLE

Gérard Mourgue a certainement dû beaucoup s'amuser en écrivant son *Journal de Don Juan* (**), et, nous communiquant d'emblée la démarche vive de sa plume et de son esprit, il réussit aussi dans ce libelle à nous amuser. Sur ce format de prose, on pourrait discuter : trop long pour une nouvelle, trop court pour un roman. Toute la différence entre un cent mètres haies et une course de fond. Un départ trop ardent risque d'essouffler. Mais qu'importe le ralentissement si la foulée reste noble comme ici et si le coureur arrive, en forme, jusqu'au bout.

Quelle est donc cette histoire ? Le journal de Don Juan vivant à notre époque ; du passé mis au présent. Le héros de la légende a une Cadillac, son domestique Leporello en prend le volant ; le commandeur est un général en retraite : c'est par la fille de ce brave homme, Anna, que Don Juan commence la série de ses attentats à la pudeur consentante quoique offensée. Plus tard, il deviendra l'amant d'une fiancée le jour même de ses noces, trompant d'avance le mari. Bel exemple de style concis, d'emploi du mot juste : Gérard Mourgue a donné à l'écrivain séducteur un style séduisant. La phrase est aussi alerte que la pensée : cela sent la légèreté cynique, l'érotisme en dentelles. Une parenté saute aux yeux : même élégante crudité que dans *le Corps de Diane*, de François Nourissier. Dans cette coupe de mousseux extra-sec, un zeste d'Henry de Montherlant.

Une première moitié capiteuse : riche en savants paradoxes, en lapidaires définitions. Le rythme de la seconde partie est plus lent : mais il y a encore des sentences caustiques. Peut-être Don Juan éparpille-t-il son ironie stridente sur trop de sujets qui vont de l'avortement aux intellectuels d'extrême gauche, de la bourgeoisie au prolétariat. C'est là que le libelle prend son ton acéré : Don Juan-Gérard Mourgue pousse des bottes. Çà et là des voix crient : « Touché ! » La profession de foi finale du héros, face au commandeur qui le menace du désespoir, a la méprisante hauteur qui sied : « Mon enfer ne sera pas le tien, répond-il au vieillard. Là où tu brûlerais, je brûlerais les flammes. Exactement comme ma vie brûlante, si tu avais essayé de la vivre, t'aurait brûlé. » Mais ce n'est pas à mourir que le commandeur condamne Don Juan : c'est à vivre éternellement — comme dans *Huis-Clos*. « Ce monde dont tu as fait un paradis, tu auras le Temps pour y user ton enthousiasme. » Tel est, du commandeur, le dernier mot. Ainsi s'achève ce libelle qui est le commencement d'un journal sans fin. Mais l'auteur a bien dit ce qu'il avait à dire.

(*) Julliard. (**) Fasquelle. Ol. Q.

GRANDES VENTES

PAR RAYMONDE WILHÉLEM

Deux statues de nègres en bois polychrome XVIIIe siècle. Vente Hôtel Drouot, 8 novembre 1957.

Canapé marquise formant lit de repos, estampille de Nicolas Blanchard époque Louis XV. Vente Hôtel Drouot 8 novembre 1957.

Lent départ de la saison 1957-1958.

La Saison 1957-1958 a débuté lentement, nul ne s'en étonnera, les transactions commerciales étant le reflet de l'instabilité monétaire. A l'Hôtel Drouot, le mois de septembre est chaque année une période de mise en train ; personne ne cherche à cette époque à se procurer un meuble ancien de qualité mais bien plutôt un meuble de style. Les toutes premières ventes de « rentrée » données à partir du 5 septembre auraient attiré plus de clients s'il y avait plus de marchandises. Mais les vendeurs sont toujours moins nombreux que les acheteurs.
Les expositions du samedi interrompues avant le 14 juillet ont repris à la date du 5 octobre. Les prix ont marqué une hausse de 25 % sur ceux pratiqués avant les vacances.

Le siège de style vaut maintenant aussi cher que le siège d'époque.

On a pu se rendre compte de l'ascension des prix d'abord sur les très médiocres, pour ne pas dire pitoyables, salles à manger Henri II, qui ont maintenant des acquéreurs jusqu'à 20 000 francs, et sur les sièges et meubles copiés de l'ancien. Nous parlons d'honnêtes copies, car un salon en bois doré de style Louis XV peut très bien n'atteindre que 50 000 francs, comme il peut faire jusqu'à 350 000 francs, surtout s'il est garni d'une jolie tapisserie.
La première vente qui ait mérité qu'on la signale a été donnée par Me Philippe Couturier, le 1er octobre. Voici quelques prix obtenus pour des sièges de style : huit chaises transition Louis XV, Louis XVI, laquées, cannées : 125 000 francs ; paire de banquettes style Louis XV, bois naturel, garniture en tapisserie moderne : 130 000 fr. ; paire de bergères laquées à oreilles style Louis XVI recouvertes soierie à fleurs : 130 000 francs. Dans la même vente une paire de fauteuils « chapeau », d'époque Louis XVI, a fait 70 000 francs. Dans une salle voisine, deux jours avant, Me Chauvin vendait huit chaises d'acajou époque Louis-Philippe 88 000 francs et Me Le Blanc, trois chaises Napoléon III à dossier très sculpté en bois noir à décor or : 26 000 francs.

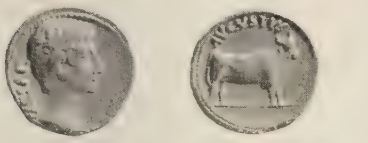
Les collections étrangères passeront-elles nos frontières pour être vendues à Paris ?

Les nouvelles dispositions financières donnant aux acheteurs étrangers une prime de 20 % sur les paiements en devises de leur pays compensent les frais élevés que représentent le transport, le passage en douane et les taxes à la vente d'une collection venue d'au delà de nos frontières.
L'amateur qui réglera l'addition en dollars recevra 420 francs au lieu de 350 francs, celui qui paiera en francs suisses aura 96 francs au lieu de 80 francs, celui qui donnera des livres touchera 1 175 francs au lieu de 980 francs, et celui qui versera des francs belges 8,40 francs au lieu de 7,50 francs. Ces mesures prises pour ne pas défavoriser le marché artistique parisien ont donné tout de suite un bon résultat, puisque Me Ader pouvait annoncer dès le début du mois d'octobre la vente d'un beau mobilier ancien venant de Lausanne.
Parmi les très beaux meubles du XVIIIe siècle expertisés par Me Dillée, mis en vente le 8 novembre à l'Hôtel Drouot, signalons une commode d'époque Louis XV portant l'estampille de J.-C. Saunier qui peut valoir 1 million, une belle armoire étroite d'époque Louis XV qui « devrait » dépasser ce chiffre et un important bureau plat toujours d'époque Louis XV. Avec les sièges, on remarquera une paire de chaises chauffeuses, des fauteuils signés Langlois, Boulard et un petit canapé marquise formant lit de repos, œuvre de Nicolas Blanchard, qui vient nous prouver que le « meuble à transformations » n'est pas une invention moderne. Une paire de statuettes de nègres en bois polychrome du XVIIIe siècle figure avec les objets d'art comme aussi deux globes terrestre et céleste, travail anglais du début du XIXe siècle. Les statues de nègres sont fort à la mode en ce moment, mais celles-là sont de grandes dimensions : elles datent de l'époque Napoléon III et sont louées par les ensembliers de cinéma pour leurs films.

Le rarissime décadrachme d'or à l'effigie de Bérénice II, reine d'Égypte, passe en vente à l'Hôtel Drouot le 14 novembre.

Le décadrachme d'or frappé trois siècles avant l'ère chrétienne à l'effigie de Bérénice II, reine d'Égypte, rarissime et somptueuse monnaie qui peut atteindre 1 million, sera le clou d'une collection de monnaies grecques et romaines dispersée les 14 et 15 novembre à l'Hôtel Drouot par Me Bellier avec M. Bourgey, expert. Ces trois cent quatre-vingt-douze pièces en or, en électrum et en argent d'une qualité exceptionnelle, ont été achetées soit à Paris, soit à Londres par un collectionneur parisien de grand goût entre 1894 et 1920. Avec les monnaies grecques on retrouvera le célèbre décadrachme d'Evainète frappé en 412 avant J.-C.,

dont le revers s'orne d'une figure de Victoire couronnant un aurige (car cette pièce d'argent était donnée en récompense aux vainqueurs des jeux du cirque) et l'avers du visage de la déesse Aréthuse. C'est encore une figure de Victoire que l'on voit sur le tétradrachme d'argent commémorant la victoire navale de Démétrius Poliorcète sur Ptolémée à qui il venait d'enlever l'île de Chypre. Mais cette fois elle se tient sur la proue d'un navire et sonne de la trompette : c'est la sœur de la Victoire de Samothrace du Musée du Louvre. Parmi les monnaies frappées en abondance dans les villes grecques côtières de l'Asie Mineure se trouvent les Hecté en électrum, minuscule monnaie d'un art consommé que les femmes mettaient dans leur bouche en allant faire leur marché. Parmi les monnaies romaines on trouve deux catégories : les deniers d'argent de la République romaine frappés par les consuls au nom de leur famille et les aurei à l'effigie des empereurs. L'un des plus beaux date du début de l'Empire. C'est une pièce d'or à l'effigie d'Auguste portant au revers une génisse. On n'en connaît que deux exemplaires : celui-ci, qui provient de la vente Engel-Gros, et un autre conservé au Musée du Capitole. Sa valeur est de 500 000 à 600 000 francs. Souhaitons que ces monnaies parfaites rencontrent l'accueil qu'elles méritent, non seulement auprès des numismates



photographies grandeur nature.

Aurei romain. Avers *effigie d'Auguste.* Revers *génisse. Tétradrachme d'argent* (*Grec*). Avers, *figure de Victoire à la proue d'un navire.* Revers, *Poséidon, Dieu de la Mer, brandissant un trident. Vente Hôtel Drouot, 14 novembre.*

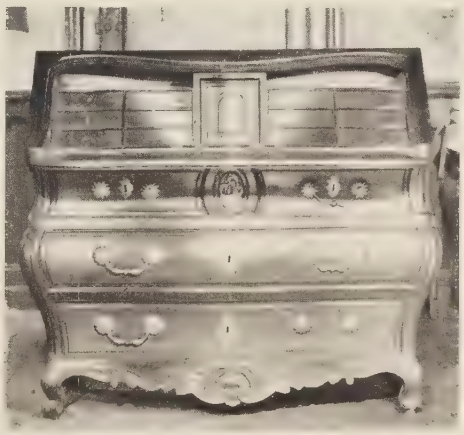
(il n'y a plus à les convaincre) mais auprès de nouveaux amateurs. La clientèle qui s'intéresse à elles a été jusqu'ici trop restreinte.

A la Galerie Charpentier, à la fin de novembre, sera dispersée une étonnante collection de dessins, lavis, gouaches et aquarelles.

Dans le calendrier des grandes ventes qui vont avoir lieu fin novembre et début décembre à la Galerie Charpentier, s'inscrit celle de la plus belle des collections françaises de dessins, lavis, gouaches et aquarelles qui ait été mise aux enchères depuis de longues années. Cet ensemble, qui appartient à une personnalité bien connue dont l'identité sera peut-être révélée quand ce numéro de *Plaisir de France* paraîtra, comprend une soixantaine de pièces, fruit de longues années de recherches. Visible publiquement pour la première fois dans son ensemble lors des expositions qui précéderont la vente, cette collection très rare et homogène nous fera vivre plus de trois siècles d'art, de Rembrandt à Cézanne.

Au hasard de l'accrochage, vous vous trouverez en face de fougueux, spirituels, élégants dessins de Watteau, Guardi, Saint-Aubin, de Rembrandt et de Goya, de lavis de Claude Lorrain et de Fragonard, vous irez des paysages de Nicolas Poussin et de J. Van Goyen à ceux de Cézanne et de Berthe Morisot, des portraits d'Ingres aux plages de Boudin, des lorettes de Constantin Guys aux animaux de Barye. Delacroix vient au premier plan de cette collection en qualité comme en quantité. C'est lui vers lequel s'est penché avec le plus d'intérêt, semble-t-il, M. X... qui a réussi ce tour de force de rassembler seize aquarelles et lavis dont d'exceptionnels paysages, des études du Maroc et des chevaux à l'écurie.

La peinture moderne s'est glissée timidement dans cet ensemble ou, plus exactement, elle



Commode formant bureau de pente en acajou, travail de port du XVIII^e *siècle, adjugée 360 000 frs.*

Eugène Delacroix. Sépia exécutée au Maroc. Galerie Charpentier, fin novembre 1957.

y joue le rôle « d'additif » (si l'on peut employer ce mot qui sent le registre de commerce) : Lépine et Utrillo sont venus la représenter (M^e^ Rheims, MM. Robert Lebel et Durand-Ruel, experts).

A Bergerac, le 20 octobre, on a vendu le mobilier du château de La Graulet, ancienne propriété du professeur Pozzi.

Le petit manoir provincial envahi par le lierre qui porte le nom de château de « La Graulet » situé près de Bergerac vient d'être vendu. Il appartenait au professeur Pozzi, sénateur de la Dordogne.

Le mobilier en a été dispersé le dimanche 20 octobre, par M^e^ Feydy, commissaire-priseur à Bergerac, assisté de M. Dillée, expert parisien. Parmi les meubles, il y avait plusieurs belles commodes en acajou massif, appelées meubles de port parce que

Fauteuil faisant partie d'une paire, bois peint époque Régence fond de canne, vendue 355 000 frs.

fabriqués au XVIII^e^ siècle à Bordeaux, Nantes, Saint-Nazaire, La Rochelle, dans des billes de bois coloniaux. Ils étaient faits, dit-on, pour les négriers exportateurs de ces bois. La commode que nous reproduisons a été payée 360 000 francs, tandis que de très beaux sièges atteignaient des prix spectaculaires, six fauteuils à dossier plat d'époque Louis XV en ancienne tapisserie à fleurs se sont vendus 1 910 000 francs et une paire de fauteuils en bois peint d'époque Régence à fond de canne 355 000 francs.

R. WILHÉLEM.

LIVRES

PAR YVES GANDON

CUIR DE RUSSIE
voyage burlesque en U. R. S. S.

Ce n'est pas ici un roman, mais un récit, et proprement la relation humoristique d'un voyage organisé auquel participa Jacques Lanzmann. Le programme des réjouissances comprenait une escale à Delphes, ou plutôt à Itea, et deux autres à Istanbul et Varna, mais le morceau de résistance était la croisière en Mer Noire, la révélation du monde soviétique à Odessa, Yalta et Soucoumi. Les soixante et quelques premières pages, jusqu'à l'arrivée en Grèce, ne présentent qu'un intérêt limité. L'auteur se bat les flancs pour faire rire le lecteur aux dépens des passagers du navire baptisé le *Papadopoulos*, et de vagues flirts entre deux passagères et lui-même. Il ne recule jamais devant des grossièretés parfaitement inutiles, sa langue est fertile en incorrections grammaticales et autres. S'il n'emploie pas le jargon syncopé de L.-F. Céline, il apparaît néanmoins comme son lointain disciple.
Le livre change de ton lorsque, après de rapides, burlesques ou très pimentées considérations sur l'indigence bulgare ou la galanterie turque, Jacques Lanzmann entreprend de narrer son expérience soviétique. Il n'a vécu que huit jours dans les eaux russes, soit à peu près quatre jours à terre, mais en admettant même qu'il ait un peu forcé le tableau, on doit bien reconnaître qu'il n'a pas perdu son temps. Encore qu'il proclame sa sympathie originelle pour le communisme, il ne cache point combien il a été frappé par le déplorable niveau de vie du peuple soviétique. Le chapitre consacré aux Arméniens de Soucoumi, volontairement revenus en U. R. S. S. après des années passées en France, est à cet égard très instructif. Les plaisanteries abondamment semées dans le récit, et entre autres l'ébouriffante « idylle » entre le narrateur et la volcanique Tatiana, ne retirent rien à la leçon qui se dégage de l'ensemble. *Cuir de Russie* (René Julliard, édit.), dans sa bouffonnerie appuyée, débride les plaies et frappe au bon endroit mieux que le plus terrible des pamphlets.

LA MISSION
au temps du désastre

Ferreira de Castro, qui est le plus grand romancier portugais vivant, a toujours manifesté à la France une véritable amitié. S'il a parcouru le monde entier, comme en témoignent d'admirables livres tels que *Forêt vierge* et *Emigrants*, pour ne parler que de ceux qui, entre autres, ont été traduits dans notre langue, il a fait à Paris de longs séjours, et il n'est pas jusqu'à la province française qui ne lui soit familière. Or, c'est quelque part entre Tours et Bordeaux que se situe l'action rapide et pathétique de *la Mission* (Grasset, édit.), et des prêtres missionnaires groupés en communauté en sont les héros. Nous sommes en 1940. Les Allemands ont percé le front et s'avancent à travers le pays. Un missionnaire, le Père Mounier, vient trouver son Supérieur pour lui demander de ne pas peindre sur le toit de leur maison le mot : « Mission » qui, le cas échéant, la préserverait d'un bombardement. Pourquoi ? Parce que, non loin de la mission, qui comprend onze prêtres en tout et pour tout, se trouve une usine de quatre cents ouvriers dont les bâtiments sont semblables. Désigner la maison de Dieu aux aviateurs n'équivaudrait-il pas à offrir l'usine à leurs coups ? Un débat s'institue entre les missionnaires. Le responsable en réfère à son supérieur national qui ordonne de peindre l'inscription ; mais le trouble est entré dans son cœur ; il ne se décide pas, et un esprit de discorde règne dans la communauté. Un missionnaire demande à rejoindre sa mère malade dans les Pyrénées ; un autre annonce sa résolution de rentrer dans le siècle. L'esprit chrétien semble bien compromis chez les ministres de Dieu. Le dénouement est d'une amertume saisissante. Les troupes allemandes sont arrivées si vite qu'il n'a pas été utile de suivre les instructions du Supérieur national. Mais un officier nazi se présente, réquisitionne les cellules inoccupées et fait peindre sur le toit le mot fatidique pour éviter un bombardement anglais.
Par la rigueur du récit, la sobriété du ton, ce roman que Ferreira de Castro a voulu situer chez nous, en hommage à un pays qu'il aime, est tout à fait digne de ses grandes œuvres.

LE RÊVE DANS LE PAVILLON ROUGE
un chef-d'œuvre du roman chinois

Répandu dans le public pékinois environ 1760, et très vite considéré comme le chef-d'œuvre du roman chinois, *le Rêve dans le pavillon rouge* ne suscita, pendant plus d'un siècle et demi, aucune recherche sur son auteur. C'est en 1921 seulement que le professeur Hon-Che put établir que celui-ci était Tsao-Siue-K'in, surnommé Kin-Pou. Ce trop modeste écrivain ne se soucia donc aucunement de la gloire, et on le comprend un peu lorsqu'on sait que son livre était en grande partie autobiographique. Le cérémonial auquel étaient soumis les Chinois de noble extraction sous le règne de l'empereur K'ien Long suffisait à occuper son homme. Les mandarins vivaient au milieu d'une cour de familiers, d'épouses légitimes et de concubines dont *le Rêve dans le pavillon rouge* nous trace un tableau animé de couleurs ravissantes. La poésie éclatait dans tous les actes de la vie, dont elle était aussi inséparable que le parfum de la fleur.
Il ne saurait être question de résumer cette intrigue, ou plutôt cette série d'intrigues qui se chevauchent et naissent l'une de l'autre. Deux cent trente-cinq personnages masculins et deux cent treize personnages féminins se succèdent sur la scène, et le miracle est qu'on ne les confonde pas, ou plutôt que le lecteur découragé n'abandonne pas la partie. Tous les raffinements de l'esprit, toutes les délicatesses du sentiment font de l'œuvre de Tsao-Siue-K'in un livre qui ne ressemble à aucun autre, où l'on entre comme dans un rêve impossible et dont on ne se détache qu'à regret (Guy Le Prat, édit.).

LA FEMME EN CHINE
ou la Chinoise nouvelle

Mme Elisabeth Grisar, qui a fait un long séjour en Chine populaire, nous livre aujourd'hui son témoignage sur ses sœurs d'Extrême-Orient, telles que les a faites ou tente de les faire le régime de Mao-Tsé-Toung. Elle ne nous cache pas ses opinions « progressistes » et est naturellement portée à enjoliver le tableau. Tout au plus veut-elle bien admettre que la révolution de Sun-Yat-Sen, qui renversa le dernier empereur mandchou, avait amorcé l'émancipation de la femme chinoise. Celle-ci est maintenant, dans le travail comme dans sa rémunération, l'égale de l'homme. Elle vote, elle a le droit de réclamer le divorce. La société dépeinte par *le Rêve dans le pavillon rouge* a vécu. Non seulement l'exquise politesse chinoise d'autrefois est désormais considérée comme vaine et conventionnelle, mais l'excès d'urbanité marquerait la persistance d'un « esprit négatif ». Soit !
Où il est permis de ne pas suivre Mme Elisabeth Grisar, même sans avoir fait le voyage de Pékin, c'est lorsqu'elle assure que, dans la littérature chinoise classique, l'idéal de la beauté restait vague. Trop de chefs-d'œuvre, à commencer par *le Rêve dans le pavillon rouge*, s'inscrivent contre cette allégation. On a aussi le droit de penser que certaines pages de *la Femme en Chine* ne s'élèvent guère au-dessus d'une assez naïve imagerie de propagande. La Chine était dans le chaos, et, avec ses méthodes particulières, le nouveau régime s'efforce de remettre de l'ordre dans la maison. Que le nivellement des conditions rende la femme du peuple plus heureuse, Mme Grisar en paraît convaincue, et nous voulons bien la croire. Son reportage, d'une qualité assez médiocre en dépit de ses bonnes intentions, est, en tout cas, à verser au dossier de la Chine nouvelle (Corrêa, édit.).

LE PAUVRE CŒUR DES HOMMES
psychologie japonaise

Natsumé Sosêki, nous dit le préfacier Tanikawa Tetsukô, est le romancier le plus aimé au Japon. Mort en 1916 à quarante-neuf ans, il a laissé divers romans, dont *Kokoro*, en français *le Pauvre Cœur des hommes*, est considéré comme le meilleur. Nourri de l'enseignement zenniste, Sosêki est imbu de préoccupations morales qui ont passé dans son œuvre. Un homme se suicide parce que, méprisant ses contemporains, il s'est persuadé qu'il ne valait pas mieux qu'eux. « La seule chose profonde que j'aie sentie en ce monde, c'est le péché qui est sur l'homme », déclare le héros du livre.
Ce roman, qui dédaigne les apprêts et les ruses narratives de l'Occident, mérite non seulement d'être lu, mais longuement médité. Toute la sensibilité secrète d'une race bien éloignée de la nôtre y apparaît dans une lumière à la fois déchirante et glacée (Gallimard, édit.). Y. G.

RALLYE - BOUTIQUE

POUR LE SKI ET L'APRÈS-SKI

Tous les objets figurant dans cette page ont été sélectionnés par notre rédactrice en toute indépendance et sont présentés à titre gracieux. (Phot. Gisele de La Bégassière.)

Une veste réversible en popeline noire et nylon blanc matelassé à poches confortables et col chemisier qui, relevé, coupe bien le vent. Fermeture Éclair. 14.500 fr. chez Palu-Sport, 11, rue de Miromesnil. ▶

Un bonnet de velours côtelé Cosserat bronze, lavande, tabac, topaze ou rouge vif qui protège bien les oreilles du froid, et les gants assortis : 6.900 fr. et 3.800 fr. posés par Caroline chez Roger et Gallet, 62, rue du Fg-Saint-Honoré. ▼

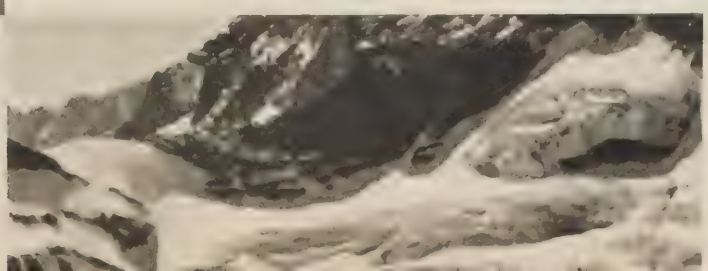
Une veste de sport en velours milleraie uni gris, savora, mousse, grège, roux, noir, canelle. Col transformable, poches et boutonnières passepoilées de cuir, 14.500 fr. Et un foulard réversible cachemire et uni, laine et soie 4.450 fr. chez Arnys, 14, rue de Sèvres. ◀

Pour dîner, une large jupe en lainage nègre quadrillé d'angora crème, et un pull en laine cachemire beige, col drapé et manches au coude, 13.500 fr. et 9.500 fr. chez Marie-Martine, 8, r. de Sèvres. ▼

Des mouffles en toile imperméable rouge doublées de molleton, poignet lastex, intérieur du pouce en cuir noir, et des après-ski de poulain bleu ou rouge, forme italienne, doublés de nylon façon mouton, à semelles crêpe antidérapantes, 4.500 fr. et 860 fr. chez Jacques Maraut, 175, bd Pereire. ▶

◀ Un ensemble de ski en gabardine et tricot, pantalon fuseau, marinière à col formant cagoule, 19.000 fr. chacun chez Pépin Rayon Couture, 136, boulevard Saint-Germain.

Un collant léger et chaud en mousse de nylon Hélanca, toutes teintes, qui se porte indifféremment pour la gymnastique matinale, sous le fuseau dans la journée ou le soir avec une jupe, 2.550 fr. chez Candide, 4, rue de Miromesnil. ▶



La Plaine des Baux, par HUMBLOT

A PARTIR DU 5 NOVEMBRE

E X P O S I T I O N

Enchantement

★ *Galerie Romanet*

18, AVENUE MATIGNON, PARIS - ÉLY. 98-11

Le Plat de Fraises, par CHAPELAIN-MIDY

Paysage de Fiesole, par BRAYER

Tapisserie de JEAN PICART LE DOUX

du Réel

CES cinq grands artistes de notre époque, trois peintres : YVES BRAYER, ROGER CHAPELAIN-MIDY, ROBERT HUMBLOT, un sculpteur : ANDRE ARBUS, un tapissier : JEAN PICART LE DOUX, dont la Galerie ROMANET présente actuellement les dernières œuvres, n'ont pas été groupés par hasard.

Il existe en effet entre eux, dans la façon dont ils traitent le problème esthétique, un dénominateur commun : c'est cet amour de « l'ouvrage » qui, grâce à eux, reprend toute sa belle signification d'autrefois.

Chacun d'eux poursuit sa tâche sans imiter tous ceux qui, soucieux d'effets faciles, interrogeant une subconscience nébuleuse, font passer les exigences du métier au second plan.

Les actuels exposants ne se laissent pas émouvoir par le jugement de certains critiques pour qui le mot « métier » est devenu synonyme de savoir-faire, d'absence de personnalité.

C'est en pleine possesston de ce métier qu'Yves BRAYER campe ses « gardians » dans une toile de Camargue. Il fait cent dessins ou esquisses sur nature et s'en inspire ensuite quand il reprend son tableau dans l'atelier.

C'est aussi à force de patience, d'observation subtile que CHAPELAIN-MIDY compose ses natures mortes. Celles-ci n'appartiennent à la « vie silencieuse » que parce qu'elles ont été composées devant des images, réelles sans doute, mais lentement simplifiées, transformées ou magnifiées.

Il existe un même amour du travail chez HUMBLOT, dont l'inquiétude naturelle n'est apaisée que par une profonde communion avec l'œuvre à accomplir. Ainsi arrive-t-il à harmoniser son goût de l'étrange avec un souci constant de l'observation.

PICART LE DOUX n'aurait jamais réalisé ses tapisseries d'une pureté toute moyenâgeuse si, à Aubusson, il ne s'était penché sur le travail du licier. Pour lui, un artiste est avant tout un artisan qui sait aller au fond des choses.

ARBUS sait lui aussi toute la valeur du mot « ouvrage ». Son œuvre d'architecte et de décorateur n'en est-elle pas le plus bel exemple ? Si le constructeur n'était chez lui intimement lié au sculpteur, son « Adolescent » ici présenté aurait-il la même solidité et la même noblesse ?

Cette bonne équipe retrouve la sagesse de Rabelais, philosophe, qui disait déjà : « Science sans conscience n'est rien. »

A. R.

Sculpture d'ARBUS

ÉCHOS ET INFORMATIONS

(suite)

Nomination.

Nous apprenons la nomination de M. André Chesnay, directeur de la Maison Rouard, au grade d'Officier de la Légion d'honneur. Parmi ses multiples activités, M. Chesnay est membre et ancien vice-président de la Chambre de Commerce de Paris, au sein de laquelle il représente les métiers d'arts et de créations de la capitale ; il est secrétaire du Comité français des Expositions et à ce titre participe à l'organisation de la section française à Bruxelles 1958. Nous adressons à M. André Chesnay nos plus sincères félicitations.

Bonnes nouvelles.

Il nous revient qu'une lectrice de notre numéro d'octobre a cru que « Les bonnes nouvelles que le public serait heureux d'apprendre » — ces boutades que nous avions lancées avec humour — étaient vraies, y compris donc sans doute la suppression du mois d'août au calendrier ! Nous nous empressons d'en rire et de demander qu'on en rie.

L'amitié Franco-Belge.

En septembre dernier a été célébré le jumelage de Montalivet en Seine-et-Marne avec la commune belge d'Onoz. M. Van Bellinghen, Conseiller de l'Ambassade de Belgique en France, le comte de Beauffort, Bourgmestre

Les maires d'Onoz et de Montalivet lisent le Serment de Jumelage de leurs communes respectives.

d'Onoz et M. Lambert de Rouvroy, Sous-Préfet de Namur avaient conduit les cent habitants d'Onoz venus en France pour assister à cette manifestation d'Amitié Franco-Belge. Ils furent accueillis par M. Marcel Rieul-Paisant, maire de Montalivet, Mgr Debray, évêque de Meaux ainsi que par MM. Jenton, représentant M. Christian Pineau, Benedetti, représentant M. Quinson et Villate, Sous-Préfet de Provins.
Après une messe et un hommage rendu au Monument aux Morts, la journée fut clôturée par une fête folklorique suivie d'un bal.

Pour les invalides civils.

« L'association toulousaine des Invalides civils », soucieuse de donner du travail aux infirmes, vient de mettre au point la fabrication d'un objet dont le montage peut être facilement réalisé par un homme, même couché ; il s'agit d'un « chalet hygrométrique » permettant de prévoir pluie et soleil. S'adresser à Pierre Moignard, à Tournefeuille (H.-G.).

L'église de Rembercourt.

Le Chanoine C.-P. Joignon, qui est à la fois archéologue et homme de lettres, lauréat du prix Erckmann-Chatrian et du Goncourt Lorrain 1951, vient de publier une plaquette fort intéressante sur l'église de Rembercourt-aux-Pots, dans la Meuse. Ce monument, justement réputé parmi les plus beaux et les plus riches de Lorraine et Barrois, se distingue par la conjugaison de deux styles rarement harmonisés : le gothique flamboyant et le Renaissance. Une de ces innombrables richesses que nos lecteurs aiment découvrir en France.

Le style Napoléon III.

Le boudoir de Simone Valère, dont nous avons reproduit la photographie à la page 44 de notre numéro d'octobre, a été décoré par Jacques Damiot.

Les échecs.

Les photographies numérotées 1 et 5 du chapitre « Les Échecs » paru dans notre numéro d'octobre sont de Claude Simon.

Le banquet Peugeot.

La fidélité à la tradition et le souci de la qualité sont les traits dominants des animateurs de Peugeot. Ils ont fait le succès et la réputation des voitures de cette grande marque. Ils se manifestent aussi dans le domaine de l'amitié : une nouvelle preuve en a été donnée aux concessionnaires, collaborateurs et fournisseurs de Peugeot ainsi qu'aux membres de la presse conviés pendant le Salon de l'Automobile au banquet traditionnel qui leur est offert chaque année au Palais des Sports.
Une fois de plus, les invités ont pu apprécier la qualité du menu, du spectacle « Holiday on ice » et aussi du discours chaleureux et réconfortant de M. Jean-Pierre Peugeot.

Le banquet Simca.

Dans des studios de cinéma, aménagés en salle de banquet, M. E. Pigozzi, président directeur général de Simca, a, quelques jours avant l'ouverture du Salon de l'Automobile, convié les membres de la Presse pour leur présenter, devant un fragment de décor approprié, les dernières-nées de ses voitures : la Chambord et la Beaulieu. Après un dîner au champagne, il retraça en quelques mots la situation des constructeurs français et décrivit l'effort réalisé par Simca à Poissy.

Un nouvel office de tourisme.

L'Office National de Tourisme de Finlande vient d'ouvrir ses portes en plein centre de Paris, 31, rue Danielle-Casanova. Auparavant, la Finlande possédait un office d'Informations Touristiques, 33, rue des Archives.

Le Tour de France automobile.

« Véronèse » a réalisé pour la Société « Shell-Berre » la coupe destinée au vainqueur du Tour de France automobile. Cette coupe, très moderne, a été exécutée dans une verrerie bleu rubis. Elle symbolise la route, la rapidité d'une course, et la difficulté d'une côte, avec, en relief, un élément rond en forme de disque qui figure un volant ou une roue.

Présentation de papiers peints.

Au cours d'une réception donnée à l'Hôtel Crillon, le 12 septembre, en présence de l'ambassadeur de Belgique, les Usines Peters Lacroix ont présenté à la presse quelques papiers peints de la nouvelle collection « Charme ». Cette présentation, faite par les mannequins de la Haute Couture, était annoncée et commentée par Arlette Peters.

Cadeau de mariage.

Le service représenté ci-dessus, créé par Rouard, a été offert en cadeau de mariage au comte de Clermont, fils de S. A. R. le comte de Paris.

Phot. R Gauthier

AMEUBLEMENT
DÉCORATION
ANTIQUITÉS

100, Fg SAINT-ANTOINE
PARIS 12e

MERCIER FRÈRES

MAISON FONDÉE EN 1828

Pub. A. Préaux

Opé. 53-32

MAPLE

Ameublement Décoration

5, Rue Boudreau, PARIS-9e

CATALOGUE sur demande

Le train

est rapide, confortable,
ses horaires sont commodes

PARIS-NANCY en 3 h 34
353 Km à 100 de moyenne

PARIS-CLERMONT-FERRAND en 4 h
420 Km à 105 de moyenne

Clichés : Meiseux, Perrelle, Viguier

PARIS-BORDEAUX en 4 h 59
581 Km à 117 de moyenne

SNCF

Sj.

AVEC LE TRAIN *vous gagnez du temps*

28.56

LE CHAMBRELAIN

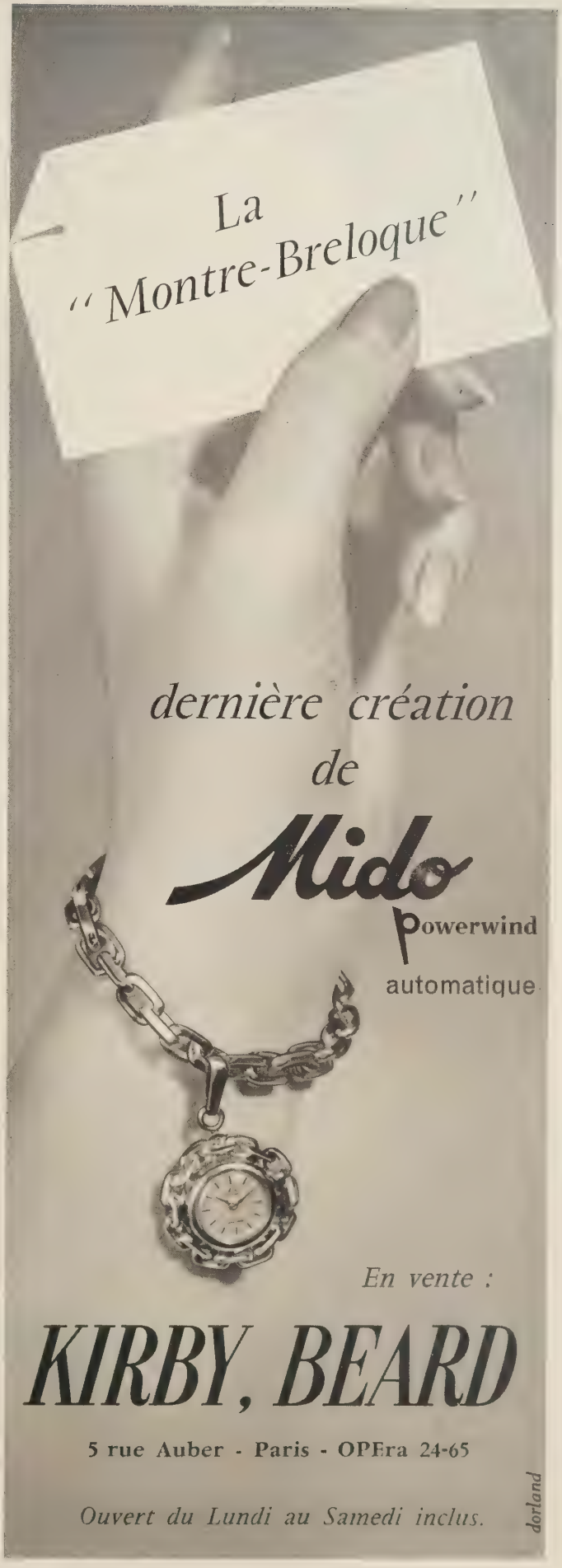
présente son décor « Anémones »

A PARIS CHEZ :

GERMAINE BEAUDEQUIN - 58, rue de Châteaudun.
JACQUES FRANCK - 372, rue Saint-Honoré.
LE GRAND DÉPOT - 21, rue Drouot.
MICHEL PERRIER - 134, Faubourg-Saint-Honoré.
PERRIER & FILS - 3, boulevard Raspail.

EN PROVINCE CHEZ :

L'ART & LA TABLE - 9, rue Buffon, BORDEAUX
PRIEUR - 37, rue de Siam, BREST
JACQUELINE AYRAL - 116, bd du Général-Leclerc, CAEN
CAMBET - 13, rue de la Charité, LYON
GALIBERT SCARLETT - 32, place de l'Hôtel-de-Ville, LE HAVRE
LE GRAND DÉPOT - 7, rue Saint-Ferréol, MARSEILLE
REMOISSENET - 1, rue Ambroise-Thomas et 5, rue Gambetta, METZ
CHEVAL - 22, rue des Febvres, MONTBELIARD
GALERIE D'ART SCHMIDT - 50, r. St-Georges, NANCY
PRIEUR - 1, rue d'Orléans, NANTES
THIERRY - 3, place des Cordeliers, PAU
LES PAVOTS D'ARGENT - 38, rue d'Alger, TOULON
MARLIÈRE Frères - 7 à 11, rue du Quesnoy, VALENCIENNES



en flânant dans Paris

Coffret (10.600 fr.) et briquet (7.600 fr.) en opaline

GEORGE PESLE
CADEAUX - DÉCORATION
18, Rue de l'Arcade, Paris 8e - Anj. 52-32
(entresol)

Guéridon-horloge en cuivre (mouvement 8 jours)
Chiffres romains et signes du Zodiaque
dessinés en noir sur fond blanc
Hauteur 48 cms - Diam. 32 cms - Prix 19.000 Frs

STRICH
ANTIQUITES - DÉCORATION
CADEAUX
5, rue d'Arcole, Paris 4e - Ode. 73-27
(près Notre-Dame)

Phot. Henrot

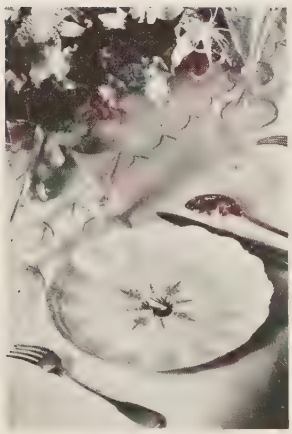
Un vrai bijou... pour Elle, pour Lui.
Des milliers d'allumages avec

MIDGET
le plus petit des briquets à gaz
A partir de 3.050 Frs.
C'est un briquet
Feudor

NOHALÉ
CADEAUX - DÉCORATION
16, avenue Mozart
présente assiettes et tasses en porcelaine décorées par
JEAN COCTEAU

Vase Lathan (850 fr.) et vase main (1.250 fr.)
en opaline blanche ou bleue

GEORGE PESLE
CADEAUX - DÉCORATION
18, Rue de l'Arcade, Paris 8e - Anj. 52-32
(entresol)



ROUARD
CÉRAMIQUE - VERRERIE
SERVICES DE TABLE - ORFÈVRERIE
LISTES DE CADEAUX DE MARIAGE
34, Avenue de l'Opéra, Paris 2e
CATALOGUE SUR DEMANDE

Phot. Claude Michaelides

Plats métal argenté,
garantis allant au four
Ovale : 11.700 Frs - Rond : 10.000 Frs

TALMA
TISSUS D'AMEUBLEMENT
CADEAUX
10, Rue des Saints-Pères, Paris 7e - Lit. 10-89

en flânant dans Paris

Création de
MICHEL KAZAN
3, Place du Théâtre Français
Paris Ope. 66-64

Ensemble d'éclairage en bronze et cuivre verni, inaltérable, verreries en opaline
lustre : 22.000 Fr, applique : 8.800 Fr pièce,
lampe de chevet : 6.200 Fr

A L'ABBAYE AUX BOIS
LUMINAIRES - ANTIQUITÉS - DÉCORATION
27, Boulevard Raspail, Paris 7e - Lit. 51-61
C.C.P. 14.398-17 Paris

Phot. Jean Collas

LE SPECIALISTE DES ARTICLES SANITAIRES DECORES
présente ses dernières créations
JACQUES FRANCK
372, Rue Saint-Honoré, Paris 1er - Ope. 34-58
DOCUMENTATION SUR DEMANDE

Phot. Decaux

CÉLINE BERTIN
BOUTIQUE
20, Avenue Victor-Hugo, Paris - Kle. 84-21

Couverture de chat sauvage
Une création H. JASSEL
AUX CHASSES ROYALES
65-67, Avenue Victor-Hugo, Paris 16e - Pas. 69-59

Vous pouvez réaliser un de vos rêves
en venant choisir votre cadeau à
CRINOLINE
31, Boulevard Raspail, Paris 7e - Bab. 15-83
SPÉCIALITÉ D'OPALINES ANCIENNES
LAMPES INÉDITES

DISQUES DE JAZZ ET DE VARIÉTÉS

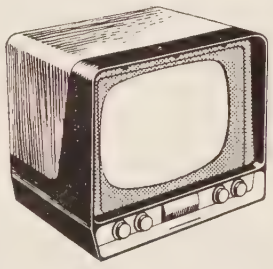
La saison d'hiver qui débute ravit les amateurs de variétés et de chansons : ceux qui achètent les disques des interprètes qu'ils ont aimés sur scène, et ceux qui veulent aller applaudir dans les music-halls et les cabarets les têtes d'affiche dont leurs disques préférés ne leur apportent que la voix. Sur la rive droite et la rive gauche, grandes scènes et petits plateaux rivalisent pour offrir les meilleurs spectacles, présenter les grands noms connus qui font salle comble et découvrir les jeunes talents. Les éditeurs de disques suivent de près ces efforts : leurs nouveautés sortent généralement en même temps que les interprètes se produisent dans les salles parisiennes. C'est ainsi que Léo Noël vient de faire la réouverture de l'Ecluse avec la charmante Cora Vaucaire, pendant que Pathé-Marconi met en vente un excellent disque 45 tours de cette chanteuse-diseuse dont la réputation n'est plus à faire, mais qui est décidément de plus en plus drôle, sans pour cela rien abandonner de son charme. Félix Marten, qui passait l'an dernier à l'Échelle de Jacob, a grimpé jusqu'au Moulin-Rouge. La Voix de Son Maître présente un grand 33 tours enregistré en public du récital de ce grand garçon sympathique qui est non seulement un fantaisiste de qualité, mais aussi un bon comique.

Gordon Heath et Lee Payant, que l'on applaudit depuis des années chez eux à l'Abbaye, ont donné aux Éditions R. C. A. quatre excellents Calypsos, ce rythme que la France a découvert il y a peu de temps, mais qu'eux possèdent depuis toujours. La Boîte à Musique lance un jeune chanteur-auteur qui plaira : Montangero ; elle présente aussi Jacques Douai — connu de longue date et toujours apprécié — dans un choix de chansons de Léo Ferré. Chez R. C. A., le chanteur-acteur Belafonte a enregistré quatre airs du film *Une Ile au soleil*. Au Chant du Monde, un 45 tours des meilleurs negro-spirituals de Paul Robeson, dont le célèbre *Old Man River*. Guy Beart lui aussi interprète ses propres œuvres, que Patachou, Juliette Gréco et Zizi Jeanmaire se disputent. Philips, dans la série Fontana, édite un grand disque de Beart par lui-même, et un 45 tours qui contient quatre chansons de l'auteur présentées par Juliette Gréco. Fontana sort également le troisième disque de J.-C. Darnal dont on n'a pas oublié les débuts aux Trois-Baudets. Chez R. C. A., un nouveau et très attendu 45 tours de la fille désopilante nommée Souris, qui réussit le tour de force de rester égale à elle-même dans ce genre difficile : le vrai comique. Comique, elle aussi, Odette Laure a son public. Pour lui, un nouveau 45 tours chez R. C. A., en duo avec Jean Valence. Pour les amateurs de voix agréables et très travaillées, une nouvelle interprète chez R. C. A. : Maria Noël dans Quatre Valses chantées 1900, et trois chansons modernes un peu précieuses. Parce que 1925 est en vogue dans la mode comme dans les rythmes, le Chant du Monde a demandé à cinq artistes de la qualité d'Arletty et Yves Deniaud d'interpréter quelques chansons de l'époque dans le plus pur style *Nuits de Chine*. Signalons à cette occasion la tendance marquée du Chant du Monde à présenter de bonnes variétés après s'être fait connaître pour son folklore. Folklore, l'inévitable Italie avec Sergio Bruni dans ses *Chansons napolitaines* (à la Voix de Son Maître), folklore, *le Béarn chante* et *Chants et Danses de Provence* (au Chant du Monde), *les Marimba Chiapas* (chez Columbia) : huit morceaux mexicains interprétés en des spectacles originaux par des musiciens improvisés sur les fameux « bois qui chantent », instruments primitifs joués instinctivement. Folklore encore ces *Chansons de la mer n°* 3 (R. C. A.) par les Compagnons du Large ; le meilleur garant d'authenticité de ce disque n'est-il pas l'engouement qu'en ont les marins de Lorient qui, dit-on, aiment ce disque sans chiqué. Excellent folklore enfin, *les Chants et Danses typiques de Cuba* interprétés par Chiquita Serrano et son ensemble (B. A. M.). Il s'agit de musique populaire qui date d'avant 1930, quand les orchestrations en provenance des U. S. A. n'avaient pas encore sensiblement dénaturé la musique de l'Ile avec le cha-cha-cha. Dans toutes les marques, du bon, du très bon jazz. Chez Columbia, Albert Nicholas, un des maîtres actuels de la clarinette-jazz ; chez R. C. A., Benny Goodman assisté de Lionel Hampton, et Count Basie, deux disques de la collection Horizons du Jazz ; hors collection, un excellent disque dû à Muggsy Spanier. Muse Dalbray a adapté il y a quelque temps pour la radio quelques-uns des délicieux *Dialogues de Bêtes* de Colette. Le Chant du Monde lui a demandé d'en interpréter trois pour ses éditions, avec le concours de Tristan Sévère dans le rôle de Tobby-Chien. On ne se lasse pas d'entendre ces textes parfaits, dits avec le goût et la justesse de ton qui convenaient. Rions pour finir avec Raymond Devos n° 2 (Fontana) et ses sketches irrésistibles tels que *le Guide* et *J'ai des doutes...*

Anne Fourny.

TELEAVIA

LE TÉLÉVISEUR LE PLUS MODERNE



the music shop

67, rue Pierre-Charron - Champs-Élysées - ÉLY. 05-30

DISQUES
ÉLECTROPHONES 3 et 4 VITESSES
RADIO - TÉLÉVISION

CHAINES HAUTE FIDÉLITÉ
A PARTIR DE
93.000 fr.

DEPUIS 21 ANS LE FOURNISSEUR DE L'ÉLITE

Tourne-disques - Électrophones
THORENS
LA MARQUE RÉPUTÉE
CMP
Ets HENRI DIEDRICHS
54, RUE RENÉ-BOULANGER, PARIS-Xe - NOR. 10-77

Meuble télévision radio pick-up exposé au « Foyer d'aujourd'hui 1957 »

Créations pour tous intérieurs

(album franco)

CHAMPION Décorateur
Spécialiste des ensembles radio-télévision
tous styles — toutes marques
34, RUE SAINT-GEORGES, PARIS-9e — LAM. 81-69

TELEFUNKEN

RADIO
TÉLÉVISION
ÉLECTROPHONES
MAGNÉTOPHONES

SALZBURG *HI-FI*

vente au détail :

a. delvallée
85 Bd-Haussmann(St Augustin)Tel : ANJ. 71-51

m. flachet
DÉCORATEUR
6, Bd MALESHERBES
PARIS

POUR LE CONFORT ET L'AGRÉMENT DE VOTRE INTÉRIEUR, ERTON LE PRODUCTEUR ÉDITEUR PRÉSENTE:

Ensemble Naty

Hop Relax

Dans un cadre entièrement renouvelé, sur près de 1.500 m², la plus grande gamme existante d'ensembles complètement installés :

Salons de tous styles et contemporains.

Tels que vous les verrez chez vous !

Salons, Fauteuils, Canapés-lits, tout le confort de la maison dans une présentation de classe, élaborée par une pléiade de Décorateurs, avec toutes les possibilités des techniques d'aujourd'hui.

ERTON introduira dans votre intérieur, une atmosphère de détente qui définira pour vous la douceur de vivre. Bureau d'Études dirigé par Henri Caillon, décorateur A.E.E.B.

Fabrication contrôlée de haute réputation à des prix toujours très étudiés.

ERTON
LA MARQUE DE QUALITÉ

PARIS : 16, r. Fabre-d'Eglantine XII·
LILLE : 63, bd de la Liberté

Concessionnaires
TOULOUSE : ROUBY, 19, rue Ozenne
BORDEAUX : PRUILH. 59. Cours de Verdun

TRÈS LARGES FACILITÉS DE PAIEMENT • LIVRAISON FRANCO DANS TOUTE LA FRANCE • DOCUMENTATION

GLEIZES

Horloger - Joaillier - Bijoutier

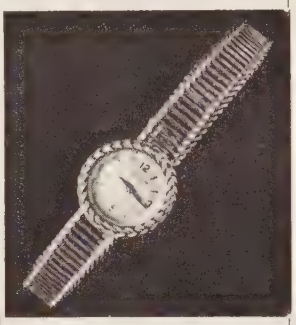
depuis 1866

107, rue St-Lazare, Paris - Tri. 00-95

a réuni à votre intention les dernières nouveautés : alliances, brillants, bagues, bracelets, colliers, clips et montres, à des prix très étudiés.

•

Très grand choix de montres
ETERNA - JAEGER - LIP - LONGINES
OMEGA - TISSOT - ZENITH



Cœur de pierre fine à la couleur de votre mois 3.600 fr.

Catalogue gratuit sur demande

Ligne « Chapiteau » lancée par Luis Mariano et les Coiffeurs Inspirés dans leurs salons

Les Coiffeurs Inspirés

MARIO et LEO
PATRICK et CARLO
130, Fg-Saint-Honoré - ÉLY. 78-65
LEONARDO
119, Bd du Montparnasse - ODÉ. 75-56
JOSÉ et ARTURO
PIERRE et RENÉ
Gare de la Bastille - DOR. 96-69

GALERIE
DAVID ET GARNIER

CARZOU

du 5 au 30 novembre

6, avenue Matignon, Paris 8e - Balzac 61-65

A LA POINTE DU PROGRÈS

CHRYSALIA

ORFÈVRE

offre gratuitement

PENDANT UN MOIS SEULEMENT

UN SERVICE DE PLATERIE 7 PIÈCES

mêmes procédés de Fabrication que nos Menageres en Métal blanc "RUOLZ" **bate et soudure orfèvre** d une SUPER-CHARGE d'Argent Pur (215 Grs) comprenant : 1 plat à poisson de 60 cm. - 1 plat a gigot de 45 cm. - 1 plat ovale de 35 cm. - 1 plat rond de 30 cm. - 1 plat rond de 35 cm. - et 2 plats de 15 cm.

D'UNE VALEUR RÉELLE DE 94.095 Frs

A TOUT ACHETEUR

d'une MÉNAGÈRE de 184 PIÈCES de Fabrication Spéciale **Supérieure à ce qui se fait dans le commerce**, ORFEVRERIE DE GRAND LUXE, exécutée dans nos Ateliers **par des procédés d'usinage les plus modernes**, en Metal Blanc "RUOLZ" à haute teneur de nickel et Argentée a **464 Grs d'Argent Pur**, suivant des procedes SCIENTIFIQUES éprouvés, comprenant : 12 cuillers - 12 fourchettes - 12 cuillers à café - 1 louche - 12 couteaux de table et 12 couteaux à dessert, manche orfèvre, lame riche en Acier Massif inoxydable spécialement montée plomb, **Garantis indémanchables** - 1 cuiller à ragoût - 12 couverts à entremets (24 P.) - 12 couverts à poisson (24 P.) 1 service a poisson (2 P.) - 12 fourchettes à gâteaux - 12 fourchettes à huitres - 12 fourchettes a escargots - 12 pelles a glace - 1 service à glace (2 P.) - 12 cuillers a moka - 1 pince à sucre - 1 pelle a tarte - 1 service a decouper (2 P.) - 1 service a hors-d'œuvre (4 P.) - 1 service à salade (2 P.).

D'UNE VALEUR RÉELLE DE 255.700 Frs

Toutes ces opérations d'usinage, effectuées dans nos Usines, font l'objet de contrôles **excessivement rigoureux** qui nous permettent de garantir formellement la qualité de notre Orfèvrerie contre tout vice de fabrication **pendant 25 ANS**. Les charges d Argent Pur déposées sont attestées par nos **poinçons de garantie** conformement à la Loi et figurant sur toutes les pieces.

LES 2 SERVICES VOUS SONT OFFERTS POUR 206.550 FR. PAYABLES DE LA FAÇON SUIVANTE : 34.425 fr. à la commande, 34.425 fr. à réception, et le solde en 12 mens. de 11.475 fr.

CONDITIONS SPÉCIALES POUR PAIEMENT AU COMPTANT

Adressez dès maintenant votre commande à : CHRYSALIA - 31, rue des Mathurins - PARIS-8e ANJ. 90-54, et vous recevrez, sans engagement de votre part, la documentation qui vous est necessaire pour fixer au mieux votre choix (modèle de Couverts et de cadeaux, les différentes conditions et modalités de règlement, etc ..)

Un Coffre à tiroirs en Chêne Massif, gainé satin et velours d'une valeur de 40.000 Fr. est offert gracieusement aux CENT premiers clients se recommandant de cette Revue et dont la commande nous sera parvenue avant NOËL

1868

89 années d'expérience au service de la Qualité

Une sélection des Antiquaires

4 *bis.* Charles PLA - XVIII^e *siècle.*

9. MARCEL FRANÇOIS - XVIII^e *et* XIX^e *siècles.*

12. JEAN-FRANÇOIS ALLEGRE - XVI^e *et* XVII^e *siècles. Meubles espagnols.*

14. GUERMANTES - *Acajou.* XIX^e *siècle.*

16. C. DURAZZO - anc. M^on P. JACQUET *Tapisseries et meubles* XVIII^e *siècle.*

17. HENRI BÉCHARD - *Acajou Empire et Restauration.*

19. P. ALEXANDRE - *Meubles et tableaux anciens.*

53. P. BASSOULS - XVIII^e *et* XIX^e *siècles.*

55. AU PETIT TRIANON - XVIII^e *et* XIX^e *siècles.*

57/59 : rue de l'Abbé-Grégoire, 23 - R. RIQUELME - *Décoration. Toutes époques.*

61. DENISE BAKAR - XVIII^e *siècle. Acajou* XIX^e *siècle. Lampes et bibelots.*

64. AUX VIEILLES ÉPOQUES - *Faïences et porcelaines anciennes.* XVIII^e *siècle.*

66. AU VIEUX MANOIR - *Soieries anciennes. Décoration. Meubles, sièges, objets d'art, toutes époques.*

74. LA GALERIE DES LAQUES - *Meubles, sièges et objets d'art* XVII^e *et* XVIII^e *siècles. Laques.*

110. AU ROY CHARLES - J. et P. EVSTIGNEEFF - *Antiquités. Styles.*

toute
la ville
en pose...

Pub André J. BAHRY LOCM

FERMETURES FMB VENDOME

28, RUE DU 20^e CHASSEURS, VENDOME (LOIR-&-CHER). TEL. 527, 528
PARIS ET REGION PARISIENNE, 114, AVENUE PARMENTIER (PARIS-XI^e). TEL. OBE. 44-61

DELISLE

4, RUE DU PARC-ROYAL, PARIS
ARC. 21-34
près du musée Carnavalet

FABRICANT DE LUMINAIRE

Table 1 2 lune, acajou ou merisier, en 110. Recoit de 4 à 12 convives, 3 allonges. Pour compléter cette table, chaise à « Barrettes » acajou ou merisier, galettes recouvertes en tissu.

GALERIE FOURNAY

46, rue du Four, Paris 6e. Lit. 85-72

TISSUS — CADEAUX — DÉCORATION

fabrisol

TISSUS D'AMEUBLEMENT
RIDEAUX - VOILAGES
SIÈGES - TAPISSERIE

97, av. Raymond-Poincaré
Paris — Klé. 66-33

« Tailleur Wibbel », sujet en porcelaine blanche de Meissen Haut. 20 cm. Prix: 34.000 francs

TISSUS D'AMEUBLEMENT

CUVELIER

SATINS UNIS ET IMPRIMÉS
VOILES DÉCORÉS

33ter, AV. MATIGNON - BALZAC 40-00

TOUZAIN AINÉ

MEUBLES DU XVIIIe SIÈCLE

27, quai Voltaire, PARIS-7e

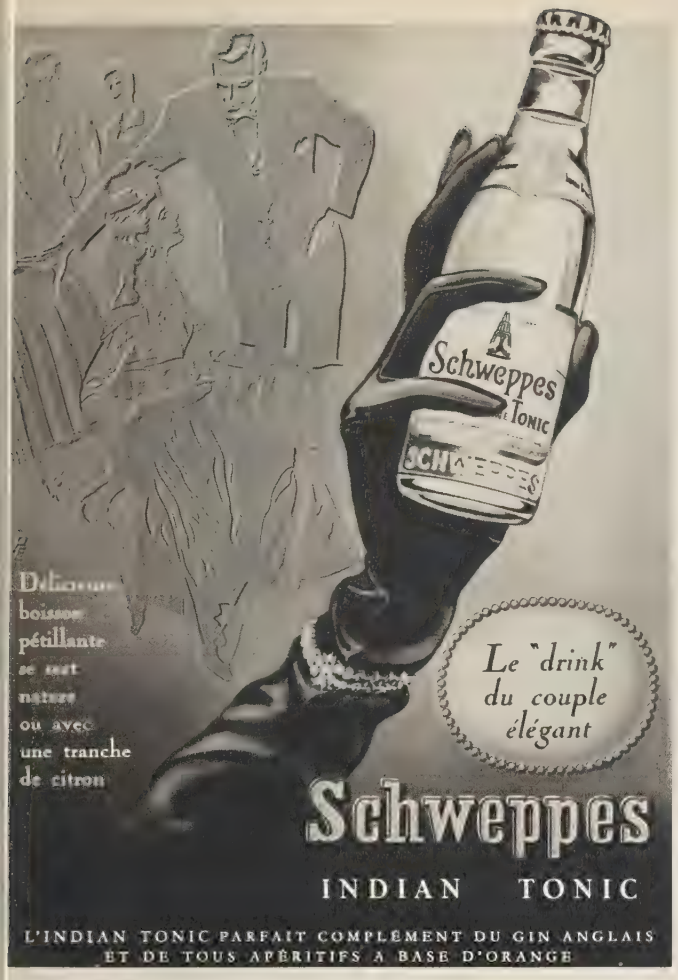
IMPORT LITTRÉ 54-57

TOUS LES MEUBLES en MERISIER

de Style Rustique

ARMOIRES ANCIENNES
de nos Provinces
depuis
14.900 frs

Marthe SAUVANEL
11, Rue de Léningrad, PARIS (Métro Europe ou Rome)



THIÉBAUT

La plus jeune des Maisons Centenaires

30, PLACE DE LA MADELEINE, PARIS-VIII, OPERA 29-03

FAITES CONFIANCE POUR LE CHOIX ET LA QUALITÉ DES

OIGNONS A FLEURS DE HOLLANDE

à

THIÉBAUT

qui vous présente sous son contrôle et sa garantie :

1 **DES OIGNONS A FLEURS EN PROVENANCE DIRECTE DES PLUS GRANDES CULTURES DE HOLLANDE**

2 **LE COLIS PRINTEMPS HOLLANDAIS** expédié contre remboursement des Cultures Hollandaises sans aucun frais de port ni de douane (valeur 3 740 Fr.) pour le prix de 3 000 Fr. et comprenant :

20 Tulipes Red Emperor Mme Lefeber ● 20 Tulipes doubles hâtives 10 Tulipes Darwin Red Pitt ● 10 Tulipes Darwin Yellow Giant ● 10 Tulipes Perroquet Black Parrot ● 20 Crocus jaunes extra ● 20 Muscaris Armeniacum ● 10 Narcisses. Soit : 120 Bulbes de 1er choix.

3 La Documentation **OIGNONS A FLEURS D'AUTOMNE** vous sera adressée gracieusement, en vous recommandant de **PLAISIR DE FRANCE.**

MARCHAL

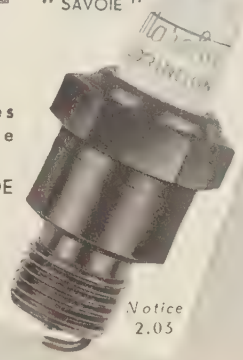
Isolant

"SAVOIE"

BOUGIE
CORINDON

Plus de Kilomètres avec moins d'essence

CHAMPION du MONDE



Qualité Mondiale

Notice 2.05

"FULGOR"
à compresseur électrique
Le plus puissant avertisseur

"STRIDOR"
modèle réduit pour voitures de petites cylindrées

Notice 4.01

Notice 4.02

Ouvrent la Route

"FANTASTIC"
VIRAGES - BROUILLARD

SENIOR **660**
JUNIOR **670**

Notice 1.10 et 1.05

Lumière "Fantastic"

MARCHAL

Cadeaux

Très grand choix de
Bibelots, Lampes, Opalines
chez

Marguerite La Boissière

10, rue Berryer, Paris 8e - Car. 18-86
(Carrefour Friedland)

MEUBLES ANCIENS DU XVIIIe SIÈCLE
Bois jaune et meubles anglais - Bibelots - Porcelaines - Bois dorés

Récamier

LYDIE SPRUGNOLI

50, RUE DE FRANCE
NICE
(Face Musée Masséna)
Tél. 815-25

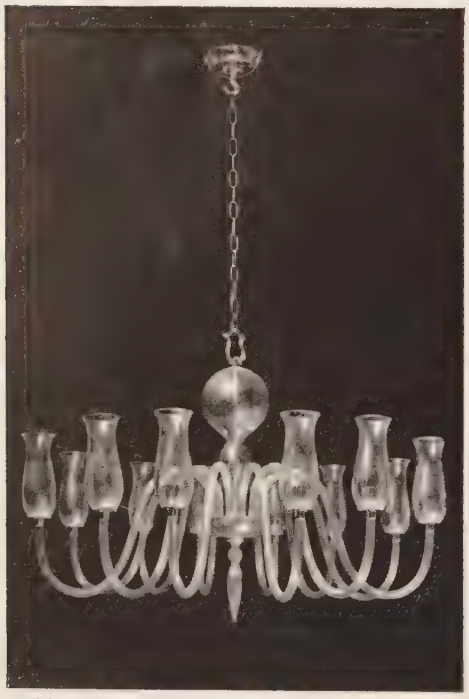
Commode signée
J.-F. ŒBEN

LORD BYRON

8, AVENUE DE VERDUN - TÉL. 884-74
NICE

ANTIQUITÉS - TABLEAUX - DÉCORATION

MARCEL PACCHIOTTI, DIRECTEUR



modèle créé par
Jacques de Rumigny

veronese
étudie
à la demande
et réalise
tout ce qui
se fait en
verrerie d'art
et en albâtre

CONTESSE F 3150

veronese

LUMINAIRES • VASES • CADEAUX
184, Boulevard Haussmann - PARIS

Phot. Claude Michaelides.

AIR DE CHASSE

Cadeaux et bibelots
de chasse et de campagne

8, rue des Saints-Pères
Paris - Lit. 65-68

•

Vide-poches : 7.000 francs

L. MIRO

Expert près le Tribunal Civil de la Seine
15, rue Laffitte, Paris - 9e - Pro. 58-89

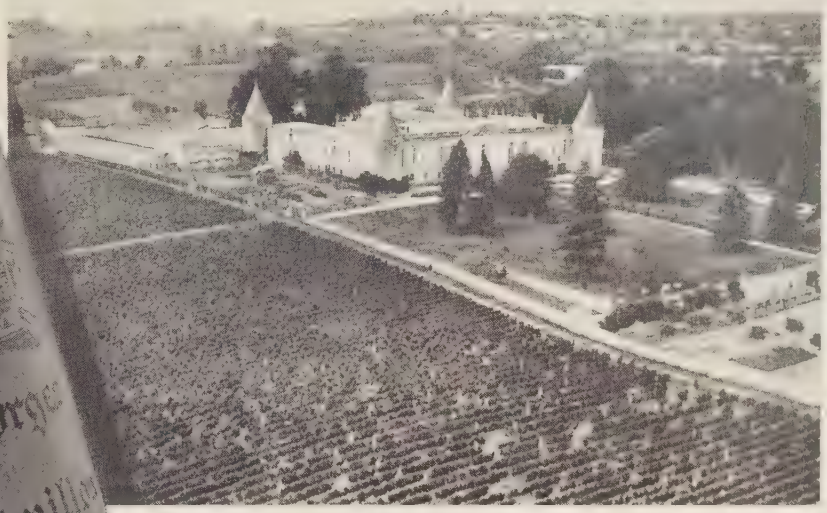
Spécialité de TIMBRES rares et classiques et de pièces de qualité de tous les pays

•

Achat de collections aux plus hauts prix

Suggestion pour cadeau à un philatéliste :
MONACO : Série Grace Kelly, émise en l'honneur de la naissance de Caroline de Monaco. 9 timbres neufs : 325 frs.

" Les vignobles du Château St-Georges sont parmi les plus anciens de France "



Le Château St-Georges 1955 fait une digne suite à la lignée des 1947 et des 1953. Léger, équilibré, il développera très rapidement toutes ses qualités, en se distinguant par la finesse de son bouquet et l'absolue pureté de sa robe.

Aux lecteurs de PLAISIR DE FRANCE

Pétrus DESBOIS, propriétaire du domaine, propose son 1955 en caisses de
- 25 bouteilles à **9.000** frs
- 12 « à **4.700** frs
- 6 « à **2.700** frs

Rendu franco France métropolitaine

Ecrivez à Petrus DESBOIS – Château St-Georges à St-Georges par MONTAGNE (Gironde)

Paiement après réception.

...rien

Une bonne tartine saine et appétissante doit apporter à l'organisme ses vitamines naturelles et donner une provision de forces et d'équilibre... Mais tout le monde est bien d'accord, sur la tartine et dans l'assiette rien

ne remplace le beurre,

LAIT - BEURRE - FROMAGE

Produits SAINS - NATURELS - SAVOUREUX

Depuis 1825

RENON

FABRIQUE
RESTAURE
ÉQUIPE
EXPOSE

LE LUMINAIRE ANCIEN

13, rue Payenne, PARIS (3e) — Archives : 04-15
— Hôtel de Châtillon près Musée Carnavalet —
PARKING PRIVÉ DANS LA COUR

ESTAMPES
ANCIENNES

•

Restauration
et
nettoyage
de gravures
peintures
cadres

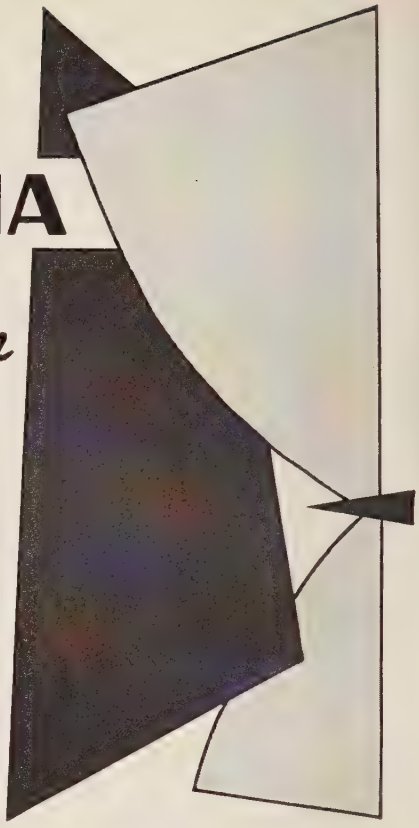
•

GRIETTE et ANIS ENCADREURS D'ART
64, boul. Malesherbes, Paris-8e — Lab. 68-22

Tout Paris
par

NORDIA

fait faire
ses rideaux



VOILE RHODIA
VOILE SUISSE
VOILE TERGAL
MOUSSELINES

VENTE AU MÈTRE
CONFECTION
INSTALLATIONS

Pub André J. BARRY

222, FAUBOURG SAINT-HONORÉ TÉL. CAR. 01-64 WAG. 53-40

ENSEMBLES — DÉCORATION
Meubles de styles - Bois de Rose - Merisier

•

Lits et sièges capitonnés
Rideaux et couvre-lits brodés
Tissus d'ameublement

•

HÉLÈNE GUÉRARD

Maison fondée en 1860

29, Faubourg-Saint-Antoine — PARIS (XIe)
Téléphone : Dor. 79-25 et 79-26

PUB. PRÉAUX

Reliez vous-même
vos collections de

PLAISIR de FRANCE

avec les

RELIURES MOBILES "ACLÉ"

Pour permettre à nos lecteurs de relier eux-mêmes facilement et rapidement leurs collections de *Plaisir de France*, nous mettons à leur disposition des reliures « Aclé », en vente à nos bureaux ou envoyées sur demande.

Ces reliures sont pratiques et bien présentées : plats en parchemin ; dos et coins en simili-cuir bordeaux ; titre frappé or au dos.

Chaque volume comprend un semestre.

PRIX DE LA RELIURE

pour un semestre : Fr. **1.000**
clés de montage : Fr. **150**

Envoi franco de port à partir de 2 reliures

Clés fournies gratuitement
pour une commande de 4 reliures.

RUBRIQUE IMMOBILIÈRE : *La maison que vous cherchez...*

NICE
7, promenade des Anglais
Tél. : 833-29

JOHN TAYLOR & SON

FONDÉE EN 1864 — *TÉL. 900.67-68-69*

LA CROISETTE — CANNES (A.-M.)

MONTE-CARLO
20, boulevard des Moulins
Tél. : 010-43

CAP D'AIL

Moyenne Corniche - Prox. Principauté de Monaco

VILLA

Construction 1955 — En Société Civile Immobilière

Grand living-room (10 × 6) donnant sur gde Terrasse Pergola (13 × 5)
4 ch. maîtres. 3 s. de b. — Ch. domestique avec s. de b.
Téléphone — **Garage à proximité** — Tout confort
Jardin 3.500 m2 Compl. arbres fruitiers et agrumes. **Petite piscine**
Vue panoramique s. Monte-Carlo et Riviera Italienne

A VENDRE VIDE OU MEUBLÉE — PRIX INTÉRESSANT

Pour tous renseignements complémentaires, s'adresser Agence TAYLOR, Monte-Carlo

AGENCE DE LA TERRASSE

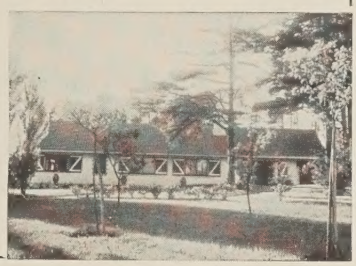
MAURICE DUSSÉQUÉ

45, Bd CARNOT — LE VÉSINET

Tél. : PRIncesse 08-99 et 09-00 — (S.-&-O.)

Maison landaise, construction 1952... sur le coteau de Meulan !

Très charmante villa accueillante, construite sur caves, entièrement en rez-de-chaussée et comprenant : un living-room de 30 m2 sur terrasse bordant toute la façade, 3 chambres, Cuisine, Bains, Gd confort, Garage, etc., et un joli toit dans un joli site. Verger et parc de **3.000 m2**.



La Résidence des Coteaux

SAINT-CLOUD

VAL D'OR

A SOUSCRIRE :
APPARTEMENT 2 à 5 PIÈCES
TOUT CONFORT - PARC - GARAGES
PRIMES A 600 F.

Distributeurs :
LA FRANCE IMMOBILIÈRE
9, rue Boissy-d'Anglas, Paris 8e (Concorde) ANJou 17-55

Les conditions d'insertion dans cette rubrique seront communiquées sur demande adressée à :
PLAISIR DE FRANCE, 13, rue Saint-Georges, PARIS.

L'ÉVOLUTION DE LA BOURSE doit être suivie actuellement avec beaucoup de soin

Lisez chaque semaine

L'OPINION

Économique et Financière

« Le journal le mieux informé de la Bourse »

paraissant sur 16 et 20 pages

Tirage strictement réservé à ses abonnés

Abonnement un an : **1.500 fr.** — 6 mois : **875 fr.**
Essai un mois : **120 fr.**

1, rue Saint-Georges, PARIS-9e — C.C.P. Paris 5110-71

PLAISIR DU SPECTACLE

BAL DU MOULIN ROUGE

Place Blanche — Mon. 00-19
Le plus somptueux
SPECTACLE DE CABARET
au prix le plus modique
ATTRACTIONS INTERNATIONALES
French Cancan
Tous les soirs de 21 h. à 2 h. 15
Dimanches et Fêtes à 15 h.

TH. des VARIÉTÉS
ROBERT LAMOUREUX
dans
FAISONS UN RÊVE
de SACHA GUITRY

UN ÉVÉNEMENT
L'ŒUF
A L'ATELIER

LUIS MARIANO et « Les Coiffeurs Inspirés » MARIO et LÉONARDO ont présenté dans leurs salons, 130, Faubourg-Saint-Honoré, les lignes 57-58.

De gauche à droite :

« Chapiteau », « Je rêve de Paris » et « Martine », inspirées des derniers succès de Luis Mariano.

DES RELIURES POUR NOTRE SUPPLÉMENT THÉATRAL

Devant le succès remporté par le Supplément théâtral compris dans l'abonnement « T », nous avons prévu des reliures Aclé d'un système spécial et au format de cette livraison.

Ces reliures peuvent contenir les douze fascicules parus dans l'année. Elles sont vendues au prix de 700 frs chacune.

EN SOUSCRIPTION :

DÉCORATION DE FRANCE
A LA CAMPAGNE

Complément de « EN VILLE » déjà paru

224 pages

■

500 illustrations dont 90 en couleurs

40 exemples de maisons et 200 détails

Des idées pour

CONSTRUIRE
TRANSFORMER
DÉCORER

votre
maison de campagne

C'EST UNE ÉDITION « PLAISIR DE FRANCE »

Prix de souscription : 5.000 francs - Prix de vente : 5.500 francs

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

à retourner rempli, daté et signé, soit à PLAISIR DE FRANCE, 13, rue St-Georges, PARIS-IXe, soit à votre libraire, soit à notre représentant.

Je souscris (1) _____ *exemplaires de* { DÉCORATION DE FRANCE « A LA CAMPAGNE » au prix de 5.000 francs l'exemplaire.

Je verse aujourd'hui en acompte la somme de (2) _____ *francs par chèque bancaire, chèque postal* (PARIS 5070-63) *ou mandat postal* (3). *Je réglerai le solde à réception de l'ouvrage.*

DATE : _____ SIGNATURE : _____

Nom : _____

Adresse : _____

(1) Indiquer le nombre d'exemplaires. — (2) 3.000 fr. par exemplaire. — (3) Rayer la mention inutile.
Envoi franco pour la France — Frais de port : 100 francs pour l'étranger.

Cet ouvrage fait suite à

MAISONS DE FRANCE

et à

DEMEURES ET JARDINS DE FRANCE

totalement épuisés

DANS NOTRE NUMÉRO DE NOËL :

SUR LE THÈME : « Les femmes changent la face du monde ».

— UNE ÉTUDE DE JEAN GUITTON : d'Eve à Marie.

— 5 articles signés par Daniel-Rops, *de l'Académie française*, Jean Cocteau, *de l'Académie française*, Jean de La Varende, Alexandre Arnoux, *de l'Académie Goncourt*, Jacques Chastenet, *de l'Académie française* et Jules Bertaut.

— UN GRAND REPORTAGE : Mes contemporaines sur les cinq continents, par Louise Weiss.

— UNE PIÈCE DE THÉATRE : Don Juan (scène première), par Henry de Montherlant.

— UN JEU : Parade de dames.

— DE LA DÉCORATION : Trois Tables de Réveillon - Une Folie du comte d'Artois.

DES HORS-TEXTE EN COULEURS, REPRODUCTIONS DE CHEFS-D'ŒUVRE SACRÉS ET PROFANES.

... ET TOUTES LES CHRONIQUES HABITUELLES.

ADMINISTRATION et BUREAUX :
13, rue Saint-Georges, PARIS (9e)
Téléphone : Trudaine 82-54

PLAISIR DE FRANCE

Revue mensuelle

Adresse télégraphique : PLAIFRANCE PARIS
Chèques postaux : PARIS 5070-63
R. C. Seine 54 B7.643

TARIF DES ABONNEMENTS

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la somme de 100 francs en timbres-poste.

	12 N°s dont 2 spéciaux (1 an) A	6 N°s dont 1 spécial (6 mois) A	12 N°s avec supplément théâtral (1 an) T	6 N°s avec supplément théâtral (6 mois) T	Prix du numéro ordinaire
FRANCE, MONACO, AFRIQUE DU NORD et UNION FRANÇAISE	Fr. 6.600	3.400	8.000	4.200	550
ÉTRANGER (abonnements souscrits en France)	Fr. 7.600	3.900	9.300	4.800	600 envoi franco
(Envois poste recommandée : ajouter 600 F. pour un an) (France + Étranger 300 F. pour 6 mois)					
Correspondants à l'étranger :					—
AFRIQUE DU SUD. — Inter-African Press and Publicity (Pry) Ltd, 125, Kerk Street Johannesburg	Fr. 7.600	3.900	9.300	4.800	
ALLEMAGNE. — A. et G. von May, 6, chemin des Sorbiers, Lausanne. Rhein Main Bank, Francfort-s/Main	DM. 82	44	—	—	—
ARGENTINE. — Palacio de Libro, 49, Maipu, Buenos-Aires et Librairie Hachette, 739-745, Rivadaira, Buenos-Aires	Fr. 7.600	3.900	9.300	4.800	—
AUSTRALIE. — Universal Publications, 90, Pitt Street, Sydney	£ 8-5	(1 an seulement)	—	—	—
BELGIQUE. — Plaisir de France, 13, rue des Comédiens, Bruxelles. Téléphone : 17.44.88 C. C. P. 704-08.	Fr. B 875	450	Fr. B 1.090	Fr. B 560	Fr. B 94
BRÉSIL (envoi recommandé) - Vente et abonnements : Agencia franceza de assinaturas R. F. Besnard, 91, Avenida Almirante Barroso 4° andar, Rio de Janeiro et 131, rua Marconi, Sao Paulo	Cr. 1.500	—	Cr. 1.800	—	Cr. 135
CANADA. — H. Henri Charlotin, 80, rue Scott, Québec P. Q.	$ 18	9,50	—	—	—
CHILI. — Librairie française, Estado, 36, Casilla 43 D, Santiago	Fr. 7.600	3.900	9.300	4.800	—
DANEMARK. — A. S Importborger nörregade 20 a. Copenhagenk	crs. dan. 140.00	75.00	—	—	—
ÉGYPTE. — Librairie James Cattan, 118, rue Emad-El-Dine, Le Caire - Déléguée aux abts : Mme Vaucher-Zananiri (Aladin, 8, rue Kasr-el-Nil, Le Caire	Pts. 640	330	—	—	—
ESPAGNE. — Sociedad General Española de Libreria, 9, Evaristo San Miguel, Madrid.	Ptas 700	365	—	—	—

	12 N°s dont 2 spéciaux (1 an) A	6 N°s dont 1 spécial (6 mois) A	Prix du numéro ordinaire
ÉTATS-UNIS. — American News, 131, Varick Street, New York. — Librairie de France, 610 Fifth Avenue, New York City. — Paris-Book Center 11 West 46 th Street, New York 36	$ 18	9,50	600 envoi franco —
GRANDE-BRETAGNE, colonies anglaises et îles anglo-normandes. — Librairie française, 127, Regent Street, Londres	£ 6-10-0	3-10-0	—
GRÈCE. — Librairie Kauffmann, 28, rue Winston-Churchill, Athènes. - Déléguée aux abonnements : Mme Efi Niadas, Hessiodou, 24, Athènes	Fr. 7.600	3.900	—
HOLLANDE. — Représentation exclusive : Editions françaises d'Amsterdam N. V., Heerengracht 477, Amsterdam C	H. Fl. 70	36	
ILES CANARIES. — Roger Lannoy, Apartado 181, Santa Cruz de Tenerife	Ptas 700	365	—
ITALIE. — S.A.I.S.E. 8A via Viotti, Torino. — Télé. 44.626.520.393	Lires 12.000	6.500	—
LIBAN. — Librairie Antoine, rue de l'Emir-Béchir, Beyrouth - Déléguée aux abts : Mme Michel Saad, rue Verdun - Imm. Huda Haddad, Beyrouth	L. L. 64	33	—
PÉROU. — Plaisir de France S. A., Portal de Belen 158, Casilla 3069, Lima	Sols 400	210	—
PORTUGAL. — Livraria Bertrand, 73, rua Garrett, Lisboa	Esc. 520	270	—
SUISSE. — Délégué général aux abonnements et à la publicité : A. et G. de May, 6, chemin des Sorbiers, Lausanne. Téléphone : 28.96.08 C.C.P. 11-167-67. — M. Maillard, les Brenets C.C.P. IVB 1720	Fr. s. 75	40	Fr. s. 7.90
TURQUIE. — Librairie Cohen, 495 Istiklal Caddesi, Istanboul. - Librairie Hachette, 469 Istiklal Caddesi Istanboul	L. T. 64	33	—
URUGUAY. — Agence Ibana, Convención 1488, Montevideo (recom.)	Pesos 96	38	—

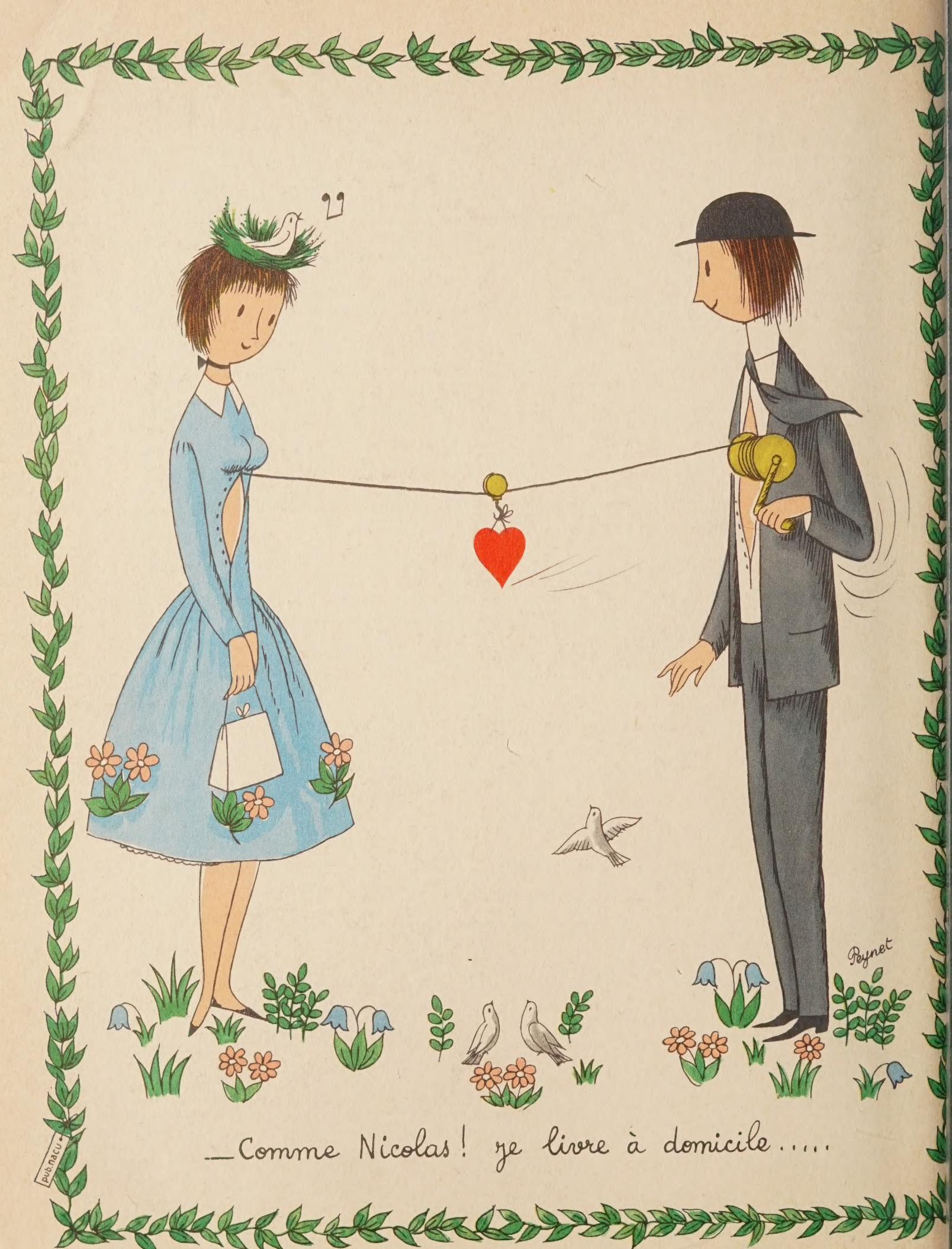
ABONNEMENTS-POSTE

Depuis le 1er janvier 1954, des abonnements peuvent être souscrits auprès des Bureaux de Poste des pays ci-dessous mentionnés : ALLEMAGNE OCCIDENTALE, AUTRICHE, BELGIQUE, DANEMARK, FINLANDE, HONGRIE, ITALIE, LUXEMBOURG, NORVÈGE, PAYS-BAS, PORTUGAL, SUÈDE, SUISSE. Prière de bien vouloir se renseigner aux Bureaux Postaux de ces pays.

Le Directeur-Gérant :
OLIVIER QUÉANT.

IMPRIMERIE ILLUSTRATION BOBIGNY 2391
Printed in France. — Dépôt légal 4e trimestre 1957.

Imprimeur n° 601.
Éditeur n° 6.



_Comme Nicolas ! je livre à domicile.....

PUB. NACU